



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





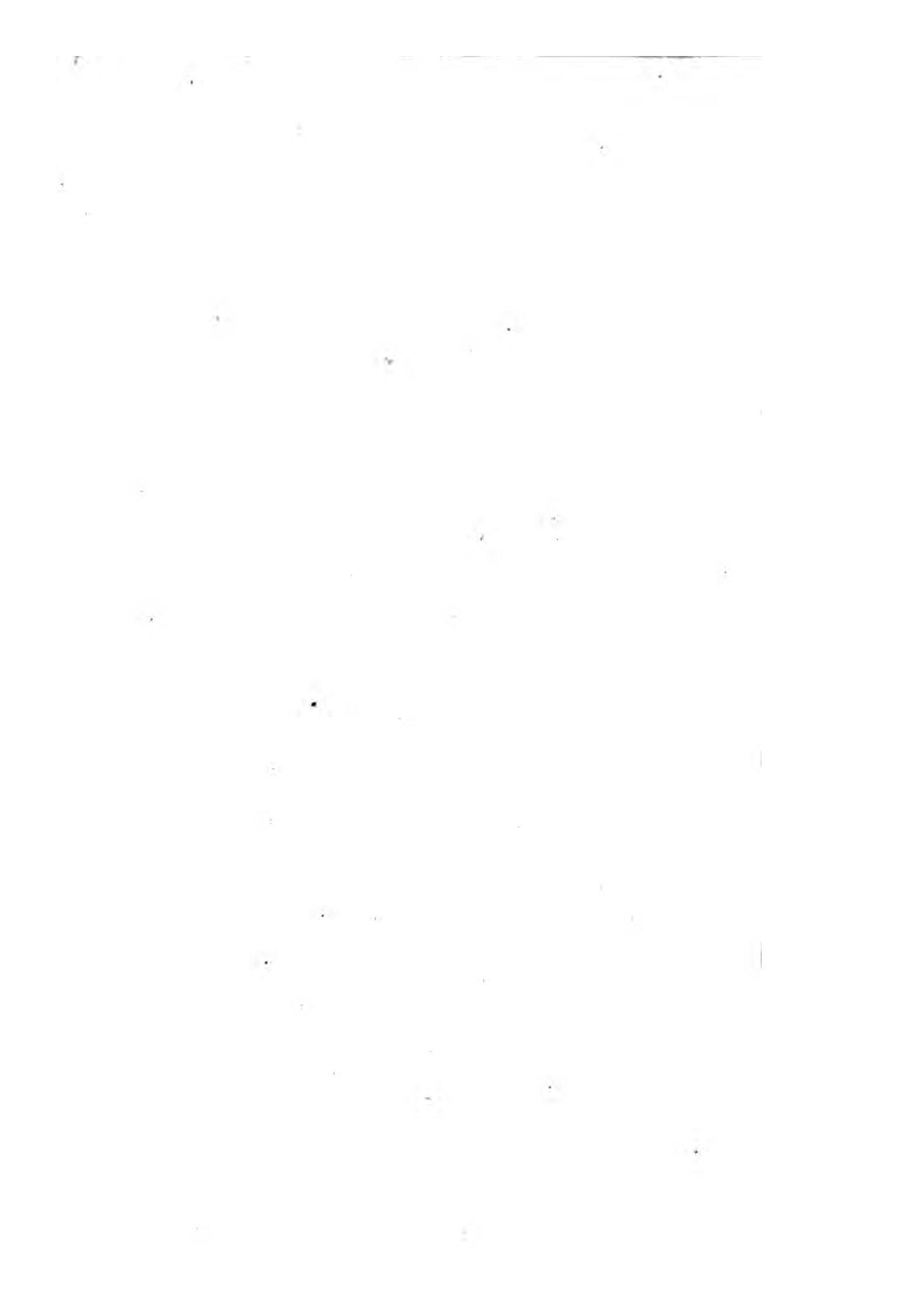
Ex libris.  
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY  
Theatre Francais



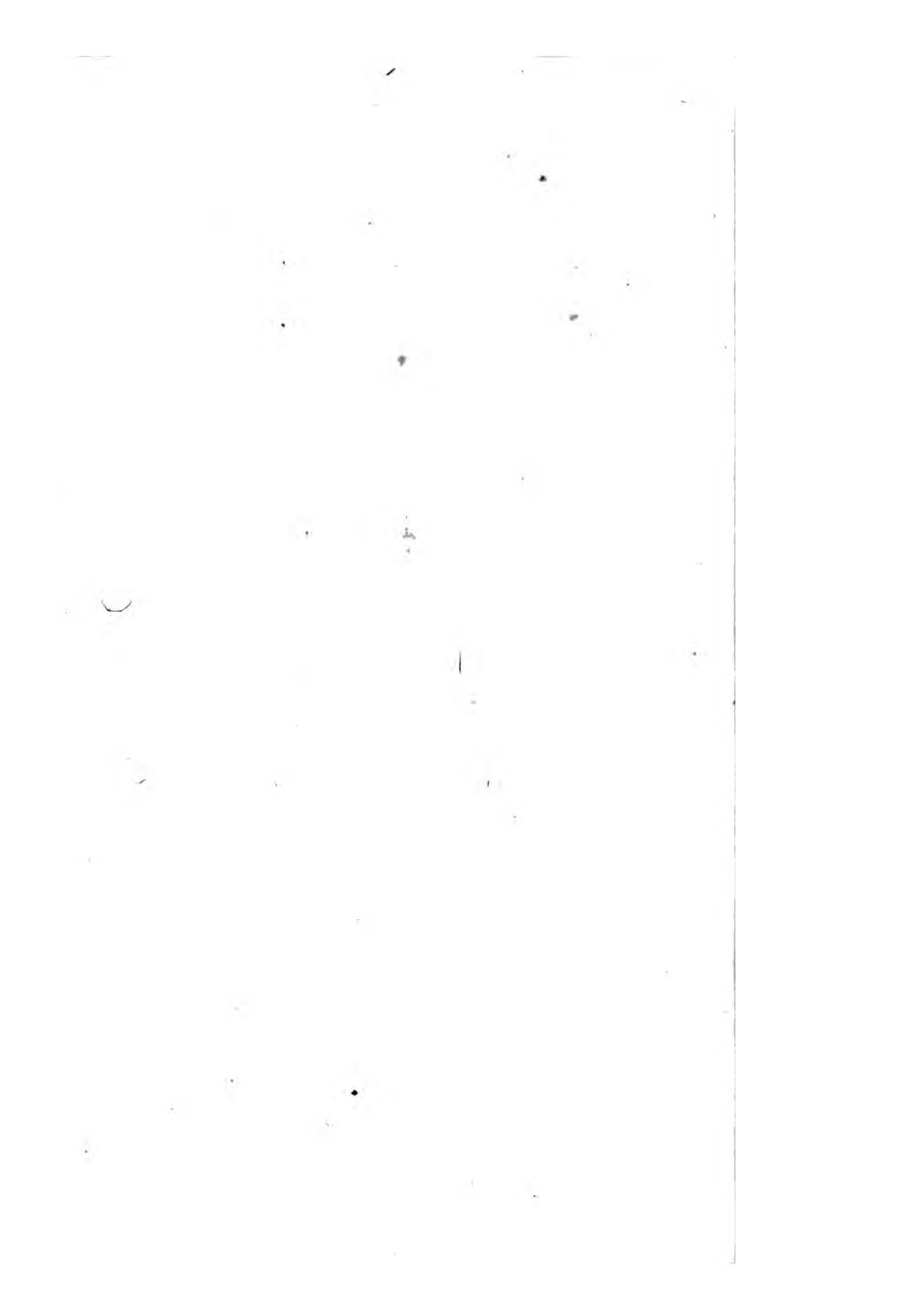












THÉÂTRE  
DES  
BOULEVARDS,  
OU  
RECUEIL  
DE  
PARADES.  
TOME SECOND.



*A MAHON,*  
De l'Imprimerie de GILLES LANGLOIS,  
à l'Enseigne de l'Etrille.

---

M. DCC. LVI.





# T A B L E

D E S

P I E C E S

Contenues dans le second  
Tome.

*D*iscours sur les Parades.

*L'*Amant cochemard.

*L'*Amant poussif.

*Isabelle* grosse par vertu.

*Le* Remede à la mode.

*Isabelle* double.

*Tome II.*

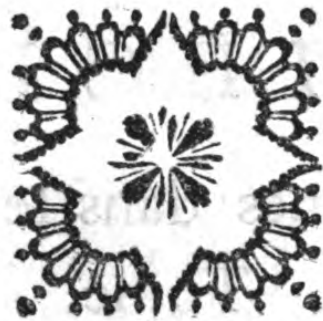
a

ij            *T A B L E.*

*Leandre Magicien.*

*Les deux Doubles.*

*La Vache & le Veau.*



---

LETTRE  
A MADAME \* \* \*  
SUR LES  
PARADES.

**V**OUS avez été surprise, Madame, & c'est avec raison, de ce qui fut dit devant vous il y a deux jours au sujet des Parades. Une personne du monde que son goût naturel porte aux choses agréables, doit nécessairement ignorer ce qui n'est connu que de ceux qui blazés pour ainsi dire sur les Ouvrages du Théâtre, s'amusement du ridicule de malheureux farceurs, tels qu'ont été les Acteurs de cette espece de piece. Ce-

ju      *L E T T R E.*

pendant pour vous mettre au fait de cette plaisanterie, il me vient en tête de vous en entretenir & de vous instruire, comme si la chose en valoit la peine, d'autant plus que je suis peut-être le seul dans Paris qui s'occupe sérieusement de choses aussi frivoles, & de ce qu'on appelle dans le monde des miseres.

Tout est recommandable dans la République des Lettres, & quoi qu'à plusieurs égards on pousse ce principe trop loin, l'histoire de l'esprit est tout autant recherchée qu'aucune autre. Ce principe joint à votre étonnement, m'engage à vous faire part, Madame, de quelques réflexions très-sérieuses sur les Parades; car enfin c'est un genre de piece; je sçais bien que l'on me dira qu'elles ne méritent pas ce nom; mais pardonnez-moi ce titre, non-seulement pour avoir plutôt fait, mais encore parce que

L E T T R E. v

je ne sçais pas les batifer autrement. Quoiqu'il en soit, je vais remonter au déluge.

L'on songe avec plaisir à la premiere invention de la Comédie chez les Grecs, l'on se fait une idée riante de ces premiers chariots des Anciens, sur lesquels le plaisir pur qu'inspiroit la récolte, faisoit inventer des plaifanteries trouvées très-bonnes par ceux qui les regardoient, & l'on n'en peut douter quand on imagine que les Spectateurs & les Acteurs étoient également occupés de la même idée d'abondance & de..... Après une image aussi simple, on suit avec plaisir ce théâtre informe, on entre avec lui dans les Villes qui lui donnerent azyle, l'on voit les Acteurs se débarbouiller de la lie pour prendre un caractère plus moral, plus fin, & par conséquent plus amusant.

On se représente aisément les



Citoyens embrasser avec avidité un délassement autant agréable qu'instructif, les gens d'esprit en prendre la direction, & flatter leur amour propre par le succès rapide qui les a rendus tout à la fois les inventeurs & les modèles d'un art aussi composé : Pourquoi donc l'esprit charmé du détail de cette histoire, ne seroit-il pas instruit de l'enfance & des progrès d'un théâtre aussi recommandable & aussi nombreux que l'est aujourd'hui le Théâtre François ? Il est à présumer que jamais les Gaules non plus que l'Italie, n'ont perdu les idées des Spectacles & des Scenes, soit par un principe naturel, soit par une tradition qu'ils n'avoient pas conservée sur des choses plus importantes. Si je voulois me donner les airs de l'érudition, je pourrois vous indiquer, Madame, des passages de plusieurs anciennes Chroniques, qui prouvent que ja-

*LETTR E.* vij

mais les farces & les mommeries n'ont été interrompues, & que dans le tems de la premiere race, on en représentoit aux repas des grands Seigneurs, & cela de la même façon que depuis un tems immémorial, cet usage est établi chez les Chinois.

Mais en laissant ces éclaircissemens aux compilateurs aussi-bien qu'aux véritables Sçavans, vous me permettrez sans peine de suivre mon objet dans des tems moins obscurs, & de ne vous entretenir que de ceux dont l'Imprimerie, cet Art à qui nous avons tant d'autres obligations, nous a conservé les productions de l'esprit en ce genre, & vous ferez peut-être persuadée, Madame, comme je le suis moi-même, que les François auroient eux-mêmes inventé, s'ils n'avoient pas été précédés; mais si je ne remplis pas cette idée, je vous représenterai

du moins les rapports qui se trouvent dans l'enfance de l'un & de l'autre Théâtre ; ils ont commencé par des farces , & tous deux se sont établis par le secours de la Religion. Il est vrai que les tems barbares & l'ignorance nous ont long-tems aveuglés nous autres François, il est encore vrai que nous n'avons commencé à bien faire en ce genre avec ordre , précision & convenance que lorsque les pieces des Anciens devenues plus familières ont fait sentir la nécessité des regles qu'ils s'étoient imposées à eux-mêmes. Cependant que n'avoient point fait Corneille & Rotrou , sans avoir trop de connoissance ? Le premier n'eût-il pas inventé ce grand Art ? Car enfin qu'elles ont été les ressources de son génie ? Mais avant le tems auquel il a formé notre Théâtre , n'avons-nous pas des farces de la plus grande beauté , & du natu-

## LETTRE. jx

rel le plus exquis. Le Pathelin, la Cornette, prouvent seules ce que peut faire l'esprit quoique dénué d'instructions & de secours.

Voilà donc les farces perpétuées depuis des siècles, nous en avons les preuves authentiques depuis les deux derniers, & c'est de ce dernier article, purement le fonds de mon sujet, que je dois vous entretenir.

Toutes nos plus anciennes pièces, *la Mere sotte*, &c. sont terminées par une farce. Gringalet, Guillot Gorjus, Jean-farine, Brus-cambille, & même tous les fameux Acteurs de la passion & des miseres, ont été recommandables par des farces, à un, deux, ou plusieurs personnages, elles sont presque toutes imprimées, & les bibliothèques en sont remplies.

Le Théâtre par la suite un peu plus civilisé, bannit les farces pendant un tems, & par parenthèse,

## ⌘      *L E T T R E.*

ce fut Moliere qui rétablit l'usage des farces en petites pieces après les grandes , dont les Grecs nous avoient donné l'exemple ; mais ce même Théâtre avoit conservé un Acteur , qui prenant si l'on veut son idée du prologue des Anciens , car on leur attribue tout , venoit seul haranguer l'assemblée , & par toutes sortes de turlupinades , il faisoit rire pour disposer favorablement les Spectateurs en faveur de la piece qu'on alloit représenter , il n'avoit aucun autre dessein ; car presque jamais il ne parloit de l'ouvrage , ni du sujet , & finissoit toujours par demander silence. Tant il est vrai que notre nation a toujours été bruyante au Spectacle , comme nous le voyons aujourd'hui. Chaque troupe avoit donc alors son Harangueur , qui pour l'ordinaire parloit de tête & d'impromptu. Nous en avons la preuve dans la piece du Baron de

*LETTRE.* xj

la Craffe, où cet Acteur est lui-même tourné en ridicule.

Cette espece de farce ou de prologue ayant été bannie avec raison des Théâtres de Paris, les Acteurs Forains l'ont conservée, mais d'une autre façon; car pour attirer le peuple dans leurs tripots, ils paroissoient sur un balcon très-étroit & le plus long qu'il leur étoit possible, & c'est là qu'ils jouoient des farces de tête sur des plans qu'ils en avoient conservés par tradition, ou qu'ils avoient eux-mêmes composés.

Voilà, Madame, ce qui véritablement porte le nom de Parade; mais aujourd'hui ce grand Spectacle ne subsiste plus à Paris. Les bâtimens que l'on a faits dans la cour de la Foire Saint Germain, & que l'on appelloit le préau, ont occupé le terrain des loges de ces baladins, & par conséquent il n'en reste aujourd'hui

que le souvenir dans la tête de ceux, qui capables de saisir le ridicule & d'en profiter par tout où ils se trouvent, ont scû jouir du mauvais langage de la fausse prononciation, & cependant affectée des caracteres d'amoureux, & de la confiance de ces malheureux Acteurs, aussi-bien que de la sécurité avec laquelle ils débitoient des choses éloignées de toute sorte de vraisemblance. Voilà, Madame, dans la plus exacte vérité, ce que c'est qu'une Parade, & ce qui a donné lieu à la plaisanterie dont vous avez entendu parler avec un si grand étonnement.

J'ai l'honneur d'être,



L'AMANT.

L'AMANT  
COCHEMARD,  
PARADE  
EN VERS.

*Tome II.*

A



---

---

*ACTEURS.*

**L**EANDRE.

**I**SABELLE.

**G**ILLES.

**A**RLEQUIN.

**U**NE SŒUR GRISE.



# L'AMANT COCHEMARD.

---

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, ARLEQUIN.

ISABELLE.



ARLEQUIN z'il est vrai, gna pas  
t'à tortiller,  
Je prétends voir Liandre, à gogo  
lui parler.

ARLEQUIN.

Ly parler da! l'autr' jour vous ly parliez,  
la peste!  
J' n'entendois pas les mots, je voyois ben  
le geste.

(*Il fait quelques gestes deshônêtes.*)

L' A M A N T

I S A B E L L E.

Badin va m'el chercher.

A R L E Q U I N.

Vous l'aurez pal bon bout  
Monsieu Gilles est mon maîte , & si j'vous  
fers en tout.

Lorsqu'aux enfans trouvés t'il fit de vous  
emplette ,

Vous étiez mêt-avis encore à la bavette.

I S A B E L L E.

Je n'avois pas t'onze ans.

A R L E Q U I N.

Queu drol d'Amant c'est-là !  
Il aime , il est jaloux , puis l'en demeure-là ;  
Pour vous magner la main il prendroit des  
pincettes ;

Dame à le voir si sage à l'endroit des fillettes,  
Si l'on dit qu'il est fou , on ment.

I S A B E L L E.

Lui fou ! jamais !

Mais Liandre , il est vrai....

A R L E Q U I N.

Bientôt vous le verrez ;

**COCHEMARD.** 5

Y devrait être ici, t'il sçait que Monsieu  
Gilles

N'est pas tà la maison, d'autant qu'il est  
en Ville ;

Seroit-il pas poltron ?

**ISABELLE.**

Arlequin, quelle erreur !

Liandre ose m'aimer, va croi qu'il a du  
cœur.

Sais-tu queul fort heureux m'en fit fair la  
conquête ?

Par hazard il pissait un jour sous ma fenête,  
Je ne sçais quoi me dit, ah queu ravisse-  
ment !

Que Liandre étoit fait pour moi précisé-  
ment....

Il est vrai qu'il est fait tout comme un' ar-  
balète.

**ARLEQUIN** *appercevant Leandre  
qui passe la tête hors de la coulisse.*

Quand on parle du loup....

**ISABELLE.**

J'en vois déjà la tête.

A iij

## SCENE II.

SABELLE, ARLEQUIN,  
LEANDRE.

LEANDRE *paroissant à demi.*

**M**Amesèl, entreraï-je ?

ISABELLE.

He, oui, dépêchons-nous.

LEANDRE.

Mais....

ISABELLE.

Entrez tout-à-fait, ou bien retirez-vous.

Mais vla qu'est fort plaisant, Liandre une  
mouftache !

LEANDRE.

Charmante Zizabelle, il est vrai que j'men  
cache,

Afin qu'ignorant tout, Gilles n'apprenne  
rien,

J'ai pris l'habit d'un Turc pour être Zar-  
menien.

COCHEMARD. 7

ISABELLE.

La moustache sied bien.

ARLEQUIN.

Diantre ! on heurte à la porte !

ISABELLE.

C'est Gilles.

LEANDRE *effrayé.*

Est-il armé ?

ISABELLE.

Que cent diable l'emporte.

ARLEQUIN *regardant Leandre.*

Comme il a la venette ! he n'appréhendez  
rien.

Ouvrons , êtes-vous pas z'un Marchand Zar-  
menien ?



---

**SCENE III.**

ISABELLE , LEANDRE ,  
ARLEQUIN , GILLES  
*armé de M<sup>re</sup> Jérôme.*

**GILLES.**

**Q**u'eu magnere est ce donc ça ? on me  
laisse en la rue.

Mais à qui en veut stici

**LEANDRE.**

Monsieur je vous salue ;  
Je suis z'un étranger qui n'est pas du pays.

**GILLES.**

Un homme cy end'dans ! pardienn' j'en suis  
d'avis.

**ARLEQUIN.**

Monsieur est un Marchand.... y faut que je  
vous dise

Qui vient à Mamefelle offrir sa marchan-  
dise.

GOCHEMARD. 2

ISABELLE.

Arlequin dit bien vrai, zil me l'offre à  
crédit,  
Ce qu'il montre est fort beau, zil en trouv'  
le débit.

GILLES *battant Leandre.*

Sa marchandise, oui; pan, la voilà payée.  
Hérite mon garçon.

LEANDRE.

Si c'étoit zune épée,  
Je me revancherois; mais ce n'est qu'un  
bâton.

---

#### SCENE IV.

GILLES, ISABELLE,  
ARLEQUIN.

ISABELLE.

**M**onsieur Gilles est poli deu même  
qu'un cochon,  
Y traite bien les gens.



L'AMANT

GILLES.

Vous n'avez rien qu'à dire ;  
Si vous voulez plus loin, j'irons le recon-  
duire.

ISABELLE.

Un Marchand vient céan-t'avec civilité,  
Et ne reçoit de vous que malhonnêteté,  
Trente coups de bâton.

GILLES.

Je n'ai pas la main gourde.

ISABELLE.

Mal appris.

ARLEQUIN.

Paix. Morguoi z'il me vient une bourde,  
Allez vous mettre au lit.

ISABELLE.

Volontiers.

GILLES.

ISABELLE. Oh ma foi,

(Montrant son bâton.)

Gérome est un Docteur qui range tout  
cheux moi.

SCENE V.

GILLES, ARLEQUIN.

GILLES.

**P**Arle-moi, Zarlequin, ne m'es-tu pas  
fidele?

ARLEQUIN.

Ah ah !

GILLES.

Il en convient, je m'affie à ton zèle,  
Di moy, fais-tu d'où vient, ou par queule  
raison

Isabelle a toujours queuqu'drille en la mai-  
son ?

Al-songe, n'est-ce pas au tracas du ménage ?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, elle en est friande.

GILLES.

J'en enrage.

ARLEQUIN.

Il vous faut une femme, à demeure cheux  
nous,

**L'AMANT**

Vous l'aimez ? que ne la.....

**GILLES.**

Quoi !

**ARLEQUIN.**

Quen'la prenez-vous ?

**GILLES.**

Jarnonbille, il est vrai que j'aime ste fillette ;

Mais queuq' forcier....

**ARLEQUIN.**

Plait-il ?

**GILLES.**

M'a noué l'éguillette ;

**ARLEQUIN.**

Monfieur, n'eum' touchez pas.

**GILLES.**

Quand je l'épouferois ;

Tu vois bien, en un mot, queu posture je  
ferois

Plutôt de mariage, y faut que j'la dégoûte,

Saurois-tu queuque secret ?

**ARLEQUIN.**

Un secret ? je m'en doute,

**COCHEMARD.**

Je connois une femme, & c'est Madam  
Jacmard,  
Aux fill'alle vous sçait donner un Coche-  
mard.

**GILLES.**

Un Cochemard !

**ARLEQUIN.**

Al sçait si bien son personnage,  
Qu'une fille bientôt croit com' ça quel  
mariage  
N'est que le Cochemard, & n'en veut plus  
tâter.

**GILLES.**

Va tôt me la chercher.

**ARLEQUIN.**

Je cours vous contenter.



## SCENE VI.

GILLES *seul.*

**Q**Ueux tracas ! Quas-tu Gil ? véritablement qu'ai-je ?

Mais comment un forcier fait-il un fortilege ?

Pour feu ma défunt' femm' j'étois pis qu'un matou ,

Le train du Charpentier , toujours la cheville au trou ;

Mon rossignol fait comme eul chien d'Jean de Nivelles.

Vla si-tôt que je veux rebouiser Isabelle ;

On l'appelle , il s'enfuit... Ah vla Madam' Jacmard !



---

**SCENE VII.**

**GILLES**, **LEANDRE** *déguisé*  
*en femme*, **ARLEQUIN**.

**GILLES.**

**C**'Est donc vous qui donnez aux fill'un  
fier Cochemard.

**ARLEQUIN.**

Oh dame elle y va dru.

**LEANDRE.**

Monsieur dedans la Ville,  
En cas d'ça je prétends être la plus habile.  
J'entreprends z'une fille, & cocharde si  
bien,  
Que de se marier, ne lui est plus de rien.

**GILLES.**

J'ai céans une fille qu'il faut qu'on coche  
marde,  
Tenez, j'ai des écus.

**LEANDRE.**

Monsieur, j'ny prends pas garde.

J'travaille à mon plaisir.

GILLES.

Vous voyez bien ici  
La chambre d'Isabelle, al dort sul pied  
du lit,  
Mais je vous conduirai.

ARLEQUIN.

Non pas, car Zifabelle,  
Si vous la reluquez, croira qu'on se gauff  
d'elle.

Et vla qu'el cochmard ira cahin, caha.

GILLES.

Pardienne il a raison, je vous attendrai-là,

LEANDRE *s'en allant.*

Je suis votre servante.

ARLEQUIN.

Allez qu'on me la cogne



SCENE

## SCENE VILL.

GILLES, ARLEQUIN.

GILLES.

**I**L m'est avis qu'elle a le cœur à la bésogne.

ARLEQUIN.

Laissez-leur tout le tems , vous verrez un  
bon tour ,

L'un portant l'autre , là quatre heures cha-  
que jour ,

Le goût lui passera de se mettre en ménage ;  
Et vous pourrez après la prendre en mariage.

GILLES.

Si Madame Jacmard y met bien la façon.

ARLEQUIN.

Laissez faire Liandre , oh queux maître  
garçon !

GILLES.

Liandre ! mon gourdin , mon gourdin.

ARLEQUIN.



## SCENE IX.

GILLES *seul.*

**A**H coquin d'Arlequin, c'est ainsi qu'on  
me triche!

Ils ont fermé la porte. Ah les maudites  
gens!

Helas! je suis dehors, & Leandre est de-  
dans.

Ouvrez, ouvres-moi donc.... il faut que je  
l'affomme, (*criant au travers de la porte.*)

Isabel' ce n'est point un femm, c'est un  
homme,

Un homm', comment un homm'! Je suis  
fou, car je croi,

Qu'elle le doit sçavoir à présent mieux que  
moi.

J'enrage, ouvrirez-vous?



---

**SCENE X.**

GILLES, LEANDRE,  
ISABELLE.

LEANDRE *ouvrant la porte, tenant un pistolet d'une main, & Isabelle de l'autre.*

**P**ourquoi chercher querelle ?  
Je me viens, il est vrai, fiancer à Mamefelle.  
Je m'appelle Liandre, he bien zon s'é-  
poufra.

GILLES.

Qu'eu Diabeu de Coch'mard !



---

**SCENE DERNIERE.**

GILLES, LEANDRE, ISABELLE,  
UNE SŒUR GRISE,  
ARLEQUIN.

LA SŒUR Grise.

**M**onsieur Gilles est-il là ?

ARLEQUIN.

Oui.

LA SŒUR.

Des enfans trouvés je suis la Sœur portiere,  
E je viens lui donner un avis salutaire.  
Mon doux Jesus, qu'elle est grandie!

ISABELLE.

Expliquez-vous.

LA SŒUR.

Cette fille, Monsieur, vous la prîtes chez  
nous,

Il y a bien dix ans.

**COCHEMARD.**

**GILLES.**

Je fit un bon voyage.

**LA SŒUR.**

Nous ignorions alors quel est son parentage ,

Cet écrit retrouvé peut découvrir son sort ,  
Et pourra bien causer quelque joyeux transport.

**ISABELLE.**

Vous me fichez malheur , pourquoi tant de mystere ?

De qui vient cet écrit ?

**LA SŒUR.**

Il vient de votre mere ,  
Et contient en un mot un merveilleux secret.

**GILLES.**

La peste !

**LEANDRE.**

Diabte !

**ISABELLE.**

Ciel !

**LA SŒUR.**

Ecoutez ce billet.

22  
**L'AMANT.**

» J'exposons not' enfant par faute de ri-  
chesse,

» C'est une fille, un jour nous la réclame-  
rons,

» Elle nâquit aveuq' un mulet sur la fesse,

» A cette marque-là jeu la reconnoîtrons.

**GILLES.**

Un mulet! de sa mere, hélas! c'est une  
envie,

Aurois-tu ce mulet!

**LEANDRE.**

Je vous le certifie,

**ISABELLE.**

Monfieur en est croyable.

**GILLES.**

Oui, je m'en reffouvien,

Sa pauvr' mere écrivit ste lettre de sa main,

Lorsque je l'exposâ'm' à la Salpêtriere.

Tu serois mon enfant!

**ISABELLE.**

Monfieur Gilles est mon pere.

( Ici Arlequin & la Sœur Grise pleurent de  
tendresse. ) lazis.

COCHEMARD. 23

LEANDRE.

Monsieur j'en suis bien aise, & vous fais  
compliment.

(à Isabelle.)

Je vous le fais encor plus agriablement.

GILLES.

J'eusse fait un infecq, queu bonheur! mon  
bon Ange.

Me nouit l'aiguillet'.

ISABELLE.

Queul événement étrange!

GILLES.

Liandre, elle est à vous. Allons aux Por-  
cherons,

Je ferons tous contens, je nous y foûlerons.

F I N.

**L'AMANT**

L'AMANT

POUSSIF,

PARADE.

*Tome II.*

C



---

## *A C T E U R S.*

**CASSANDRE**, Pere d'Isabelle.

**ISABELLE**, Fille de Cassandre.

**LEANDRE**, Amant d'Isabelle.

**GILLES**, Valet de Cassandre.

**M. GRIFFARD**, Notaire.



L'AMANT  
POUSSIF,  
PARADE.

---

SCENE I.

CASSANDRE, GILLES.

CASSANDRE.

**T**IEN, Gilles, va-t'en à la boucherie, j'ai parlé au Boucher, il te donnera pour notre soupé deux alloyaux, & deux bons foyes de veau: tu mettras au milieu un dindon de Garenne, un cochon de lait, un agneau, ou....

GILLES.

Monfieur, faudra-t-il que je prenne du mou ?

CASSANDRE.

Non, Gilles mon ami, nous en avons de refte, & ma femme en a encore ferré hier, avec le derriere & les cuiffes.... du chapon de Mercredi.

GILLES.

Parguene, Monfieur not' maître, vous qui êtes un vilain & un ladre, qu'eux raifon avez-vous de nous faire faire tant la tamponne ?

CASSANDRE.

Comment, Gilles, eft-ce que tu ne fçais pas que le gendre dont je dois être le beau-pere, arrive aujourd'hui ? je ne puis trop le regaler dans cette concurrence, à celle fin de le preffer de finir, car je me fuis apperçû qu'il rode tous les foirs autour de not' maison un grand escogriffe, & je foupçonne ma fille z'Ifabelle, de faire peut-être que'ques vilainies avec lui ; ainfi Monfieur Cupoil mon compere & mon ami,

doit m'envoyer aujourd'hui Jacques Cupoil son fils, & je prétends & consens que le Contrat soit signé ce soir.

G I L L E S.

Monfieur, un moment, s'il vous plaît. Jacques Cupoil porte-t-il des moustaches ?

C A S S A N D R E.

Apparemment : mais il ne s'agit pas de ça ; son pere me mande qu'il a de l'esprit comme un Cresus, & qu'il écrit comme un Oracle. Ainsi va vite & reviens.

G I L L E S.

Mais morgué, Monfieur, si Jacques Cupoil a le corps aussi vêtu que son..... nom, croyez - vous que Mamselle z'Isabelle, quoique frilleuse, consente à se conjoindre avec lui ?

C A S S A N D R E.

Je lui ferai bien faire devant moi, ce n'est pas là ce qui m'embarrasse ; mais voici ma fille. Va où je t'ai dit.



## SCENE II.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.

**M**A fille, prenez l'éponge avec laquelle je me fais la barbe, & allez vous mettre à votre toilette; outre un peu de gratelle qui vous reste encore, & vos démangeaisons dont vous aurez peine de guérir, Monsieur Cupoil qui vat être mon gendre, qu'on dit z'être extrêmement propre, pourroit se dégoûter de vous dès la premiere nuit de vos nêces.

ISABELLE.

Quoi! mon pere, vous voulez me marier z'en farce d'Eglise, sans m'en avoir t'avertie, avec z'un homme que je n'ai jamais vû ni manié? je prendrois plutôt le voile d'un Monastere.

CASSANDRE.

Taisez-vous, impudique, vous mériteriez que je vous donnasse un soufflet au

visage pour vos impertinentes impertinences ; songez tant seulement za m'obéir , ou za faire mes volontés , je vais passer chez Monsieur Griffard mon Notaire , rue du Pet-au-diable , je reviens à l'instant

---

## SCENE III.

ISABELLE *seule.*

O Ciel ! prend pitié de mon amour z'et de ma tendresse.... beau Liandre , dont les regards & les sounpirs ont passé jusques dans mes veines , écoute ma langueur & mes desirs ; mon sang , ma nature , mes pensées , tout coule en ta faveur ; viens , cher Zamant , me tirer de l'étoile malheureuse t'ou l'on veut me plonger ; quoi z'hélas me marier dans la canicule avec M. Cupoil ! à quel zinceste , mon pere m'expose ! mais que vois-je , c'est lui-même.



## SCENE IV.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

AH! charmante Zifabelle, qu'ai-je appris, qu'ai-je surpris, qu'ai-je compris! qu'ai-je oui! ou plutôt malheureux infortuné, qu'ai-je vû, qu'ai-je sçû! qu'ai-je entendu!

ISABELLE.

Zil n'est que trop vrai, cher Liandre.

LEANDRE.

Quoi zon va sacrifier vos charmes, & votre Zemboupoint za un inconnu! je ne le souffrirai point. Que je sois plutôt écartelé sous la foudre. Vous serez ma Percée, & je serai l'Andromaque qui vous délivrera des bras de ce monstre, fut-il plus fort qu'un Caton, je lui plongerai mil & mil fois mon épée zau travers du corps, zeu-t-il autant de bras que brioché.... (*Leandre se mouche*) je m'en vengerai où zil me sera

l'impossible. A quelle extrêmité me réduis-tu, vieux Cassandre ! sera-t-il dit..... non, il ne sera point dit qu'un Gentilzomme comme moi, & qui doit zentrer dans le service des troupes du Roi, zen ait le démenti. Non morbleu, non ventreb....

I S A B E L L E.

Ne vous échauffez pas tant Liandre, je crains vos vivacités.

L E A N D R E.

Ne craignez rien, Mamselle ma maîtresse, ce seroit, comme dit l'autre, retomber de Clarice en Cinna. J'irai trouver Monsieur votre pere, & lui dirai tout doucement que cela ne nous convient point, & je l'engagerai par menaces à penser différemment, car zil ne peut sans injustice vous forcer d'adopter zun homme qui peut dans la suite vous induire, & vous insinuer dans l'adultere, ce qui feroit le *non plus ultra*.

I S A B E L L E.

Ah cher Liandre, *nonce pul ultra*; cela ne signifie-t-il pas, respect de la compagnie, être grosse d'enfant.



LEANDRE.

Vous l'avez dit, Mamselle, & vous expliquez le Latin tout de même comme celui qu'il l'a fait, & certes c'est pour sa l'égard de votre secte avoir zeu une belle induction; mais j'apperçois Gilles, comme il est votre parain, zil est juste qu'il nous aide dans nos besoins.

---

## SCENE V.

GILLES, ISABELLE,  
LEANDRE.

GILLES.

**A**H Mamselle! ne sentez-vous rien qui vous chatouille le robinet de l'ame? Monsieur Tirepoil, je veux dire, Monsieur Cupoil vient d'arriver présentement tout à l'heure.

ISABELLE.

Ah mon parain de quelle forme est-il? grand ou petit, gros ou menu, maigre ou gras, noir ou roux.

POUSSIF.

33

LEANDRE.

L'as-tu vû ? porte-t'il l'épée , a-t'il l'air brave , est-il sur la hanche ? je veux t'être z'emmuzelé comme un forçat , si je ne lui coupe le jarret , en cas que j'aie le malheur de le rencontrer ; z'eut-il été en salle z'aussi long-tems , & battu l'antiffe autant que Bartole , je lui collerai l'ame z'au ventre , ou je lui ôterai la vie pour le reste de ses jours , tant qu'il vivra.

ISABELLE.

Ne vous passionnez pas tant , les ânes , mon cher Liandre , sont journaliers.

GILLES.

Ah parguene , Mamselle , j'ai pensé z'à vous pû que vous nel croyez ; j'ai z'inventé avec mon invention un tartageme , par lequel je retiens votre Jacques Cupoil en lieu de sûreté ; mais parole ne put point , dites-moi si Monsieur Liandre z'est connu de M. Cassandre ?

LEANDRE.

Il ne m'a jamais vû qu'au visage , je crois qu'il z'auroit peine à me reconnoitre.

GILLES.

Quel visage, Monsieur, z'est-ce le gros ? z'est-ce le petit ? c'est que ça fait z'une différence.

ISABELLE.

Si c'est le gros, mon cher z'Amant, il est plus heureux que moi.

GILLES.

Ah ça, Monsieur, pisque vous m'assûrez que M. Cassandre ne vous connoît point, il tombera sûrement dans le godan, dans lequel je m'en vais le faire donner.

LEANDRE.

Tu me frottes le cul de miel ; je suis pourtant plus malheureux qu'un braque. Je devois, disiez-vous, z'adorable l'Isabelle, posséder ou jouir de votre virginité, & couler z'avez vous des jours parsemés de lys & de roses ; la poison, si j'en avois, pourroit m'affranchir des duretés de Monsieur votre pere, mais je n'en ai jamais pris ; ce qui me cause z'un funeste embarras.

## G I L L E S.

Eh pallangué, à vous entendre vous autres, vous nous donnez là de plaifans caleçons d'Eté; il semble que tout soit perdu, n'avons-nous pas encore des ressources? Ne nous reste-t-il pas l'enlèvement, la fuite, la fornication, le viol.

## L E A N D R E.

Le viol, gueux de faquin! c'est z'une niche que je ferois t'au désespoir de faire za Mamfelle.

## I S A B E L L E.

Je ne vous ai jamais rien refusé, mon cher Liandre, & ce n'est pas t'à présent que je voudrois vous contrebalancer.

## L E A N D R E.

Certes, Mamfelle, ma Maitresse, vous me gratez par où ça me démange.

## G I L L E S.

J'entends votre pere, ce vieux raquilonneur: & vite, & vite fichez-moi le camp, je vais vous rejoindre,

## SCNEE VI.

GILLES, CASSANDRE.

GILLES *à part, feignant de ne pas voir Cassandre.*

**I**L vaudroit mieux pour mon pauv' Maître, qu'il eut la fièvre, la teigne, les Médecins, & la grosse rougeole, que de donner sa fille z'Isabelle à un homme qui ne respire que par ricochet.

CASSANDRE *à part.*

Que veut dire cet animal-là ?

GILLES *à part.*

Hélas ! Il ne sçait pas, Monsieur Cassandre, que son gendre futur ; son Jacques Cupoil est poussif comme Caïphe.

CASSANDRE *à part.*

Oh, oh, en voici bien d'un autre.

GILLES *à part..*

Il ne sçait pas que sa tante Magdelaine Pelé, Ravodeuse suivant la Cour, a fait

une course le dos tout nud en grande compagnie.

CASSANDRE *à part.*

Ah, ah, ce n'est donc pas sans sujet que mon compere presse si fort le mariage de son fils!

GILLES *appercevant Cassandre.*

Allons, Monsieur de la Joye, Monsieur Cupoil est arrivé.

CASSANDRE.

Va je le sçais bien, faits descendre Isabelle, je veux un peu la sonder.

GILLES.

Ne vous mêlez point de cela, Monsieur, Monsieur Cupoil la sondera mieux que vous.

CASSANDRE.

Va vite Gilles, mon ami, mais la voici fort à propos.



## SCENE VII.

CASSANDRE, ISABELLE,  
GILLES.

CASSANDRE.

AH ça, ma fille, votre mari sera ici dans un moment, il est allé sans doute, avant de paroître, se faire décroter ses souliers, & donner un coup de peigne.

ISABELLE.

Je suis prête, mon cher pere, z'à vous obéir en tout; z'on m'a toujours dit que je tenois de vous le germe de ma naissance, mon cœur a toujours rampé devant vos bontés; mais si M. Cupoil z'est pouffif, je veux, mon cher pere, que cinq cens diables nous tortillent le cou, si je l'épouse z'en mariage, ou si votre volonté z'est opiniâtre à me faire accepter st'e himenée, je vous jure comme il n'y a qu'une Vierge au Ciel, que j'elle ferai cocu z'en présence de qui voudra l'entendre.

GILLES.

GILLES.

C'est fort bien , Mamselle , Madame Cassandre votre mere en usoit ainsi , & y trouvoit son compte.

CASSANDRE.

Ah , ah , ce sont de petites fredaines , à quoi l'on ne doit point prendre garde , quand le cas est pressant.

GILLES.

Allons , Monsieur , voilà M. Cupoil votre gendre. Allons , Mamselle , recevez bien votre prétendu.

## SCENE VIII.

CASSANDRE , ISABELLE ,  
LEANDRE , GILLES.

LEANDRE *à part.*

**J**E vais passer z'aux yeux du bon homme Cassandre pour mon rival , z'à celle fin de le dégoûter de ce mariage. (*haut à Gilles*) Monsieur Cassandre , z'il est vrai de



dire, que je serois venu mouillé z'et croté jusqu'au croupion, pour z'avoir l'avantage de profiter de paroître plutôt z'en votre présence, & saluer les appas de Mamselle.

GILLES.

Vous prenez votre cû pour vos chausses; & quoique je sois le parrein de Mamselle Isabelle, je ne pense pas que je sois son pere, car le voilà.

CASSANDRE.

Oui, Monsieur, c'est moi qui suis Blaise Cassandre, Bourgeois de Paris & Sergent du Guet à pied.

GILLES.

Oui, Monsieur, & dont le tripe ayeul a fait bien du bruit dans le monde.

LEANDRE.

Il z'étoit sans doute dans l'artillerie?

GILLES.

Non, Monsieur, il étoit tambour, & descend en ligne droite de Michel-Nicolas Huot Maître à danser des enfans rouges.

POUSSIF.

43

LEANDRE.

Je suis charmé , Mamselle , de tomber dans de si honnêtes gens ; je ne me sens pas de transports , que je baise par avance ces agriables mammelles , qui me gonflent de plaisir.

ISABELLE.

Ne testiculez point tant , Monsieur , je ne suis point z'encore la niece de Madame Pelée , z'et pour un pisse froid , z'et un homme sérieux , tel qu'on m'a dit que vous étiez , je....

CASSANDRE.

Tu te trompes , ma fille , son pere me mande qu'il est fort jovial , z'et quand il est z'avec les filles , il est fou comme un autre.

ISABELLE.

Si cela est ainsi , mon cher pere , cela doit rendre une femme parfaitement heureuse.

GILLES.

Il faut que vous soyez né coëffé d'épouser Mamselle z'Isabelle. Dame ! c'est que c'est une fille qui a tout plein de talent ,

D ij

voyez-vous, c'est que ça sçait luire & écrire, elle a de la voix, & quand elle chante, y semble qu'elle ait z'avalé des rollignols.

LEANDRE.

Si ça ne fichoit point malheur z'aux oreilles de Monsieur votre pere, rien ne seroit plus gracieux pour moi, que l'enchantement de vous entendre.

CASSANDRE.

Allons, ma fille, la viande prie les gens, chantez.

ISABELLE.

Mon cher pere, vous sçavez bien que j'en' sçais que des chansons que j'ai apprises t'au Couvent.

GILLES.

Allons, Mamselle, chantez - nous stesla, que votre Tourriere chantoit toujours.

*Mon pere a fait bâtir maison,*

*Tappe tes coudes contre mon front.*

CASSANDRE.

Excusez, Monsieur, z'elle est si neuve & si simple; allons chantez donc.

P O U S S I F.

49

I A S B E L L E.

Celle-là est de la Suprieure, j'aime mieux celle de sœur Cunegonde. (*elle chante.*)

*C'est la fille d'un Prince, & la sœur d'un Duc,  
Le soir elle est pucelle, le matin ne l'est plus,*

*Sol, la, sol, sol, la, de, re, mi, re, ut.*

L E A N D R E.

En vérité, Mamselle, vous me confondez de ravissemens.

G I L L E S.

Ce n'est morguienne encore rien que sa voix, elle a l'esprit z'orné; elle a lû Becace, la Loyoia, l'Aretin, le Pedagogue Chrétien, & la Religieuse en chemise.

L E A N D R E.

J'en suis charmé, ce sont des Livres pieux qu'une fille de condition ne sçauroit trop lire.

C A S S A N D R E.

Que Diable! je ne sçais si je me trompe, mais il me semble que je sens un goût détestable.

GILLES.

Morguenne, ça est vrai, il sent ici un goût de chien, un goût de bouquin, qui infecteroit tout un hôpital minéral.

ISABELLE.

Monfieur aura peut-être lâché queuques vents.

LEANDRE.

Ce n'est point ça, Mamselle, je fçais t'à peu près d'où part cette odeur-là. C'est que j'ai z'un tic drès ma tendre jeunesse, qu'on n'a jamais pû m'ôter ; je mange beaucoup, & n'ai pas la digération facile. Ce que vous sentez, & ce que Monfieur votre pere a la bonté de sentir, ne vient point de mon *agnus*, ce font les soupapes de mon estomac qui s'entrouvent & se bouchent par trop d'alimens, suivant ce que m'ont dit Messieurs Faget & Soufmain.

GILLES.

En ce cas là, Monfieur, si les papas de votre estomac produisent une si vilaine odeur, ne respirez plus, ne fçauriez-vous vivre fans ça ?

POUSSIF. 47

CASSANDRE.

Ma foi , Monsieur , voilà une furieuse incommodité , je vous aimerois autant punais.

ISABELLE.

Mais , Monsieur , mon cher pere me permettra de vous dire , qu'au lieu de songer z'à vous marier , vous devriez vous faire guérir. Outre que votre tante.....

LEANDRE.

Mamselle , vous m'insultez & vous avez peut-être plus besoin de passer les remedes que moi.

GILLES.

Ma foi , Monsieur , vous direz tout ce qu'il vous plaira , mais je ne crois pas que vous mourriez jamais en odeur de sainteté.

LEANDRE *donnant un soufflet à Cassandre.*

Taisez vous , maître sot.

CASSANDRE.

Monsieur , vous perdez le respect.

LEANDRE.

Ma foi , Monsieur , vous le perdez vous-même , on méprise ici ma famille , & vous

oubliez que votre tripe ayeul étoit tambour ;  
si je faisois bien je vous donnerois de ses  
baguettes par-dessus les oreilles.

CASSANDRE.

Comment , pendart , scélerat !

LEANDRE.

Sarpedié , pour qui me prend-t-on ?

CASSANDRE.

Gilles , va chercher mes fusils , mon pisto-  
let , mes hallebardes , que j'étrangle ce co-  
quin qui m'insulte en ma présence.

ISABELLE.

Au guet , au guet.

GILLES.

Au feu , au feu.

ISABELLE.

À moi , Mousquetaires.

GILLES.

A la garde , à la garde , sauve qui peut.

CASSANDRE.

Au secours , au voleur , au voleur.

LEANDRE.

Parlasembleu , je veux tirer le boyau de

ce maudit vieillard , tordre le cou à ce faquin de parain , & fendre en deux cette insolente Isabelle.

*Cassandre & Gilles s'ensuyent.*

S C E N E I X.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE *continuant & se jettant aux genoux d'Isabelle en ôtant son nez postiche.*

Q Ue j'aime , & que j'aimerai toute ma vie.

ISABELLE.

Quoi c'est vous-même , mon cher Liandre , dressez-vous au plutôt , je ne sçaurois vous souffrir à mes pieds.

LEANDRE.

En attendant z'une posture pus commode & indécente , souffrez que je vous embrasse les genoux.

ISABELLE.

Sauvez-vous , tendre z'& fidele Amant ,  
Tome II, E



mon pere z'est vicieux & colérique, il est allé sans doute prendre son arme à feu, & peut d'un seul trait vous précipiter dans l'infidelle nuit du tombeau.

LEANDRE.

Je ne crains que vos adorables charmes, belle z'Isabelle, drès mon adolescence de ma jeunesse, je suis t'accoutumé z'à souffrir patiemment coups de pieds dans le cu, soufflets, & quelque chose de mieux, sans changer de visage.

ISABELLE.

En vérité vous êtes d'un charmant caractere, on reconnoît à toutes vos manieres que vous êtes un Gentilhomme z'& fils de famille. Mais j'entens du bruit, sauvez-vous t'encore un coup.



## SCENE X.

CASSANDRE *armé*, ISABELLE,  
GILLES.

GILLES.

**C**ourage not' maître, lâchez-lui tant  
seulement quatre balles dans le ventre  
pour l'affoiblir.

ISABELLE.

O Ciel !

CASSANDRE.

Il s'est sauvé, il a morbleu bien-fait, je  
l'aurois écalventré, dans la tremblante co-  
lere où je me suis engagé.

GILLES.

Tenez-vous sur vos gardes, Monsieur,  
il peut revenir & nous envoyer, *ad patres*,  
Je vais faire le guet.



## SCENE XI.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.

**P**ourquoi, Mamselle l'impudente, ne vous êtes-vous point sauvée comme nous ? Que vous disoit cet insolent ?

ISABELLE *rit & éclate.*

Mon pere... mon cher pere... mon pere...

CASSANDRE.

De quoi ris-tu, fille dénaturée ?

ISABELLE.

Je ne puis me dispenser de rire z'en éclat de la peur que vous a fait Cupoil.

CASSANDRE.

Je vous trouve bien impertinente de n'avoir pas eu peur aussi, monstre dénaturé, serpent que j'ai z'élevé dans mes entrailles, est-ce là la récompense de t'avoir donné la lumière du jour ?

ISABELLE.

Pardi mon pere, c'est z'à ma mere que

je le dois t'autant & encore plus qu'à vous.

CASSANDRE.

Ah c'est parler cela, je suis content, & vous vous mettez t'à la raison.

SCENE XII.

CASSANDRE, ISABELLE,  
GILLES.

GILLES.

AH! not' maître, j'ai bien eu la v<sup>e</sup>-nette, ce diable de Jacques Cupoil venoit pour vous manger le cœur au ventre, suivi de quatre ou cinq grands crocs de ses amis, un inconnu qu'on ne connoît pas, a pris seul contre eux tous votre défense, il leur a morguene bouché le passage, il a éborgné Cupoil, & ses amis se sont tous sauvés en prenant la fuite.

CASSANDRE.

Ciel que je serois heureusement fortuné, si je pouvois embrasser mon libérateur.

GILLES.

Tenez, tenez, Monsieur, le voilà lui-même couvert de crote, de poussière & de laurier.

### SCENE XIII.

CASSANDRE, ISABELLE,  
GILLES, LEANDRE.

LEANDRE.

**N**E craignez rien, Monsieur, votre ennemi z'est déferé d'un ceil, z'il a pris la fuite, & mon bras vengeur vous a vengé d'une vengeance qui lui z'ôte la moitié de sa lumiere.

CASSANDRE.

Ah! Monsieur, nommez-moi promptement à qui je suis redevable d'un si grand service; comment est-ce que c'est que vous vous appelez.

LEANDRE.

Je n'ai pas l'avantage d'être assez heureux pour avoir le bonheur d'être connu de

vous, Monsieur Cassandre, je m'appelle Christophe Joachim de Leandre, fils naturel d'Eustache Policarpe le Roux, qui tenoit la Geole au Fort-Lévêque, du vivant du fameux Nivet. Parquoi j'ay l'honneur d'être neveu du côté de ma mere de Messire Claude Miton, Caporal des Carabiniers de Marseille en Poitou.

CASSANDRE.

Comment, Monsieur, vous vous appelez Leandre, fils du bon homme le Roux, qui vous a t'eu en fornication secrette d'une fille Angloise qu'on nommoit dans ce tems-là..... dans ce tems-là..... Attendez que je m'en souviene..... Mon Dieu je l'ay sur le bord de ma langue, eh mais aidez-moi donc, la... la... la...

GILLES.

Catherine Zurich.

CASSANDRE.

Non.

GILLES.

Elisabeth Berne.

## L'AMANT

CASSANDRE.

Aïh non.

GILLES.

Sufanne Solure ?

CASSANDRE.

Morbleu non.

GILLES.

Jeanne Tiremon ?

CASSANDRE.

Fais-toi.

GILLES.

Brigitte Chaudasse ?

CASSANDRE.

Eh non, non, de par tous les diables,  
non, c'est c'est Magdeleine.

LEANDRE.

Magdeleine.

CASSANDRE, LEANDRE, *ensemble.*

Magdeleine Ficheconcos.

CASSANDRE.

Eh Monsieur, je l'ay beaucoup connue,  
ainsi que toute la terre. Oh Diable c'étoit

une fille inimitable , charitable , accostable , métable , traitable , respectable & convoitable.

GILLES.

Ah ! Monsieur , cela est morguene véritable & indubitable.

LEANDRE *se pannadant.*

Ah Monsieur.... Ah Mamselle.

CASSANDRE.

Mais , Monsieur , que puis-je faire pour reconnoître la reconnoissance que je vous dois de m'avoir sauvé la vie , mon bien.....

LEANDRE.

Arrêtez , Monsieur.

ISABELLE.

Ah Liandre , je vous sens venir.

LEANDRE.

Monsieur mon beau-pere je vous y diray premierement que je vous demande pour toute grace de récompense , Mamselle z'Isabelle votre fille pour l'épouser z'en mariage.

GILLES.

Ou autrement si Mamselle l'aime mieux.



CASSANDRE.

Ah, Monsieur, vous me causez trop d'honneur, z'& après le service que vous m'avez rendu, j'aurois six filles, que vous pourriez en disposer comme il vous plairoit. Voici M. Griffard mon Notaire, qui vient z'à propos pour dresser le Contrat.

---

## SCENE DERNIERE.

CASSANDRE, ISABELLE,  
GILLES, LEANDRE, M.  
GRIFFARD, Notaire.

LE NOTAIRE.

**O**U sont les futurs Conjoints.

ISABELLE.

C'est moi, Monsieur, je suis toute prête.

GILLES *contrefaisant Isabelle.*

Me vla aussi, Monsieur.

LEANDRE.

Retirez vous t'insolent. C'est moy, Mon-

fieur , qui suis le futur , & qui respire la consommation.

CASSANDRE.

Allons , Monsieur , vous n'avez tant seulement que les noms à remplir , lisez-nous le Contrat.

LE NOTAIRE.

Pardevant les Conseillers , Notaires Garde-mottes & Garde-felles , & Garde-robres du Châtelet de Paris ; furent absens en leurs personnes Christophe Joachim de Leandre , soit disant mineur , demeurant rue des Foueurs , Paroisse S. Germain l'Auxerrois , d'autre part : & Blaise Cassandre , Bourgeois de Paris , & Sergent du Guet à pied , stipulant pour Cunegonde Isabelle sa vrai fille , de son consentement demeurante avec lui rue Trouffe-vache , à la Corne de cerf , Paroisse S. Jean-le-rond , d'une part.

Lesquels en la présence de leurs parens & amis cy-devant nommés ; sçavoir , du côté du futur & de la future , d'Alexandre , Cesar , Thomas de Gilles , Parein de ladite future , Sonneur du quartier S. Roch , &

Lanternier en exercice de la rue Traverfine,  
& rues circonvoisines, sont convenus de ce  
qui s'ensuit.

C'est à sçavoir que ledit Joachim de Léan-  
dre & ladite Cunegonde Isabelle, pourront  
s'épouser devant ou derriere l'Eglise, le  
plutôt qu'ils pourront.

Ledit sieur Blaise Cassandre donne en  
conservation dudit mariage, seize livres de  
rente viagere à prendre sur une maison,  
scise rue Fromenteau.

Plus soixante livres onze sols en nippes,  
joyaux, bijoux, diamans, ustenciles, meu-  
bles & immeubles ci-après mentionnés.

S Ç A V O I R,

Un bahu avec un gond & sa serrure.

Un bandage à descente.

Huit suspensoirs.

Trois seringues à fistule.

Un bourlet presque neuf.

Six beguins, trois gourmettes.

Un hochet de métal de prince.

Un diamant de Cédras estimé 8 liv.

Deux étuits à chapeau.

Une trape à prendre des rats.

Un urinal de fer blanc.

Six manches de couteau.

*Leandre & Isabelle font des remerciemens à  
Cassandre pendant qu'on lit les articles.*

CASSANDRE.

Mon sieur est Gentishomme, mettez encore une pelle, trois pincettes, & deux soufflets.

LEANDRE.

Ah ! Monsieur.

ISABELLE.

Ah mon cher pere..... que de remerciemens.

CASSANDRE.

Mettez pour ma fille par surcroit, Monsieur le Notaire, les quatre dada de feu sa mere que j'ai fait mettre au blanchissage.

LE NOTAIRE.

Quatre dada.

Le survivant des futurs époux aura pour prépuce dix-sept livres onze sols treize deniers, une fois payé à prendre sur le plus clair & le plus net du bien.

LEANDRE.

Ah! Monsieur, c'en est trop, je suis piqué de la générosité de Monsieur mon beau pere. Mettez en cas que j'ai du bien, que je le laisse à ma femme ou à ses enfans mâles ou femelles présens ou futurs en rentes viagères à perpétuité.

ISABELLE.

Ah eher Liandre, je ne souffrirai point que.....

LEANDRE.

Cela sera comme ça, Mamfelle.

*Le Notaire signe.*

FIN.

ISABELLE  
GROSSE  
PAR VERTU,  
PARADE.

*Représentée le Mardi-Gras 1738.*

---

---

*ACTEURS.*

CASSANDRE.

ISABELLE.

GILLES.

LEANDRE.

LE DOCTEUR.

ISABELLE.



ISABELLE  
GROSSE  
PAR VERTU,  
PARADE.

---

SCENE PREMIERE.  
ISABELLE, GILLES.

ISABELLE.



CERTAINEMENT, mon cher  
Gilles, tu es tout mon espoir.

GILLES.

Ho ! voilà qui est fort bien ; le diable  
Tome II. F



vous emporte, Mamselle, à force d'avoir imaginé des tartagemes dans le pour & le contre de votre amour, le tournebroche de mon esprit est usé, les filles croient qu'on est toujours en état & avec elles, il faut toujours recommencer.

I S A B E L L E.

Mais que veux tu donc que je devienne, vertueuse comme je suis, faut-il que je me voye entraînée dans une himenée, où de toute nécessité mon époux sera cocu. Tu sçais & tu n'ignore pas quelle haine j'ai pour le Docteur, & quel amour j'ai pour Lian-dre.

G I L L E S.

Oui, mais jarnopbille il faut recompenser les gens quand on veut qu'ils se mettent dans le margouillis pour nous.

I S A B E L L E.

Quelle récompense veux-tu que je te donne? Tu sçais que je n'ai tant seulement pas un liard.

G I L L E S.

Une fille a toujours une monnoye avec

laquelle elle peut s'acquitter, & on peut frapper cette monnoye-là en cachette, sans craindre d'être pendu.

ISABELLE.

Comment ! z'étant le domestique de mon pere, vous voudriez..... certainement..... Gilles, c'est z'une plaisanterie de votre part.

GILLES.

Oh bien faites donc comme vous voudrez ; car avec votre Docteur, avec votre Leandre, avec la peste qui les étouffe, je ne sçais comment ajuster vos engingorniaux.

ISABELLE.

Je ne vois pas à quoi me résoudre. Dis-moi, me ferai-je enlever par Liandre ? ferai-je déclarer mon pere imbécille ? ou bien ferai-je empoisonner le Docteur ?

GILLES.

Attendez, je trouve un bon moyen pour empêcher qu'on ne vous pose (propose, veux-je dire) le Docteur : vous n'avez qu'à déclarer que vous êtes grosse.

ISABELLE.

Grosse ! je ne la suis point, mon cher

Gilles ; comment veux-tu que je la paroisse.

GILLES.

Eh pardi ! l'an passé que vous l'étiez, vous avez bien fait comme si vous ne l'étiez pas, vous pouvez bien faire à présent comme si vous l'étiez.

I S A B E L L E.

Taisez-vous t'insolent ; apprenez que je n'aime point les mots à double entente.

GILLES.

Ho parbleu, ce n'est pas pour vous manquer de respect, mais je ne m'embarraffe gueres si cela vous fâche.

I S A B E L L E.

Quoique ton discours soit impertinent, je le trouve très-convenable. Allons, je me résous à passer pour grosse, cela dégoûtera assurément le Docteur ; mais ne faudra-t-il point avertir Liandre que ce n'est qu'une feinte agriable que j'employe pour le posséder ?

GILLES.

Il faut que vous soyez bien bête, Mam-

felle, ne voyez-vous pas bien que s'il  
fait le pot aux roses, il ne fera pas la gri-  
mace d'assez bonne grace, & qu'il ne vien-  
dra pas si bien à l'appui de la boule du pa-  
trigotage de notre tartagème d'amour.  
D'ailleurs, comme il doit être votre mari,  
il faut qu'il s'accoutume de bonne heure à  
croire que ses enfans ne sont pas de lui seul.

ISABELLE.

Je suis obligée de convenir, Gilles, que  
rien n'est si integre que tous tes raisonne-  
mens, je m'y soumets sans regarder derriere  
moi davantage. Mais pour l'enflure.... dis-  
moi....

GILLES.

Allez, imbécile, allez, ne voilà-t-il pas  
une chose bien difficile à imaginer. Retirez-  
vous, j'apperçois votre pere, je vais lui  
donner un godan.



## SCENE II.

CASSANDRE, GILLES.

CASSANDRE.

**H**Eu.... heu.... heu.... Pouas. Monsieur le Docteur ( *il crache* ) Monsieur le Docteur ( *il éternue* ) Monsieur le Docteur ( *il se mouche* ) se fait bien attendre.

GILLES.

La fièvre vous serre, Monsieur Cassandre, je ne connois rien de si malheureux, de si corbeau, de si chat-huant que vous.

CASSANDRE.

Comment ?

GILLES.

Il faut que vous ayez marché sur une planette bien maligne, vous avez z'étez autrefois au Pilon, vous avez fait il y a deux ans amende honorable, votre première femme vous a fait cornard, la seconde vous a fait cocu, vous avez la mine d'un singe, vous êtes

**GROSSE PAR VERTU. 71**

fait comme un scorpion, vous êtes bête comme un cochon, votre fille accoucha l'année dernière en pleine compagnie, & la voilà qui est encore grosse aujourd'hui.

**CASSANDRE.**

Grosse!

**GILLES.**

Oui vraiment, je viens pour vous préparer l'esprit là-dessus, si vous en avez.

**CASSANDRE.**

Eh sçais-tu si c'est d'un garçon ou d'une fille?

**GILLES.**

Peste soit de la rosse, est-ce que j'y ai regardé?

**CASSANDRE.**

Eh dis-moi, par qui est-elle donc devenue grosse? est-ce par quelqu'un de mes amis?

**GILLES.**

Non, mais il y a apparence que c'est par quelqu'un des siens. Tous vos amis sont de vieilles charpentes qui tombent en canelle.

**CASSANDRE.**

Est-ce de mon Notaire?

**ISABELLE.**

**GILLES.**

Bon! il ne grossoye plus.

**CASSANDRE.**

Est-ce de mon Procureur?

**GILLES.**

Il ne produit plus.

**CASSANDRE.**

Est-ce de mon Avocat?

**GILLES.**

Il ne conclut plus.

**CASSANDRE.**

Est-ce de mon Huissier?

**GILLES.**

Il n'exploite plus.

**CASSANDRE.**

Est-ce de mon Marchand de drap?

**GILLES.**

Il n'étale plus.

**CASSANDRE.**

Est-ce de mon Tailleur?

**GILLES.**

Il ne cout plus.

**CASSANDRE.**

CASSANDRE.

Il ne cout plus , il ne produit plus , il ne grossoye plus. Tiens maraut , voilà pour tes négatives. *(il le frappe.)*

GILLES.

Oui , oh ! Monsieur Cassandre , je ne suis point ingrat je vais d'une terrible façon vous en donner dans les tripes.

CASSANDRE.

Comment , misérable , tu oses frapper ton maître dont tu manges le pain , ah..... ah , ah , ah.

GILLES.

Oui , Monsieur Cassandre , vous avez besoin de cette petite correction-là. *(ils se battent & tombent par terre.)*

GILLES.

Vous voilà donc à terre , Monsieur Cassandre.

CASSANDRE.

Ah je suis tout disloqué.

GILLES.

Et moi aussi. N'avez-vous pas besoin d'un peu d'huile de cotteret ?



I S A B E L L E

C A S S A N D R E.

Que dis donc encore ce pendart ?

G I L L E S.

Attendez, ne vous êtes - vous pas fait mal au nez ?

C A S S A N D R E.

Oui, coquin, je me suis fait mal au nez.

G I L L E S.

Il faut le tenir le plus chaudement que vous pourrez. Approchez, approchez.

*(il lui montre le cul,)*

C A S S A N D R E.

Otes-toi, malheureux, si tu ne veux que je t'affomme. Mais voilà ma fille, il faut que je la réprimande.

G I L L E S.

Et moi je vais boire chopine, & manger une tranche d'alloyau. Adieu Monsieur Cassandre.



SCENE III.

ISABELLE, CASSANDRE.

ISABELLE.

A Hi, ahi, ahi, je n'en puis plus.

CASSANDRE.

Paroissez donc la belle, paroissez. Eh quoi donc ! vous êtes encore grosse ?

ISABELLE *faisant la révérence.*

Oui, mon pere.

CASSANDRE.

Mais ces façons là ne me conviennent point : eh que diantre ; est-ce que vous ne sçauriez vous amuser à autre chose ?

ISABELLE.

Mon pere, cela m'est impossible.

CASSANDRE.

Je ne dis pas qu'on ne prenne quelque fois quelque paffetems.

ISABELLE.

Ah ne m'étourdissez pas, je vous prie.

ISABELLE

CASSANDRE.

Mais il faut par une sage conduite...

ISABELLE.

Il s'agit bien de sage conduite, c'est d'une Sage-femme dont j'ai affaire.

CASSANDRE.

Je ne sçais pas comment le Docteur prendra la chose.

ISABELLE.

Il la prendra comme il voudra.

CASSANDRE.

Heureusement il a la vûe basse.

ISABELLE.

En ce cas-là il pourroit bien ne s'en pas appercevoir.

CASSANDRE.

Mais dis-moi, ma mie, de qui est donc cet enfant?

ISABELLE.

Ah mon pere ! vous sçavez ma vertu ; n'exigez point un pareil aveu de ma part, je crains d'en z'accuser quelqu'un qui n'en seroit pas coupable.

GROSSE PAR VERTU. 77

CASSANDRE.

J'ai toujours reconnu de bons principes en toi. Mais j'apperçois le Docteur.

---

SCENE IV.

CASSANDRE , ISABELLE ,  
GILLES à cheval sur les épaules du  
Docteur.

GILLES.

**D**ia , huriau , haye. Cet homme-là a le ventre si farci de science , qu'il ne peut pas faire un pas , il faut que je le conduise moi-même ici.

CASSANDRE.

Approchez , Seigneur Docteur , & venez embrasser ma fille.

LE DOCTEUR.

Volontiers.... *(le Docteur qui a un très-gros ventre , en voulant embrasser Isabelle qui a un gros ventre aussi , est repoussé , & ne peut en venir à bout.*

Giiij

## LE DOCTEUR.

Ouais ! Pere Cassandre , on dit que deux montagnes ne peuvent pas se rencontrer , mais il me semble que cela n'est pas toujours véritable.

## CASSANDRE.

Toujours des maximes ! ô l'habile homme ! l'habile homme !

## GILLES.

Allons voilà le moment du tartagème.

( *Isabelle fait des grimaces.* )

## LE DOCTEUR.

Oui , je suis fort habile. Mais....

## CASSANDRE.

He bien c'est aujourd'hui que vous devez épouser ma fille.

## LE DOCTEUR.

Oui ; mais.... le Docteur.

## CASSANDRE.

Elle a les yeux bien émerillonnés.

## LE DOCTEUR.

Oui. Mais....

## CASSANDRE.

Nous allons bien nous divertir à la noce.

LE DOCTEUR.

Oui. Mais....

CASSANDRE.

Oui. Mais.... Oui. Mais.... Qu'est-ce que cela veut donc dire? Vous sçavez bien que dans ces occasions-là on ne doit pas reculer.

LE DOCTEUR.

Non. Mais....

CASSANDRE.

Tous les préparatifs sont faits, il y a plus de huit jours que les fruits sont préparés.

LE DOCTEUR.

Il y a plus de huit mois, de par tous les diables, que la poire est prête à tomber.

CASSANDRE.

Comment! Est-ce parce que vous vous appercevez que ma fille est grosse, que vous voudriez rompre?

LE DOCTEUR.

Non. Mais....

CASSANDRE.

Je voudrais bien que vous me fîsiez cet affront.

LE DOCTEUR.

Ecoutez. Je vous ai fait une promesse , votre fille m'a fait un poupon , retirons chacun notre en jeu.

CASSANDRE.

Allez , vous êtes un benêt.

LE DOCTEUR.

Tout beau ! Pere la Rapapiolle.

GILLES.

Eh arrêtez donc. Voilà deux jeunes gens qui vont s'égorger. ( Gilles , comme pour les séparer , leur donne des coups de fouet , tout le monde jusqu'à Isabelle se bat. Gilles crie.

Au Guet, un Commissaire , une Sage-femme , je suis grosse.

CASSANDRE.

Mais contraignons - nous , j'apperçois Leandre.

GROSSE PAR VERTU. 81

GILLES.

Silence, silence. *Contriciere omnes.*

---

SCENE DERNIERE.

CASSANDRE, ISABELLE,  
GILLES, LE DOCTEUR,  
LEANDRE.

LEANDRE.

**N** On, parbleu, il ne sera pas dit que j'en serai le dindon, & je vois bien que je n'ai pas d'autre parti à prendre que de mettre l'épée t'à la main.

GILLES.

Comment, qu'est-ce que c'est ?

*( Le même tapage recommence, & les mêmes cris. Gilles renverse un boisseau de farine sur le Docteur, après quoi tout le monde se fait la révérence. )*

LEANDRE à Isabelle.

Ne doutez point de mon respect, char-



mante z'Isabelle , mais ce que j'apprends est bien extraordinaire. Je quitte le Havre , où je passois assurément de très-beaux jours , je viens avec la chaffe-mariée sur mes fesses , dès que j'ai mis pied z'à terre à Paris , je monte derriere un fiacre , afin d'arriver plutôt , vous sçavez d'ailleurs que j'ai un devoiement qui m'incommode beaucoup ; & malgré tous ces obstacles qui me sont envoyés par la Déesse Fortune , j'apprends en arrivant que c'est aujourd'hui le jour qui doit éclairer les flambeaux de votre union avec le Docteur.

LE DOCTEUR.

Oh ! je vous réponds.....

GILLES.

Paix.

LE DOCTEUR.

Si....

GILLES.

Taisez-vous , queue de morue.

LE DOCTEUR.

J'ai.....

GILLES.

Merde à votre nez.

ISABELLE.

Votre retour, mon cher Liandre, a bien de quoi me charmer certainement, vous pouvez être sûr que vous êtes le seul de mes amans dont je veux jouir par le mariage, & je vous sçais bien du gré d'avoir z'été si long-tems en Province, puisque cela n'a fait que z'emflammer votre amour.

LEANDRE.

Ah! que j'embrasse cent & cent fois vos genoux. Mais qu'est-ce que j'apperçois?

ISABELLE.

N'ayez aucun étonnement, c'est un vent coulis qui s'est glissé dans la ruelle de mon lit, qui m'a gonflé, comme vous voyez.

LEANDRE.

Mamselle, se font des fichus raisons que celles-là, songez qu'il y a dix mois que je partis par les battelets, & qu'assurément depuis ce tems-là, je ne vous ai ni vûe ni maniée.

ISABELLE

ISABELLE.

Eh bien, il faut z'avouer que c'est un malheur qui m'a arrivé, je ne sçais comment.

LEANDRE.

Ça ne fait rien charmante z'Isabelle, je sçais les manieres que doit z'avoir t'un Gentishomme, & je vous regarde comme mon épouse, s'il n'y a point d'empêchement à not' mariage.

CASSANDRE.

Ah que je suis ravi de la joye que vous me causez. Allons, puisque le Docteur ne veut point de ma fille, je vous la donne.

GILLES.

Beau compliment ! Ah le porc.

LE DOCTEUR.

Volontiers.

LEANDRE.

Mais je fais serment sur la garde de mon épée, & sur le toupet de cheveux dont vous m'avez accordé la faveur aux Porches.

**GROSSE PAR VERTU. 85**

rons, de ne me point coucher entre deux draps, que je n'aye fait l'accomplissement de deux choses.

**ISABELLE,**

Qu'est-ce que c'est ?

**LEANDRE.**

Premierement, charmante z'Isabelle, c'est que puisque vous êtes grosse, Monsieur votre pere ne périra jamais que de ma main.

**CASSANDRE,**

Comment ?

**LEANDRE.**

S'il vous avoit mise de bonne heure z'à l'Hôpital, je n'aurois pas le désagrément que j'ai t'aujourd'hui. La brebis n'est point coupable quand elle est mangée par le Loup. Ce n'est pas la faute de l'abricot quand il est tacheté par les morsures des injustes frelons : & quand l'enfant demande t'à faire caca, c'est la faute de Madame sa mere s'il vient z'à foirer dans ses chausses.

**GILLES.**

Cela est sensible,

LE DOCTEUR.

Cela est sensible.

GILLES à *Cassandre*.

Allons préparez-vous z'à quitter la per-  
ruque.

CASSANDRE à *Gilles*.

Maraut.

ISABELLE à *Leandre*.

Ah! que vous m'allarmez! & quelle est  
l'autre chose, mon cher Liandre?

LEANDRE.

Cruelle z'Isabelle, c'est de mourir moi-  
même z'en personne devant vous tout à  
l'heure.

ISABELLE *pleurant*.

Ha!

(*Tous pleurent.*)

Allez, ingrat, allez, je n'étois grosse  
que de vous voir.

LEANDRE.

Que dites-vous?

ISABELLE.

Tenez perfide, voilà toute ma réponse

(Une terrine tombe de dessous Isabelle & se casse.)

LEANDRE.

Ah! que vois-je! quelle faveur! Feinte trop spirituelle! terrine qui me rendez la vie z'en périssant; taillons qui méritez d'être bordez d'or tout à l'entour, ne doutez point de l'estime & de la reconnoissance que j'aurai z'éternellement pour vous.

GILLES.

Il envie bien cette terrine-là; mais pour moi j'aimerois encore mieux une terrine de bœuf à la mode.

---

## COUPLETS

Sur l'Air; De la béquille du pere Barnabas

DE CASSANDRE.

*DE*scens à mon secours  
*A*mour, daigne m'entendre;  
*A*nime les vieux jours  
*D*u bon homme Cassandre;  
*E*n mariant ma fille,

*Ne me refuse pas  
Un retour de béquille  
Du pere Barnabas.*

## D E G I L L E S.

*Beaux masques masculins,  
Et beaux masques femelles,  
Ayez plaisirs sans fins,  
Ayez ardeurs fideles :  
Si vous en croyez Gille,  
Il faut ce Mardi-Gras,  
Employer la béquille  
Du Pere Barnabas.*

F I N.

LE REMEDE

**LE REMEDE**

*A LA MODE,*

**P A R A D E,**

*Tome II,*



---

## *A C T E U R S .*

**CASSANDRE**, Tuteur d'Isabelle.

**ISABELLE**.

**LEANDRE**, amoureux d'Isabelle.

**ARLEQUIN**, Valet de Leandre.

**GILLES**, Ami de Cassandre.



**LE REMEDE  
A LA MODE,  
PARADE.**

---

**SCENE PREMIERE.**

**ARLEQUIN, LEANDRE.**

**ARLEQUIN.**



**NON, Monsieur, vous dis-je, je ne vous servirai pas davantage, & voilà votre habit que je vous rends.**

**LEANDRE.**

**Quoi, mon cherz'Arlequin, tu n'as non**

plus de pitié de mon amour que d'un chien mort.

ARLEQUIN.

J'en suis fou tout autant que de vous ; Monsieur, il y a quinze jours que j'y travaille inutilement.

LEANDRE.

C'est-z'à-dire que tu m'auras frotté le cul de miel pour m'abandonner z'aux mouches ?

ARLEQUIN.

Comment diable voulez - vous que je fasse, Monsieur, le Tuteur est défiant, Isabelle est une imbécille, & vous êtes un sot, il n'y a si bonne fourberie qui n'ait besoin d'aide.

LEANDRE.

Eh bien, je te promets que j'aurai de l'esprit aujourd'hui tant que la journée durera ; faits moi parler tant seulement z'une fois à la charmante z'Isabelle.

ARLEQUIN.

Tenez, Monsieur, je veux bien me mê-

ler encore aujourd'hui de vos affaires ; mais il faut que vous mettiez Gilles dans vos intérêts, c'est votre parein ; & quoiqu'il ait quitté le service du bon homme Cassandre, il a toujours conservé de l'autorité sur sa vieille cervelle. Allez lui faire votre visite, & revenez au logis ; je vais y retourner pour y ruminer une fourberie que j'ai imaginée, & pour prendre l'avis d'un de mes amis qui m'y attend.

LEANDRE.

Quel est cet ami ?

ARLEQUIN.

C'est le demi muid de vin qui est à la cave, il me parle toujours à cœur ouvert, Adieu Monsieur.



## SCÈNE II.

LEANDRE *seul.*

**I**L z'est bien triste pour un homme de condition d'avoir z'à obéir à son valet ; mais enfin il n'y a point de villenies que je ne fis quand il s'agit de la charmante z'Isabelle. Hola , ho , Monsieur Gilles.

## SCÈNE III.

LEANDRE , GILLES.

GILLES.

**A**Hh, ah, c'est vous notre fillot, eh bien, Monsieur le beau Liandre, l'amour vous tient-il toujours comme la galle ?

LEANDRE.

Il est vrai de dire, Monsieur mon parein, que j'ai z'été toute ma vie très-galant à l'envers du beau s'esque, mais pour z'à présent,

c'est la charmante z'Isabelle qui a le dessus.

G I L L E S.

Eh, eh parguienne, vous voudriez bien lui faire changer de place.

L E A N D R E.

Il est vrai que ça me viendrait comme Mars en Carême.

G I L L E S.

Oui, mais vous ne sçavez pas que le bon-homme Cassandre a senti une culbute dans ses boyaux pour sa pupille, & qu'il en veut faire sa femme drès ce soir.

L E A N D R E.

Ah cachez cela, mon cher parein, vous me mettez le désespoir tout par tout; j'avois pourtant bâti une furieuse machine de plaisir dans mon amour, & vous faites tout tomber, mais cela se relevera, car z'Isabelle fait ce petichant qui m'entraîne sur elle, & ça viendrait z'à bien si vous vouliez nous aider.

GILLES.

Parguienne volontiers, je vais voir un moment cette vieille sçavante, & je tâcherai de lui tirer quatre ou cinq vers du nez, après j'irai chez moi vous retrouver.

*(Il frappe à la porte de Cassandre.)*

## SCENE IV.

GILLES, CASSANDRE,

CASSANDRE.

Que veut on ?

GILLES.

Eh ! bon jour feu not' maître.

CASSANDRE.

Bon jour Gilles, mon ami, que viens-tu faire ici ?

GILLES.

Morguienne je viens vous dire que vous êtes un vieux radoteur qui avez l'esprit où les poules ont l'œuf.

CAS

CASSANDRE.

Comment, comment donc, que veut dire cette prédication ?

GILLES.

N'y a morguene de prévarication que dans vos chausses. On dit que vous voulez casiler un second mariage.

CASSANDRE.

Quoi ce n'est que cela ! eh bien oui, en dépit des goguenards, je prétends le faire dès ce soir.

GILLES.

Vous le ferez. Pardi je vous en défie, je parie dix, vingt, trente sols, que la prétendue en appelle à la Cour des Aides.

CASSANDRE.

Mais voyez t'un peu cet impertinent qui veut m'empêcher de faire une chose toute naturelle.

GILLES.

Ah, ah, oui dea, je suis bien sûr qu'Isabelle vous trouvera dénaturé.



C A S S A N D R E.

Voilà ce qui vous trompe, ma pupille est affolée de ma personne, elle attend sûrement avec impatience les moments où je la posséderai.

G I L L E S.

Parguienne la pauvre fille sera possédée du diable, & si vous ne lui entrerez pas dans le corps.

C A S S A N D R E.

J'entrerais... je sortirai, ne t'inquiètes pas.

G I L L E S.

Ma foi, vous sortirez bien-tôt de ce monde; en attendant, si Isabelle fait bien, elle se dérouillera avec un autre.

C A S S A N D R E.

Oh! quant à cet article, j'y mettrai un empêchement qui l'empêchera, je sçaurai la garder, & j'attends un gros chien que je mettrai à notre porte qui ne connoitra que moi.

GILLES.

Vous attendez un chien.

CASSANDRE.

Oui, un chien terrible, effrayant.

GILLES.

Un chien qui aura la queue au derriere.

CASSANDRE.

Sans doute voilà bien du verbiage.

GILLES.

Jurez-en donc que le diable vous em-  
porte.

CASSANDRE.

Eh bien, que le diable m'emporte... si...

GILLES.

Ainsi soit-il, serviteur. (il sort.)



---

 SCENE V.

 CASSANDRE *seul.*

**C**E coquin-là voudroit me dissuader d'épouser ma chere petite z'Isabelle, & me faire croire qu'un autre le feroit peut-être mieux que moi ; c'est ce que nous verrons. Faisons descendre Isabelle pour la tâter un peu. Isabelle... Isabelle.

---

## SCENE VI.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.

**O**H ça, mon petit chose... mon petit bouchon, voici venir le moment que je veux te rendre heureuse d'un bonheur parfait, je t'épouse ce soir.

ISABELLE.

Aye, aye, aye, qu'est-ce que j'apprends !

CASSANDRE.

Doucement, tu cries avant qu'on t'écorche, ne mettons point la charrue devant les bœufs, & dis moi d'abord que tu m'aimes.

ISABELLE.

Monsieur, z'on m'a donné le fouet quand j'étois toute jeune, pour ce que je mentois assez souvent, c'est ce qui fait que je me suis corrigée, & c'est pour ça que je ne sçaurois dire ça.

CASSANDRE.

Quoi! il n'est pas vrai que tu m'adores?

ISABELLE.

Pour de l'amitié pour vous, j'en ai t'à revendre; mais pour mon amour je l'ai mis t'avec un autre.

CASSANDRE.

Comment, tu oses me dire cela, à moi? qui t'aime aussi vigoureusement que le chat aime le mou.

ISABELLE.

Oh Dame je ne suis point chat, moi, &

je, ne sçaurois diriger mes affections à son exemple.

CASSANDRE.

C'est que tu n'y fais pas attention, ma printanière ; tiens, tu m'aimeras sans doute, dès la première nuit de nos nûces, je te caresserai, je te tournerai de mille façons différentes & gentilles, mon bien sera à toi, tu pourras me prendre tout ce qui te plaira.

ISABELLE.

Pour qui me prenez-vous, Monsieur, je ne suis point une voleuse.

CASSANDRE.

Quand je dis prendre mon bien, c'est-à-dire t'en servir.

ISABELLE.

Tenez, ne semble-t-il pas que vous soyez un gros Monsieur pour vingt-deux francs que vous avez t'à dépenser par mois ? ne vla-t-il pas un beau bijou pour qu'on vous le prenne.

CASSANDRE.

Ah tête bille, c'en est trop petite mijau-

rée, vous tranchez avec moi de la résolue, comme un potage aux herbes, & je prévois à vos petits airs, que si l'on ne vous retient, vous ne tarderez pas à prendre la clef des champs; mais d'homme d'honneur, vous serez engagée. Malgré ma complaisance, je n'ai pû me faire z'aimer de toi; mais puisque je n'en ai pû venir à bout à force de plier, je vais devenir d'une roideur inflexible, nous verrons laquelle conviendra mieux. Mais que vois-je ? ô Ciel je suis perdu !

---

## S C E N E V I I.

LEANDRE *en Marchand*, ARLEQUIN  
*en Monstre*, CASSANDRE,  
ISABELLE.

LEANDRE.

N'ayez pas de peur, Monsieur, remettez-vous, car mon monstre ne tue pas même ses puces sans ma permission.

I iv

CASSANDRE.

A la bonne heure ; mais passez votre chemin.

ISABELLE *à part.*

Je crois que c'est Liandre qui s'est déguisé t'en Marchand de Monstres pour me voir.

CASSANDRE.

Ce n'est pas à moi à qui vous en voulez.

LEANDRE.

Pardonnez-moi, Monsieur, comme on m'a dit que vous étiez extrêmement curieux des curiosités les plus curieuses, je vous amène, Monsieur, une curiosité si curieuse, que jamais curieux n'a exercé sa curiosité sur une chose plus curieuse; c'est un petit animal, Monsieur, qui est né dans les Indes Occidentales; il est le fils naturel d'un Hanneton & d'une Belette; & comme on m'a dit que vous aviez besoin de quelque chose pour garder la virginité de Mamselle votre épouse, je viens vous offrir mon Monstre, Monsieur.

CASSANDRE.

Ah, Monsieur, foyez le bien venu, voilà justement ce qu'il me faut; mais je voudrois faire connoissance avec votre Monstre.

LEANDRE.

Mon Monstre, Monsieur, sçait faire toutes sortes de petites fichaises qui sont très-capables de divertir z'une compagnie.

CASSANDRE.

Ne pourroit-on pas voir cela?

LEANDRE.

Oui dea, Monsieur, allons, Patrobogra, c'est son nom, saluez Mamselle.

( *Arlequin en Monstre salue.* )

Patrobogra, baise Monsieur.

( *Arlequin baise Cassandre.* )

Patrobogra, dansez.

( *Arlequin danse.* )

CASSANDRE.

Cela est admirable, je suis charmé.....



allons vite, Monsieur, dites-moi combien vous me le voulez vendre ?

LEANDRE.

Monsieur, pour vous parler z'en confiance, je ne puis vous le donner à moins d'un écu de trois livres.

CASSANDRE.

Ah, ah, cela est un peu trop cher.

LEANDRE.

Je ne vous surfais pas, Monsieur, c'est le prix courant des Monstres.

CASSANDRE.

Oui, mais m'obéira-t-il ? car enfin quand on a un Monstre, on est bien aise.....

LEANDRE.

Tout ainsi comme de même qu'à votre serviteur, pourvû que toutes les fois que vous voudrez vous en servir, vous l'appeliez par son nom sans y rien changer, car sans cela il devient furieux.

CASSANDRE.

Je m'en souviendrai fort bien, voyons.  
Patrobogra, fautez.

( *Arlequin saute.* )

Il est charmant. Patrobogra, chantez.

( *Arlequin chante.* )

*Je sçais porter la terreur dans les ames,  
Pour les maris, je jette feux & flammes.*

*Mais*

*Quoique monstrueux, les Dames  
Ne s'en effrayent jamais.*

CASSANDRE.

Ah le joli animal ! le joli animal, voyons ;  
voyons, allons, Rograpatro.

( *Arlequin se jette sur Cassandre.* )

CASSANDRE *s'enfuyant dans sa maison.*

A l'aide, à l'aide, au secours.



---

**SCENE VIII.**

ARLEQUIN *en Monstre* , LEANDRE ,  
ISABELLE.

LEANDRE.

**E**Nfin il est dehors d'avec nous , toi ;  
mon cher z'Arlequin , fais un peu le pied  
de grue , pour que ce vieux Graillonneur  
ne vienne pat interrompre les sentimens  
d'amour que je veux avoir t'en conversation  
avec Mamselle , tiens.

[ *Il donne son manteau à Arlequin.* ]

ARLEQUIN.

Fort bien , Monsieur , je m'en vais gar-  
der les manteaux.

LEANDRE.

Charmante z'Isabelle , depuis le jour fa-  
vorable où j'ai t'eu un bonheur assez à ma  
propice pour vous persuader de mes affec-  
tions , je n'ai fait que mourir de chagrin de

n'avoir pas le plaisir d'être assez heureux pour vous exprimer la passion que j'ai pour vos beaux yeux.

ISABELLE.

Monfieur Liandre , j'ai l'honneur de vous dire que depuis ce moment - là , les fiecles m'ont passé comme des jours , votre peinture est toujours engravée dans mon cœur , & c'est ce qui fait que je ne dors pas la moitié de ma vie.

LEANDRE.

Vous êtes bien gracieufe , charmante z'Ifabelle , je voudrois bien avoir du tems de reste pour vous y faire sentir toute ma reconnoiffance ; mais j'efpere que je le ferai bien-tôt tout à mon aife , fi vous voulez bien consentir à z'un enlevement qui vous mettra dans mes mains propres.

ARLEQUIN.

Sauve qui peut ; voilà le bonhomme Cassandre.

ISABELLE.

Ah ! tout est fichu.

LEANDRE.

O Ciel je n'en suis plus, d'abord qui n'y a de la trahison.

ARLEQUIN.

Non, non, demeurez, je me suis trompé, qu'il y vienne, je n'en fais qu'une bouche chée.

CASSANDRE *paroissant à la fenêtre à part.*

Voyons un peu ce qu'est devenue cette petite étourdie ?

LEANDRE *à Arlequin.*

Tu z'as des plaisanteries qui me feroient peur, si je n'avois pas du courage ; car z'enfin n'étoit la considération que j'ai pour Monsieur votre tuteur, je l'aurois tué plus de vingt fois.

ISABELLE.

Ah ! mon cher Leandre, ne vous avisez pas de ça, car je n'aime pas les tracasseries.

CASSANDRE *à la fenêtre à part.*

Comment me tuer ! écoutons de nos deux oreilles.

LEANDRE.

C'est que , voyez-vous , Mamselle , je lui colerois l'ame sur le pavé plus plate que l'image d'un double ; mais il n'est pas question de cela , puisque j'ai l'honneur de pouvoir vous enlever.

CASSANDRE *à part à la fenêtre.*

Ah , ah , race de Boureau , vous allez avoir affaire à moi.      [ *Il disparaît.* ]

ISABELLE.

M'enlever ! mais comment prétendez-vous le faire , mon cher z'Amant ?

LEANDRE.

Comme à l'ordinaire , Mamselle , & sur tout par le moyen de mon Monstre , car il n'y a rien de si naturel qu'un Monstre z'enleve une personne.

ISABELLE.

C'est fort bien dit , j'admire votre esprit.

212      L E R E M E D E

LEANDRE.

Allons z'Arlequin, enleve Mamselle.

ARLEQUIN.

Parbleu, Monsieur, je n'avois pas compté là-dessus.

LEANDRE.

Comment, maraud, pourquoi t'es-ce que j'ai z'un valet, est-ce pour que je me serve moi-même?

ARLEQUIN.

Mais, Monsieur.....

LEANDRE.

Si tu me fais mettre l'épée z'à la main, je te donnerai cent coups de bâton.

ARLEQUIN.

La peste! allons, Mamselle, dites-moi comment il faut que je vous prenne, pour vous enlever malgré vous.



SCENE IX.

SCENE IX.

CASSANDRE, LEANDRE,  
ISABELLE, ARLEQUIN.

CASSANDRE *bat Leandre.*

**H**Ors d'ici, coquins, je vous apprendrai à fleurir l'honneur des filles.

LEANDRE *fuyant.*

Je suis perdu.

ARLEQUIN *saute par la fenêtre dans la maison de Cassandre.*

CASSANDRE.

Et vous rentrez, petite gaupe effrontée, je ne sçais qui me retient... mais en attendant, je vais monstrueusement étriller le monstre.





---

**SCÈNE X.****GILLES, LEANDRE.****GILLES.**

**A** Qui en avez vous, notre fillot ? morguene vous voilà rouge comme un œuf frais, il y a une heure que je vous attends cheux moi aussi-bien que votre maîtresse, & je n'en vois pas la queue d'un.

**LEANDRE.**

Ah, mon cher parein, vous voyez t'un homme indigné du mauvais cœur du bon homme Cassandre.

**GILLES.**

Est-ce qu'il a rendu son diné ?

**LEANDRE.**

Non, mais il a t'eu l'insolence de me surprendre avec z'Isabelle.

**GILLES.**

Je vois ce que c'est, vous avez eu dif-

pute ensemble, & le manche à balai s'est mis entre deux.

LEANDRE.

Non pas; mais ce vieux bouquin qui ne sçait pas vivre, en voulant battre mon valet, a t'eu la maladresse de me frapper.

GILLES.

Et cela vous a fait rentrer votre amour dans le ventre.

LEANDRE.

Tout z'au contraire, je suis piqué comme z'un chien, & j'aimerois à présent z'Isabelle quand elle auroit la galle & la courrante, paroles ne puent point. Vous m'avez promis votre assistance dans mes besoins, les voilà qui me pressent, car enfin elle consent que je l'enleve.

GILLES.

Oh! ce qui est dit est écrit, pour ces petites fortes de choses là, ma maison est ouverte aux honnêtes gens, mais il faudra pourtant l'épouser, fillot.

K ij

LEANDRE.

Tout z'aussi-tôt que je ferai dessus les lieux, mon parein, car enfin il faut qu'elle soit en sûreté, tenez je veux l'y mettre avant de l'épouser.

---

## SCÈNE XI.

ARLEQUIN, LEANDRE,  
GILLES.

ARLEQUIN *sautant par la fenêtre.*  
Garre l'eau.

GILLES.

Ah! c'est toi camarade; qui est-ce qui te conduit comme ça par la fenêtre?

ARLEQUIN.

Comment, sçavez-vous bien que ce vieux singe m'a poursuivi dans la maison comme un chien qui emporteroit son soupé, je n'ai trouvé d'autre moyen que d'accrocher ma peau à la muraille, il l'a prise pour moi, & il la roffe actuellement comme tous les diables.

GILLES.

Jarnidienne je ne voudrois pas être dans ta peau.

ARLEQUIN.

Parbleu ni moi non plus ; mais consolez-vous à *Leandre*, Monsieur, j'ai trouvé le moyen de dire z'un mot à vot' Maitresse, & vous l'allez voir.

GILLES.

Bon ; elle viendra comme il pleut des andouilles.

ARLEQUIN.

Veux-tu parier... Tenez, Monsieur, c'étoit dans le tems que le bon homme *Cassandre* étoit devant elle... elle me tournoit le cul... enfin vous verrez si je suis un menteur... elle va vous le montrer par la fenêtre.

LEANDRE.

Ah ! mon cher z'Arlequin, tu me remets la vie au corps, & n'étoit que les présens font très-rars, je t'en ferois t'un sur le champ.

ARLEQUIN.

Monfieur , vot' fidel ferviteur boiroit  
bien chopine à vot' fanté.

LEANDRE.

Je crois que ce maraud eft falé , car il  
a toujours foif.

ARLEQUIN.

Eh tenez , Monfieur , la voilà.

## SCENE XII.

LEANDRE , ISABELLE à *la*  
*fenêtre* , CASSANDRE.

LEANDRE à *Arlequin & Gilles*.

**M**ettez-vous t'en cachette en vous re-  
tirant z'à l'écart. [ à *Isabelle* ] Mamfelle ,  
j'ai eu le bonheur de vous plaire fur le pavé  
du Roi , & vous avez regardé mon amour  
de votre bon œil , mais je ne fçais pas  
comment vous le prendrez d'ici.

ISABELLE.

J'ai l'honneur de vous y dire , Monfieur ,  
que je ne fuis point z'une fille à deux en-

vers , & que je parle au derriere des gens tout comme en face ; quant z'à moi , les humeurs ne changent point les honneurs , c'est pour ça que je vous aime aussi - bien z'en haut qu'en bas.

LEANDRE.

Je vous dirai donc , Mamselle ma Maitresse , que je suis bien fâché de n'avoir pû vous enlever , & que pour la premiere fois que je me trouve avec vous , je vous aie ratée.

CASSANDRE *passant la tête à la fenêtre.*

Encore !

ISABELLE.

Cela z'arrive assez souvent , mon cher Liandre , mais ça se racrochera. Ce qui me chiffonne malheur , c'est que mon tuteur ait z'eu l'honneur de met re la main sur vous.

LEANDRE.

Ça me fait comme d'un cloud z'à soufflet , Mamselle , & ça ne doit pas nous étonner ; ce sont de ces choses qui surviennent z'ordinairement quand z'on est amoureux des gens.

CASSANDRE *d part.*

Puisque tu y prends goût , je te mettrai les épaules en marmelade... Achévons d'entendre.

ISABELLE.

Vous aurez donc la bonté de m'aimer bien long-tems.

LEANDRE.

Que je fois quinze jours sans vous aimer , si je manque à la fidélité.

ISABELLE.

Vos parjures me rassurent , mon cher Liandre ; & pour cinq sols , je vous prierois de m'enlever tout présentement.

LEANDRE.

N'y a rien qui ne se puisse faire ; & si vous en avez t'envie , mon parein & mon valet m'aideront.

ISABELLE.

Voyez un peu comment z'on pourroit faire par la fenêtre , & je m'en vais pendant ce tems-là faire un paquet de mes z'hardes pour les emporter z'avec moi.

[ elle rentre. ]

SCENE

SCENE XIII.

LEANDRE, GILLES,  
ARLEQUIN.

LEANDRE.

**H**Ola, mon parein, Monsieur Gilles ;  
hola, mon valet z'Arlequin.

GILLES.

Mordienne, fillot, tu as eu bientôt vite fait :

LEANDRE.

Oh ça, mes`amis, Isabelle veut bien que  
je la renleve par la fenêtre, donnez-moi  
votre avis pour la descendre.

GILLES.

Cela est embarrassant... si elle étoit en  
bas, nous trouverions plus aisément un  
moyen pour la monter.

ARLEQUIN.

Vraiment, oui, quand nous devrions  
nous y mettre tous trois.

GILLES.

Oh bien, mon avis est que nous allions.



chercher de la pierre à Arcueil , & qu'avec cinq ou six bons Maçons nous faisons vite un escalier d'ici à la fenêtre.

LEANDRE.

Ça ne seroit peut-être pas assez tôt fait.

ARLEQUIN.

Il ne sçait ce qu'il dit , Monsieur , laissez-moi faire , je ferai passer ici une charrette pleine de foin , Mamselle z'Isabelle se jettera dedans , & vous monterez dessus.

LEANDRE.

Mon cher z'Arlequin , tu as z'une belle invention.

ARLEQUIN.

Vantez-vous en.

LEANDRE.

Mais j'ai tant de respect pour Mamselle z'Isabelle , que je ne voudrois pas faire ça en pleine rue , il faut mieux prendre une échelle.

ARLEQUIN.

Monsieur , c'est bien dit , mais Mamselle Isabelle met-elle des caleçons ?

LEANDRE.

Fy-donc.

ARLEQUIN.

Tant mieux, Monsieur, chemin faisant je prendrai ma lorgnette d'Opéra. Allons, Gilles, viens chercher une échelle.

GILLES.

Ah ! d'aussi bon cœur, que si c'étoit pour te pendre, mon ami.

---

SCENE XIV.

LEANDRE *seul.*

**D'**Autant qu'on dit toujours que les gens fortunés sont favorisés par l'audace, d'autant plus j'espère par l'impossibilité que j'entreprends, je n'ai z'autre chose à z'appréhender que la vindication du bon homme Cassandre. Ah ! ne peut-on z'aimer sans craindre le lendemain queuque chose de cuisant.

---

 SCENE XV.

ARLEQUIN, GILLES,  
LEANDRE.

ARLEQUIN *avec une échelle*

**A** L'affaut, à l'affaut.

GILLES.

A la fausse, à la fausse, monte le premier.

LEANDRE.

Il faut z'appeller tout bas la charmante z'Isabelle, & lui dire que son Amant est tout prêt à faire ce qu'elle sçait bien.

ARLEQUIN *monte à l'échelle, & fait plusieurs lazis.*

Mamselle, Mamselle.

CASSANDRE *dans la maison.*

Me voilà, je vais monter sur la fenêtre, prenez garde à moi.

GILLES.

N'y a rien à craindre en montant, Mamselle, mais prenez garde à votre descente.

CASSANDRE *en femme descend par l'échelle, aidé par les autres.*

ARLEQUIN.

Attendez donc, vous m'étranglez.

CASSANDRE.

C'est ce que je n'ai jamais été enlevée.

GILLES.

C'est un mal-à-droit, Mamselle, donnez-moi le pied.

CASSANDRE *lui donnant du pied au cul.*

Tenez le voilà.

GILLES.

Ouf. Vous avez la charniere bien rude

LEANDRE.

Venez dans mes bras, ma chere maîtresse, que je supporte cet aimable fardeau, pour ne m'en décharger que chez mon parrain.

## CASSANDRE.

Attendez, beau Leandre, auparavant j'aurois envie de vous donner un baiser sur la joue, en témoignage de l'amour que je vous porte.

## LEANDRE.

Voilà qui z'est fait, Mamselle, baissez-moi où il vous plaira, si cela vous fait plaisir.

## CASSANDRE.

Approchez. [ *il mord Leandre.* ]

## LEANDRE.

Aye, aye, vous me mordez; je perdrai votre respect, je m'en vais jurer.

## ARLEQUIN.

Je ne croyois pas qu'un baiser fit tant de plaisir.

## GILLES.

Je m'en vais chercher un sceau d'eau pour les séparer.

## LEANDRE.

Ah! c'est Monsieur Cassandre.

A L A M O D É. 127

CASSANDRE.

(*Il tire un bâton & les bat.*)

Ah! ah! Messieurs les suborneurs, je vous apprendrai que je me mouche pas du bois dont je me chauffe.

ARLEQUIN *met l'échelle sur son dos,*  
& *Cassandre le bat.*

Prenez garde à ce que vous faites, l'échelle n'est pas à moi, si vous la cassé vous la payerez au moins.

---

## S C E N E X V I.

CASSANDRE.

**V**oilà comme je conseille de traiter ces haut-la-queue qui viennent faire des courbettes dans les maisons où ils sentent des femmes. Il m'en coute la moitié de ma barbe, mais ils n'ont qu'à garder celle-là, car ils n'en auront point d'autre. Malgré tout le mic-mac de ce tripotage, je ne veux point relancer Isabelle, sur tout dans le dessein où je suis de le couper court à Leandre.

Liv

---

**SCENE XVII.****GILLES, CASSANDRE.****GILLES.**

**P**Arguienne je veux encore essayer de brider ce vieil oïson.

**CASSANDRE.**

Ah! c'est toi. Viens-tu chercher ta part de la bastonade?

**GILLES.**

Doucement, doucement, feu notre maître, à qui diantre en avez-vous? est-ce qu'on vous a refusé votre picotin?

**CASSANDRE.**

Quoi! tu oses me demander pourquoi? n'es-tu pas un conjurateur de la conspiration qu'on a conjurée contre la compagne de ma couche?

**GILLES.**

Vous en avez menti, respect de moi;

& vous prenez votre cul pour vos chausses.

CASSANDRE.

Quoi ! ce n'est pas toi qui....

GILLES.

Nenni vraiment, je sçais tout, & je venois vous le dire : c'est un autre Gilles.

CASSANDRE.

Un autre Gilles !

GILLES.

Oui, c'est Gilles le niais, celui-là.

CASSANDRE.

Je me doutois bien aussi....

GILLES.

Moi, testiguienne, je vous respecte plus qu'une vieille relique, & je ne vous ferois mardi pas cocu quand vous auriez épous'té ma mere.

CASSANDRE.

Vous vous ressemblez donc beaucoup.

GILLES.

Oh qu'il y a bien de la différence, il lui



manque une grosse dent à celui-là , & puis il a une tache de vin à la fesse gauche.

CASSANDRE.

Eh oui , mais.... mais je n'ai vû son cul ni le tien. Quoiqu'il en soit, je suis bien aise que ce ne soit pas toi ; car tu peux me servir. Comme je ne puis pour certaines raisons épouser ce soir Isabelle , afin de me l'assurer par un attachement qu'elle ne puisse rompre , j'ai pris le parti de rentrer chez moi , & de la mettre hors d'état d'en épouser d'autres , & de boucher ainsi toutes les avenues qui pourroient introduire jusqu'à elle.

GILLES.

Ah , Monsieur , que dites - vous - là ! je vous avertis que je n'ai ni fil ni aiguille , ni plâtre ni emplâtre à vous prêter pour ça , je suis fort votre ami , mais non pas votre complice.

CASSANDRE.

Tu ne m'entends pas , je te dis que je veux avancer quelques jours la naissance de

la postérité qu'elle me doit donner.

GILLES.

Il falloit donc s'y prendre trente ans plus tôt.

CASSANDRE.

Vien, sui moi pour m'aider un peu.

GILLES.

Vous aider, j'aime mieux tout faire.

CASSANDRE.

Pour m'aider, te dis-je, à la persuader ;  
Il faut commencer par un bout.

GILLES.

En ce qui est en cas de ça, je ne vous crois pas persuasif, & je vous réponds qu'elle finira par un autre.

CASSANDRE.

Nous la persuaderons moi & toi, & tu t'en iras quand cela sera fait.

GILLES.

Diantre ; il faudra donc que je fasse porter mon lit chez vous. Allons.

---

**SCÈNE XVIII.**

LEANDRE, ARLEQUIN,  
GILLES *à la fenêtre.*

LEANDRE.

**J**E suis d'un malheur qui va toujours de pis en pis ; mes projets font des fausses-couches en avortant toujours.

ARLEQUIN.

Ma foi, Monsieur, oubliez Isabelle, moi j'en ferois un grenier à coups de poing, car elle fait de nous un grenier à coups de bâtons.

LEANDRE.

Que j'oublie z'Isabelle ! je n'en quitte pas la partie pour cela, est-ce qu'on oublie sa maîtresse comme z'une épingle ? j'aime-rois mieux t'oublier à me moucher quand j'ai la roupie.

GILLES *à la fenêtre.*

Arlequin, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah ! c'est toi Gilles , qu'est ce qu'on fait là-haut.

GILLES *à la fenêtre.*

Rien encore par bonheur , mais faut se défier de tout. Le bon homme Cassandre a dit à Isabelle qu'il l'épouserait demain , & que c'étoit comme si ça étoit fait , & que drès tout à l'heure il ne vouloit plus faire lit à part ; fais-en ton profit : adieu.

LEANDRE.

Qu'entends-je ! la fureur du désespoir me rend furieux.

ARLEQUIN.

Tout beau , Monsieur , puisqu'il faut qu'Isabelle en passe par-là ou par la fenêtre , il ne sera pas dit que nous n'aurons pas la primauté. Tenez-vous là pour voir ce qui se passe , je vous y rejoinis dans un moment.



## SCÈNE XIX.

LEANDRE *seul.*

**P**uisque me voilà tout seul sans personne au monde à qui parler, je veux m'entretenir de par moi, comme qui diroit en Poësie par magnère de strances.

Quels tourmens tourmentent mon ame,  
Mon amour est gros de fureur ;  
Je suis enflammé d'une flame....  
Que veut éteindre un vieux tuteur.  
Cassandre veut donc que je crève,  
De mes malheurs infortunés,  
Il la reprend quand je l'enleve,  
Et se rit de mon pied de nez.



Mon pied de nez..., ah ! quelle image.  
C'étoit bien sur un autre pied,  
que je voulois mettre en usage  
La belle qui me fait pitié.  
Mais quelque chose que tu fasse,

Je ſçaurai bien te la ravir ,  
Caffandre quitte-moi la place  
Et laiffe-moi ſeul la remplir.



Que dis-je ! au moment que je crie ,  
Tu tâches d'être ſon vainqueur ,  
Et ta main tremblante flétrie ,  
A tâtons cherche ton bonheur.  
Ni ta laideur , ni ta moleſſe ,  
Ne peuvent point me raffurer  
Malgré ton âge & ta foibleſſe ,  
Un triſte coup peut arriver.



Quoi la force à tes vœux ſuccède !  
Iſabelle défends toi bien ,  
Tu pouſſes , il repouſſe , tu cédes.  
Arrête , arrête donc vieux chien.  
Du coup que tu porte à ma belle  
Je reſſens les foibles ardeurs ;  
Non , non , ce n'eſt point Iſabelle ,  
C'eſt moi que tu... Ciel je me meurs.

## SCENE XX.

ARLEQUIN, LEANDRE.

ARLEQUIN *déguisé en Mercier.*

**O**R ça, Monsieur, quoiqu'il n'y ait personne ici, je veux en particulier vous dire un mot en secret à l'oreille.

( *Il parle tantôt haut, tantôt bas.* )

Premierement il faut que vous.... & pour que vous entriez.... & selon qu'Isabelle le prendra.... vous ferez de nouveaux efforts... mais auparavant, allez vous faire.... vous voilà bien instruit. Dépêchez.

LEANDRE.

A la fin j'espere que je serai heureux si j'ai du bonheur.

*Il sort.*

ARLEQUIN *seul crie.*

Des couteaux, des ciseaux, des peignes;  
des peignes, des ciseaux, des couteaux,  
du fil & des aiguilles pour les femmes à en-  
filer,

filer , des lacets de six aulnes pour les filles de précaution , des étuits pour mettre quelque chose , & des choses pour mettre dans des étuits.

---

SCENE XXI.

GILLES , CASSANDRE ,  
ISABELLE , ARLEQUIN  
*en Mercier.*

ISABELLE.

**H**Ola , ho , Monsieur l'homme , nous voudrions bien voir votre marchandise.

ARLEQUIN.

Volontiers , Mamselle , je n'ai rien de caché pour les Dames.

CASSANDRE.

Montrez-nous un peu ce que vous portez.

ISABELLE.

Il me semble que vous n'avez pas grand chose.



## LE REMEDE

## ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, Mamselle, ce n'est pas que notre commerce est diablement tombé depuis qu'on s'est mis sur le pied de tuer un Mercier pour un peigne.

## GILLES.

Parlez donc, frere, n'auriez-vous rien qui me convint?

## ARLEQUIN.

Si fait, mon ami, j'ai ici une étrille, par exemple, dont je vous ferai bon marché, si c'est pour vous.

## CASSANDRE.

Voyons, voyons vos peignes.

## ARLEQUIN.

Si c'est pour votre tête, Monsieur, je crois qu'il vous faut un peigne de corne.

## ISABELLE.

Pour moi je voudrais un bijoux, pour que Monsieur m'en fit un présent de noces.

## CASSANDRE.

Rentrons, rentrons ma mignone, va cet homme là n'a rien de rare.

ARLEQUIN.

Comment rien de rare ? C'est que je n'ai pas sur moi ce que j'ai de plus beau, c'est mon valet qui le porte. Je fournirai par exemple. Ici Arlequin nomme différentes choses qui sont plaisanteries par rapport aux Spectateurs.

J'ai encore ici un bonnet du Grand Vizir d'Angleterre qui fait voir des étoiles en plein midi.

CASSANDRE.

Ah voyons cela.

ARLEQUIN.

Attendez que je vous l'essaye. Ici Arlequin met un bonnet sur la tête de Cassandre, sur lequel est du papier où sont écrits ces mots : MAMSELLE, DITES QUE VOUS AVEZ QUEU-QUE CHOSE.

Eh bien, que voyez-vous ?

CASSANDRE.

Je vois seulement que je n'y vois goutte.

ARLEQUIN.

Attendez que je l'enfonce encore.

LE REMEDE

CASSANDRE.

Aye, aye, mais j'étouffe.

ARLEQUIN.

Vous ne voyez rien sûrement.

CASSANDRE.

Non vraiment, où sont donc ces étoiles  
en plein midi?

ARLEQUIN.

Ma foi je n'y songeois pas, vous ne pouvez pas les voir, car il n'est pas midi, Adieu, Monsieur, je viendrai vous l'essayer demain à onze heures trois quarts. Serviteur.

( Il sort.)



## S C E N E XXII.

CASSANDRE, GILLES,  
ISABELLE.

CASSANDRE.

**C**E Marchand n'est qu'un extravagant qui n'a fait que nous interrompre dans ce que j'avois entrepris. Allons , rentrons , ma belle , que j'acheve de te dire....

ISABELLE *en criant.*

Ah , ah ! ah Pentecôte , Ah , ah ! Mardi-gras , je n'en puis plus , je me meurs.

GILLES.

Qu'est-ce qu'il y a , voulez-vous la Sage-femme , Mamselle ?

ISABELLE *gravement & lui donnant un soufflet.*

Impertinent z'il vous convient bien de dire du mal de ma maladie. Ah , ah , ah , a , a , a , ah !

## LE REMEDE

CASSANDRE.

Eh mais qu'as-tu donc, ma chere enfant.

ISABELLE.

La colique, ah, a, a, ah!

GILLES.

Ma foi c'est la rage.

CASSANDRE.

Et vite, & vite, Gilles, mon cher ami,  
va chez l'Apoticaire ici près, qu'il apporte  
un layement qui n'ait servi à personne.

GILLES.

Faut-il qu'il apporte aussi un pot de cham-  
bre ?

CASSANDRE.

Eh! va donc vite; & toi ma chere petite,  
va te mettre sur ton lit dans la posture né-  
cessaire pour recevoir du soulagement. Je  
vais t'envoyer l'Apoticaire dans un instant.

ISABELLE *en s'en allant.*

Ah, ah, a, a, a, ah!



## SCENE XXIII.

CASSANDRE *feul.*

**L**A pauvre créature! je l'aime tant que je ressens moi-même les épreintes de la colique, & n'étoit que j'attends l'Apoticaire, je me soulagerois dans un coin pour me débarrasser de l'embarras que me cause dans le ventre la douleur que souffre t'Isabelle..... Mais Dieu me pardonne la parole, voici l'Apoticaire. O petit Cupidon, que ne me transforme-tu dans ce moment en seringue, j'aurois le plaisir d'entrer... ah que cette idée est voluptueuse, elle me met tout hors de moi.



## SCENE XXIV.

LEANDRE *en Apoticaire*, GILLES,  
CASSANDRE.

CASSANDRE.

**A**llons promptement , Monsieur , allons , soulager une pauvre fille qui vous attend pour faire ses nécessités. Votre remede est-il prêt.

LEANDRE.

Toujours tout prêt , Monsieur , & je vais lui en poser un dont je me flatte qu'elle sera contente.

CASSANDRE.

Suivez-moi , Monsieur , je vais vous mettre moi-même en fonction.

GILLES.

Fi donc , Monsieur , Isabelle ne voudroit pas que vous voyez son gros visage , & puis , Monsieur l'Apoticaire est comme le Greffier  
de

de Vaugirard, il ne sçauroit rien faire quand on le regarde.

LEANDRE.

Il est vrai, Monsieur, que si la distraction me prenoit, cela m'empêcheroit peut-être de le mettre comme il faut.

CASSANDRE.

Allez donc, Monsieur l'Apoticaire; mais sur-tout mettez bien du beurre, car elle est fort délicate,

LEANDRE.

J'y mettrai tout ce qu'il faudra.

( Il entre chez Cassandre. )

---

S C E N E XXV.

CASSANDRE, GILLES,

CASSANDRE.

Sans cette maudite colique, je crois que je serois venu à bout à la fin du tems de persuader Isabelle de la force de mon



amour, je suis actuellement dans une défaillance.

GILLES.

Pour calmer votre inquiétude, en guise de lavement, nous devrions boire un coup en attendant qu'Isabelle ait pris le sien.

CASSANDRE.

Ah, mon ami, j'ai perdu courage, & j'attends qu'Isabelle ait rendu son lavement pour le reprendre; mais il me semble que j'entends Isabelle qui se plaint.

GILLES.

Dame, Monsieur, la première fois qu'on prend un remède.... Monsieur l'Apoticaire, mettez du beurre.

CASSANDRE.

Voyons un peu ce que c'est..... la porte est fermée.... voyons par la serrure.... Ah! qu'ai-je vû....? ah, Gilles, l'Apoticaire.

GILLES.

Eh bien, Monsieur?

CASSANDRE *regarde toujours*

Il se trompe.

GILLES.

La distraction, Monsieur, la distraction.

CASSANDRE *regarde toujours.*

Ah, je le reconnois, c'est le scélérat de Leandre, je suis au defespoir.

GILLES.

De quoi vous fâchez-vous ? Morguienne épousez là quand vous voudrez, vla de la postérité toute faite.

CASSANDRE.

Ah, mon ami, je suis trahi ; mais pour me venger, je prétends lui faire épouser son Isabelle, pour avoir le plaisir de le faire cocu.

GILLES.

Il faut qu'il ne vous craigne gueres, car il m'a dit qu'il vous la donneroit à garder : venez, venez, Monsieur Leandre, la paix est faite.



SCÈNE *dernière.*

LEANDRE, CASSANDRE, GILLES.

LEANDRE.

**J**E vous propose assurément, Monsieur, une grosse quantité d'excuses pour la liberté que j'ai prise chez vous.

CASSANDRE.

Ce qui est fait est fait, Monsieur l'Apoticaire, il n'y a plus rien à faire; je vous la donne pour vous payer du lavement.

GILLES.

Elle ne rendra pas celui-là d'aujourd'hui.

*Fin de la Pièce.*

## DIVERTISSEMENT.

Sur l'Air : *Des Sauvages.*

**F**Oin

De votre grouin ,

Vilain marfouin :

Est-ce que ce Jouvenceau

Ne l'a pas beau ?

Comme vous il n'est pas vieux ,

Pituiteux ,

Gouteux ,

Cagneux ,

Hargneux ,

Grogneux ;

Et pis c'est que ç'a de beaux cheveux ;

Vous ,

Soit dit entre nous ,

Vot' poil est roux ;

Avec vot' vilaine toux ,

Vous faites sous vous :

Ç'a n' conviendrait pas

A vos appas,  
 Mam'selle, n'est-ce pas ?  
 Portez vot' mou à not' chat.

Par un coup de hazard,  
 A la port' Saint Bernard ;  
 Un jour il se baignoit,  
 Lorsqu'ell' passoit,  
 Si-tôt qu'elle eût vû  
 C'gars tout nû,  
 De c'beau fils,  
 De c'tAdonis  
 Son cœur devint z'épris.  
 Seul dans Paris,  
 Peut-être il a pris  
 A Mam'selle z'Isabelle :  
 Son cœur z'est un cœur neuf,  
 Elle est née en mil sept cent dix-neuf,  
 Il ne sera pas si-tôt veuf.

CASSANDRE.

Vas, Gilles, ton fillot  
 Dans peu s'en trouvera le sot :  
 Il viendra sûrement  
 Un Apothicaire charmant

Qui fera son Amant ,  
 Et qui donnera t'un lavement ,  
 Comme lui z'à ç'te Belle ,  
 Et donnera des rendez-vous ,  
 Léandre deviendra jaloux ;  
 Tout ira sans dessus , dessous :  
 Moi je rirai comme un fou ,  
 Quand je le verrai cou-cou.  
 Foin , &c.

---

## V A U D E V I L L E .

Sur l'Air : *Ventez-vous-en.*

**I**L y a dans l'isle de Cythere  
 Une bande d'Apothicaire  
 Qui vous guettent sur le chemin ,  
     Seringue en main ,  
     Seringue en main ;  
 En vous disant : Il est benin ;  
 Belle , voulez-vous un clystere ?  
 C'est le remede d'à présent ,  
     Servez-vous-en.

**LE REMEDE****LEANDRE.**

Quand nous ferons mariés , ma chere ,  
 Ne prenez point d'Apothicaire ,  
 Sinon je serai mécontent ,  
 Très-mécontent ,  
 Fort mécontent .

**ISABELLE.**

S'il m'en faut un autre pourtant ,  
 Je suivrai la route ordinaire ,  
 C'est le remede d'à présent ,  
 Vantez-vous-en .

**ISABELLE.**

Vous sçavez tous que la colique  
 Z'est un mal qui n'est Catholique ;  
 Monsieur me donne un lavement  
 Bien proprement ,  
 Fort proprement :  
 Je suis guérie z'en un instant ,  
 N'est-ce pas là z'un bon tropique ?  
 C'est le remede d'à présent ,  
 Vantez-vous-en .

**ARLEQUIN.**

Femme que l'on portoit en terre ,

Rencontra son Apothicaire ;

Si-tôt que la seringue entra

Dans stendroit là ,

Dans stendroit là ,

Tout aussi-tôt son mal cessa.

O grande vertu du clystere !

C'est le remede d'à présent ,

Servez-vous-en.

CASSANDRE.

Vieillards sujets à la gravelle ,

Voulez-vous garder une Belle ?

Méfiez-vous des jeunes gens ,

Ces insolens ,

Infinuans ,

Pouffent le clystere en avant.

Pour bien guérir une Pucelle ,

Ah , quels donneurs de lavement !

Gardez-vous-en.

GILLES.

Nos vers semblent faits par Corneille ,

Et notre prose est sans pareille ;

Tous nos Acteurs sont excellens ,

Ils sont brillans ,

Sont insolens ,



Chacun de nous a ses talens ;  
Vous faites l'Eunuque à merveille ,  
Vous, vous faites bien l'impuissant ,  
Vantez-vous-en.

---

A U T R E .

**L**orsque l'on perd un inconstant ,  
Pourquoi céder à la tristesse ?  
Courez de même au changement ;  
Puisqu'il prend une autre Maitresse ,  
Prenez de même un autre Amant ,  
C'est le parti le plus commode :  
Prenenez-le vite , & croyez-m'en ,  
C'est le remede à la mode.

F I N .

ISABELLE

DOUBLE,

P A R A D E.

---

## A C T E U R S.

**CASSANDRE**, *mari d'Isabelle.*

**ISABELLE**, *femme de Cassandre.*

**LEANDRE**, *amant d'Isabelle.*

**ARLEQUIN**, *valet de Leandre.*

**GILLES**, *valet de Cassandre.*



**ISABELLE  
DOUBLE,  
PARADE.**

---

**SCENE PREMIERE.**

**CASSANDRE, GILLES.**

**CASSANDRE.**

**V** IEN-ça, mon ami, mon fidele, mon  
bras droit, mon.....

**GILLES.**

Tredame, je vous suis aujourd'hui bien  
des choses.

**CASSANDRE.**

C'est que tu m'es d'un grand besoin ; je

pars pour un voyage que je vais faire à la campagne des champs, & je te confie ma charmante Isabelle.

GILLES.

Oui-da, Monsieur, je m'en servirai.

CASSANDRE.

Non, ce n'est point ainsi que je l'entends.

GILLES.

Eh bien, Monsieur, je la servirai.

CASSANDRE.

Oui, mon ami, c'est comme ça.

GILLES.

Morguienne il n'y a rien qu'à s'entendre, je la servirai la... tout comme Cassandre.

CASSANDRE.

Mais garde-toi, sur les yeux de ta tête, qu'elle ne parle à pas un chat.

GILLES.

C'est-à-dire, que vous ne voulez pas qu'elle coure le matou.

CASSANDRE.

Oui, mon ami, c'est justement tout comme ; mais de peur que tu ne sois trompé,

ne la laisse parler à personne, c'est le plus sûr.

G I L L E S.

Oui, Monsieur, elle ne parlera qu'à moi, pardienne laissez faire à moi, nous allons bien jaser. Adieu, Monsieur, n'est-il pas vrai que vous allez voir votre oncle. Ah dame, il n'est pas jeune ce parent-là, n'est-ce pas?

C A S S A N D R E.

Adieu, te dis-je, je m'en vas tout attendri de quitter ainsi la charmante Isabelle qui m'aime si fort.

G I L L E S.

Le v'là donc parti; voyons un peu à prendre de l'autorité de sur notre Maitresse; commençons par prendre le ton, c'est toujours cela. Oh là, ho, Mamselle Isabelle,



## S C E N E II.

I S A B E L L E , G I L L E S .

I S A B E L L E .

Q U E veux-tu , Gilles ?

G I L L E S .

Comment donc , sçavez-vous bien que je suis tout au moins Monsieur pour vous ?

I S A B E L L E .

Eh depuis quand , serois-tu z'un Monsieur ?

G I L L E S .

Voyez que ç'a seroit bien étonnant ; est-ce que vous avez toujours été Mamselle ? je vous dis que je le veux prendre par l'autorité que m'a donné Monsieur not' Maître.

I S A B E L L E .

Oui , il vous a donné de l'autorité de sur moi ? eh bien , voilà ce que je vous donne , moi.

[ Elle lui donne un soufflet. ]

G I L L E S .

GILLES.

Allons, c'est être trop généreuse ; aussi, Mamfelle, prenez garde de vous ruiner.

ISABELLE *faisant la révérence.*

Tu peux compter, Monsieur Gilles, que tu ne t'en feras pas de faute.

GILLES.

Si vous le prenez par là, notre Dame, je ne vous approcherai que de loin ; mais vous n'en parlerez pas davantage à personne, car j'ai ordre de vous bien garder.

ISABELLE.

Tu as vraiment là une belle commission. On ne donne z'à garder, ce me semble, que les choses dont on se veut servir. Et Monsieur Cassandre.... mais baste, qu'est-ce que tout ç'a me fait à moi ? Une femme bien sage ne se soucie point de cela, il n'y a que les mal-apprises.

GILLES.

Je le sçais bien, Mademoiselle, que vous avez été mal montrée, & que ç'a vous ennuie.



## I S A B E L L E.

Tu es bien cruel aussi de me rappeler  
zainsi mon triste chagrin ; je rentre pour me  
consoler. Hi.. hi....

## G I L L E S.

Si elle vouloit se consoler avec moi , cela  
feroit drôle , mais elle ne le voudra jamais.  
Voyons toujours , elle est toute fine seule ,  
elle s'ennuie ; Monsieur Cassandre est un  
bon homme tout cassé , qui sera plutôt ar-  
rivé en l'autre monde qu'à Vaugirard ; moi ,  
je suis jeune , bien fait , grand abbateur de  
quilles. Allons rêver à tout cela dans le  
grenier au foin.

---

## S C E N E III.

ARLEQUIN *seul.*

**L**E bon homme Cassandre a détallé ; Isà-  
belle a passé par le trou , & sans doute que  
mon Maître y passe à présent. Mardi le beau  
chapeau qu'on lui donne à Monsieur Cassan-

dre, il ne tombera qu'à la mort de la bête. Ce que c'est que d'avoir de l'esprit! Monsieur Leandre, mon Maître, étoit amoureux d'Isabelle; j'ai percé le mur qui sépare les deux maisons, & crac le voilà dedans. Isabelle est à présent chez nous; Gilles est un benêt qui croit la garder pendant ce tems là. Mais voici nos amoureux, ils ont chaud, ils viennent apparemment prendre l'air ici; si j'étois d'eux, ma foi, je prendrois encore bien autre chose.

---

S C E N E I V.

ISABELLE, LEANDRE, ARLEQUIN.

ISABELLE.

**E**N vérité, mon cher Liandre, je vous trouve tout-à-fait agréable; mais vous sçavez que ce n'est pas ma faute si je ne vous connoissois pas plutôt.

LEANDRE.

Mamselle, vous m'avez charmé par

vos charmans appas , & mon valet z'Arlequin est là pour le dire.

A R L E Q U I N .

Oui , Monsieur , de quoi s'agit-il ?

L E A N D R E .

De la considération que j'ai toujours eue pour la charmante z'Isabelle.

A R L E Q U I N .

Oui , Mademoiselle , cela est vrai ; il avoit bien envie de vous considérer.

I S A B E L L E .

Oh , pour moi , j'ai toujours eu envie d'un Gentishomme , & je suis charmée d'en avoir z'un ; mais puisque vous êtes Gentishomme , jurez-moi votre foi que vous ne me chierez point du poivre , j'ai eu tant de joie de me trouver z'avec vous toute à l'heure , que je n'ai pas eu le tems de vous faire jurer la fidélité.

L E A N D R E .

Eh bien , Mamselle , pour ce qui est d'en cas de ç'a , je vous promets foi de Leandre , de faire plutôt bacara pendant ma vie & de mourir sur z'un fumier , plutôt

que de n'en pas agir avec vous mieux & plus souvent que le meilleur Gentishomme de toutes les Halles.

**I S A B E L L E.**

Vous me charmez, mon cher Liandre, par l'assurance & la promesse de vos paroles ; mais qu'allons-nous devenir ?

**LEANDRE.**

Je compte, ma Charmante, que nous allons battre le trimart.

**I S A B E L L E.**

Je le veux bien, mon cher z'Amant, mais je vous avoue que j'ai quelque scrupule, j'ai de la religion. Monsieur Cassandre est mon mari ; comme il n'est point z'ici pour me donner la permission de ce que je veux faire, il faut que vous l'ayez de celui qui me garde.

**A R L E Q U I N.**

N'est-ce que ç'a ? allez, not' Maître, la vache est à vous, j'en fais mon affaire.

**LEANDRE.**

Mamselle, vous me faites honneur par la déférence que vous me rendez ; car

en vérité Monsieur Cassandre ne vous convient point du tout.

ISABELLE.

Oh pour ç'a non, il est si vieux....

ARLEQUIN.

Il porte son Epitaphe sur son haut de chausses celui-là.

ISABELLE.

Oh pour ç'a oui....

LEANDRE.

L'invention de mon valet z'Arlequin vous servira de consolation en attendant que nous puissions partir.

ISABELLE.

Quoi, lui z'aussi ?

LEANDRE.

Eh non, Mademoiselle, je ne dis point cela, je dis que la muraille qu'il a ouverte, vous servira pour venir cheux nous.

ISABELLE.

Vous n'avez rien qu'à dire, mon cher Liandre, j'irai dix fois par jour si vous le voulez ?

*LEANDRE.*

Dix fois, Mamselle, cela z'est fort.

*ISABELLE.*

Eh bien, tant que vous voudrez, mon cher z'Amant ; mais sçavez-vous que j'ai grand peur, je crois que notre valet Gilles nous a vu.

*ARLEQUIN.*

Quoi, Monsieur, il vous auroit vu pendant que vous vous donniez le bon jour ? il est vrai que c'étoit de bien près.

*LEANDRE.*

Ce seroit bien le diantre, mais tout le monde fait ç'a, nous pourrons nous sauver dans le nombre.

*ARLEQUIN.*

Allons, Mamselle, rentrez par chez nous, il n'y a pas de tems à perdre, passez par la chatiere, & retournez dans votre maison ; je m'en vais bientôt sçavoir ce qui en est. [ *A Leandre.* ] Et vous, allez-vous-en dans la vôtre.

## SCENE V.

ARLEQUIN, GILLES.

GILLES.

**P**ardienne j'y vois clair, je n'ai pas la berlue, & je sçais bien comme ç'a se fait ; il avoit beau me la cacher, mordienne je l'ai bien vue.

ARLEQUIN.

Bon jour, Gilles, te voilà toujours avec les joues rebondies comme les fesses d'un Suisse.

GILLES.

Bon jour.

ARLEQUIN.

Tu me sembles un peu dans l'occupation de l'esprit.

GILLES.

C'est que je veux l'attendre au passage.

ARLEQUIN.

Qui?

GILLES.

GILLES.

Not' Demoiselle , dame , pardienne , je la veux toiser avec mon jerôme.

ARLEQUIN.

Comment donc ?

GILLES.

C'est que tu ne sçais pas. Not' Maître est allé en marchandise , & je crois qu'il ne rapportera que des cornes de son voyage ; il m'a chargé de garder sa femme ; dame , si à son retour.... il me battra , & cependant il aura tort , car je n'aurois pas mieux gardé , la mienne.

ARLEQUIN.

Que diable est-ce que tout ça ? Ton Maître , ta Maîtresse , des cornes , des coups de bâtons , explique-toi donc ?

GILLES.

Ça veut dire qu'étant à la maison , en montant au grenier , j'ai couru après not' chat , il s'est enfui , j'ai voulu l'attrapper , il a monté au grenier , du grenier il a monté sur les tuiles , j'ai défait mes sabots.



*ISABELLE*

*ARLEQUIN.*

Après ?

*GILLES,*

J'ai défait mes sabots , j'ai été après,

*ARLEQUIN,*

Sur les tuiles ?

*GILLES,*

Sur les tuiles,

*ARLEQUIN,*

En passant par le grenier ?

*GILLES.*

Oui , en passant par le grenier,

*ARLEQUIN.*

Courant après le chat ?

*GILLES.*

Oui, pardienne, courant après,

*ARLEQUIN.*

Pour l'attrapper ?

*GILLES,*

Pour l'attrapper ; mais dame au lieu du  
chat , sçais-tu bien ce que j'ai vu ?

*ARLEQUIN.*

Eh bien quoi , qu'as-tu vu ?

**GILLES.**

J'ai vu not' Maîtresse & ton Maître qui  
causoient à ventre déboutonné ; pardienne  
de ce train là , ils auroient fait vingt lieues  
par heure.

**ARLEQUIN.**

Va , va , tu ne sçais ce que tu dis.

**GILLES.**

Pardienne , je ne suis ni fou ni saoul , &  
je l'attends au passage pour la torcher d'im-  
portance.

**ARLEQUIN.**

Veux tu parier chopine que ce n'est pas  
elle que tu as vue ?

**GILLES.**

Pardienne , je le veux bien.

**ARLEQUIN.**

Tu l'attends ici , n'est-ce pas ?

**GILLES.**

Il faudra bien qu'elle y passe , ou que le  
diable l'emporte.

**ARLEQUIN.**

Si tu la trouves dans la maison , n'ai-je  
pas gagné ?

**ISABELLE**

**GILLES.**

Oui, t'as gagné.

**ARLEQUIN.**

Va voir dans ta maison, je parie qu'elle s'y trouve.

**GILLES.**

Je te dis & je te douze que ç'a est inutile; je sçais bien qu'elle n'y est pas. Allons mene-moi boire, car tu as perdu.

**ARLEQUIN.**

Fais ce que je te dis pour voir, regarde seulement par le trou de la serrure.

**GILLES** *après avoir regardé.*

Pardienne, cela est vrai, elle y est.

**ARLEQUIN.**

Eh bien, qu'en dis-tu?

**GILLES.**

Mais ce que j'ai vu, qu'est-ce que c'est?

**ARLEQUIN.**

Voilà le hic. Conviens seulement que tu me dois chopine.

**GILLES.**

Nous verrons cela tantôt. Dis toujours.

## ARLEQUIN.

Isabelle a une petite sœur dont Monsieur Leandre est amoureux, & c'est elle que tu as vu regarder la feuille à l'envers.

## GILLES.

A d'autres dénicheux de Marles; allons l'on ne m'en donne pas comme ç'a à garder.

## ARLEQUIN.

Tu vas voir si j'ai raison, tiens-toi là seulement. Tu as bien vu ta Maîtresse dans ta maison ?

## GILLES.

Oui, pardienne, je l'ai bien vue.

## ARLEQUIN.

Oh, la, oh! Monsieur Liandre, venez ici tout-à-l'heure, avec la petite sœur, montez dessus, & nous l'amenez.



## S C E N E VI.

LEANDRE , ISABELLE , GILLES ,  
ARLEQUIN.

LEANDRE.

**E**H bien , que veux-tu , mon cher z'Arlequin.

A R L E Q U I N.

Vous voir , vous devisager aussi-bien que Mademoiselle z'Isabelle.

I S A B E L L E.

Eh bien , regarde-moi. Qui est cet homme là z'Arlequin ?

G I L L E S *à part.*

Pardienne , il a raison , ce n'est pas elle , c'est la petite sœur , car elle ne me connoit pas , & l'autre me connoit comme pain.

A R L E Q U I N.

Mamselle , c'est un Charbonnier de mes amis.

I S A B E L L E.

Tu aimes toujours à gauffer z'Arlequin.

**D O U B L E.** 179

**A R L E Q U I N.**

Eh bien , Mademoiselle , puisque vous voulez le sçavoir , c'est un Maître à danser.

**I S A B E L L E.**

Un Maître à danser avec des sabots !  
Pour qui me prends-tu ? crois-tu m'en cou-  
ler ?

**A R L E Q U I N.**

Voyez plutôt s'il n'a pas une poche ?

**L E A N D R E.**

Allons , charmante z'Isabelle , il ne faut pas avoir une complaisance plus longue pour z'un valet , cela ne vous convient point.

**I S A B E L L E.**

Allons , mon cher Leandre , faire ce que voudrez.

**A R L E Q U I N.**

Quand me payeras-tu chopine ? adieu , une autrefois ne crois pas qu'une femme puisse faire de ces choses là.

---

**SCENE VII.****ISABELLE, GILLES.****GILLES.**

**L'**Eusse-tu cru, si tu ne l'eus vu, comme elles se ressemblent ces deux sœurs? Non rien de ce qu'on a par deux n'est aussi pareil. Oh, la, ho, not' Maîtresse.

**ISABELLE.**

Que veux-tu, Gilles?

**GILLES.**

Parler un moment avec vous.

**ISABELLE.**

Dans l'abandonnement où je suis de mon cher mari, je ne puis deviser : quand reviendra-t-il donc? peut-il me laisser comme ç'a dans le chagrin? au moins si j'avois ma petite sœur pour me tenir compagnie, ç'a me délasseroit un peu.

**GILLES.**

Oh votre petite sœur! elle a affaire,

elle a affaire , elle ne passe pardienne pas son tems à enfler des paroles celle-là. Mais il ne faut pas que vous la voyez, elle vous feroit peut-être venir l'eau à la bouche.

I S A B E L L E.

Puisque tu ne veux pas que je voie ma petite sœur , je m'en retourne à la maison.

---

S C E N E V I I I.

G I L L E S , A R L E Q U I N.

A R L E Q U I N.

**E**H bien, j'ai soif; veux-tu me payer la chopine que je t'ai gagnée?

G I L L E S.

Pardienne je le voudrois bien ; mais quand j'ai parié , je croyois que je gagnerois , je n'ai ni fol ni maille ; paye-la moi , je t'en devrai deux. Non , ce fera pour une autre fois , car il faut que je garde notre Demoiselle.



ARLEQUIN.

Est-ce qu'on garde une femme ?

GILLES.

Pardienne oui, elle ne sortira pas, j'ai la clef.

ARLEQUIN.

Bon, ne sçais-tu que ç'a ? est-ce qu'il n'y a pas une clef qui ouvre la porte de toutes lès filles ?

GILLES.

Oh oui, la petite sœur la connoît bien cette clef là. Mais je ne veux pas que not' Demoiselle la voie la petite sœur, elle voudroit peut-être qu'elle fit ce que je lui ai vu faire, & ce n'est pas là not' compte.

ARLEQUIN.

Ça ne te seroit pas difficile à empêcher. Mon Maître veut l'emmener, mais elle fait la sucrée, elle ne veut pas le suivre : si tu la vois, crois-moi, conseille-lui de partir.

GILLES.

Pardienne je le ferai de tout mon cœur : pourquoi non ?

Les voici.....

---

SCENE IX.

LEANDRE, ISABELLE, ARLEQUIN,  
GILLES.

LEANDRE.

**Q**Uoi, charmante z'Isabelle, vous ne voulez pas vous en venir avec moi ?

ISABELLE.

J'ai mon honneur à garder, mon cher Leandre.

LEANDRE.

Est-ce que je ne le garde pas bien ? je le prends tant que je veux.

ISABELLE.

Ce n'est pas de ç'a dont il s'agit, mon cher z'Amant ; que diroit-on de voir une fille de queuque chose battre la calabre avec un Gentishomme ?

*ISABELLE*

*LEANDRE.*

Cela z'est vrai , mais qui le sçaura ?

*ISABELLE.*

Mais dame , tous les passans.

*ARLEQUIN.*

Allons , Mamselle , faites ce que mon  
Maitre vous demande ; n'est-il pas vrai ,  
Charbonnier , qu'elle le doit faire ?

*GILLES.*

Pardienne , Mamselle , vous l'avez déjà  
fait ; à quoi bon tant tortiller du cul , il faut  
chier rondement , & ne pas faire les choses  
en rechignant.

*ISABELLE.*

Je ne les fais pas non plus comme ç'a ,  
Monsieur : mais quoi ? partirai-je sans voir  
ma chere sœur ?

*GILLES.*

Pardienne il ne faut pas que vous la voyez ;  
& queuque chose que vous fassiez , vous ne  
la verrez pas , entendez-vous ?

D O U B L E. 181

L E A N D R E.

Allons, venez, ma charmante z'Isabelle, pour commencer not' voyage, allons ce soir coucher aux Porcherons.

I S A B E L L E.

Allons, mon cher Leandre, puisque Monsieur me le conseille, je ne puis vous refuser.

---

S C E N E *derniere.*

C A S S A N D R E, G I L L E S,

G I L L E S.

**P**Ar dienne, les voilà donc partis. Ce que c'est que d'avoir un peu de jugement. Sans moi cependant, elle ne s'en seroit point en allée. Mais voici Monsieur Cassandre. Oh dame, il n'aura point de reproches à me faire, il va me donner de quoi payer la chopine que la petite sœur m'a fait perdre.

C A S S A N D R E.

A une lieue d'ici je me suis souvenu que

j'avois oublié de prendre un locatis pour achever mon voyage , je viens pour en chercher un. Tant mieux , je souperai un jour de plus avec ma petite femme , & je verrai comme tout se comporte pendant mon absence.

GILLES.

Eh bon jour not' Maître.

CASSANDRE.

Bon jour , que fais-tu là ?

GILLES.

Je garde not' porte , & j'ai la clef dans ma main ; non pas celle de la petite sœur au moins.

CASSANDRE.

J'ai bien affaire moi de ta petite sœur , Belitre , parles-moi d'autres choses.

GILLES.

Ah , Monsieur , que vous m'avez d'obligation. Sçavez-vous bien que c'est moi qui l'ai fait partir , la petite sœur ?

CASSANDRE.

Je te dis encore une fois, que je n'ai que faire de la petite sœur.

GILLES.

Dame, je vous dis moi, que je n'ai pas voulu qu'elle vît Mamselle z'Isabelle, car cette petite sœur ira loin sur ma parole; elle fera bien-tôt grande, c'est moi qui vous en réponds.

CASSANDRE.

Te tairas-tu? Fais-moi descendre Isabelle.

GILLES.

Mais, Monsieur, la petite sœur!...

CASSANDRE.

Affurément je te romperai les bras, si tu me parles encore de cette petite sœur.

GILLES.

[ *Il s'en va, & on l'entend qui crie.* ]

Isabelle, Isabelle....!

CASSANDRE.

Quelle impatience il faut avoir! viendras-tu?

GILLES.

Mais, dame, Monsieur, la petite sœur.

CASSANDRE.

Encore ta chienne de petite sœur ! que diable en veux-tu faire ? où est donc Isabelle ?

GILLES.

Monsieur, je l'ai cherchée dans la cave, dans le grenier, dans le pot-de-chambre, je ne l'ai pas trouvée, à moins que la petite sœur ne l'ait emmenée, car c'est une forcieriè, ou je suis bien trompé !

CASSANDRE.

Encore ! il faut que j'aïlle moi-même la chercher, cela est plus honnête que de le faire par un valet.

GILLES.

Va toi-même, vieille patraque, si tu le fais mieux que moi, je l'irai dire à Rome, mais voyez le vieux fou qui croit en sçavoir plus què moi, avec son locatis . . . .

CASSANDRE.

Ah, Gilles, c'en est fait, je suis le plus  
infortuné

infortuné malheureux du monde. J'ai trouvé un trou . . . un trou , te dis-je . . . elle m'a fait cocu par un trou.

GILLES.

Eh non , Monsieur , c'est la petite sœur

CASSANDRE.

Au nom du diable qui te fracasse , laisse-là cette petite sœur.

GILLES.

Monsieur , elle est allée coucher aux Porcherons.

CASSANDRE.

Qui , ma femme ?

GILLES.

Eh non. C'est . . .

CASSANDRE.

Qui ?

GILLES.

La petite sœur . . . ?

CASSANDRE.

Tu me causes un affligeant chagrin au lieu de me soulager dans ma triste infortune ; ah , Gilles , mon ami , je n'ai plus que toi dans le monde.



186 ISABELLE DOUBLE.

GILLES.

Eh bien, Monsieur, épousez-moi, nourrissez-moi bien, je ne vous ferai pas cocu, moi, car je n'ai point de petite sœur.

CASSANDRE.

Encore.....

*( Il le bat en courant après lui. )*

**F I N.**

**LEANDRE,**  
**MAGICIEN,**  
*P A R A D E.*

---

*A C T E U R S.*

**J E A N B R O C H E**, *mari d'Isabelle.*

**I S A B E L L E**, *femme de Jean Broche.*

**L E A N D R E**, *Amant d'Isabelle.*

**G I L L E S**, *valet de Leandre.*



LEANDRE,  
MAGICIEN,  
PARADE.

---

SCENE PREMIERE.

ISABELLE *seule.*



JE suis bien malheureuse étant dans l'infortune, je suis jeune, bien faine, & très-propre; me voilà mariée à Monsieur Jean Broche, qui n'a que des années, qui me cherche toujours. Stapendant il ne veut rien de moi; on m'a donnée à lui, mon corps & toute ma personne, mais il craint de l'user, car il ne s'en sert jamais.

## SCENE II.

JEAN BROCHE, ISABELLE.

JEAN BROCHE.

**I**sabelle, ma charmante.ISABELLE *à part.*

Puis-je seulement deviser un moment toute seule ?

JEAN BROCHE.

Où êtes-vous donc, mon incomparable ?

ISABELLE *à part.*

Diantre soit du vilain. [*haut*] He bien ici, bon homme, qu'en voulez-vous faire ?

JEAN BROCHE.

Je m'en vais te trouver.

ISABELLE *à part.*

Le beau premier qui se présentera pour avoir mes amours, foi de fille d'honneur, il les aura : qu'il en vienne, & nous verrons beau jeu.

JEAN BROCHE.

Pourquoi donc quittez-vous la maison de

votre cher époux ? Pourquoi , ma mignonne ,  
vous levez-vous si matin ?

ISABELLE.

Parce que je ne fais que dormir avec vous.

JEAN BROCHE.

Vous aurez le teint bien plus reposé.

ISABELLE.

Je me soucie vraiment bien de mon teint ,  
il y a bien d'autres besognes à retourner à  
une nouvelle mariée.

JEAN BROCHE.

Hé bien , ma mie , nous les retournerons.

ISABELLE.

Hé quand ? la semaine des trois jeudis.  
Laissez-moi m'en aller.

JEAN BROCHE.

Où voulez-vous aller comme ç'a toute  
seule ?

ISABELLE.

Je veux tantôt aller au bal chez le Maître  
à danser du quartier.

J E A N B R O C H E *à part.*

Ne seroit-ce pas plutôt chez une Maîtresse , répéter le branle du cul ? [ *à haut* ] Non , je vous dis que je ne veux pas que vous alliez au bal. Quoi faire ? ricaner , babiller , fretiller des fesses & des pieds. Je ne veux pas absolument que vous alliez au bal , moi.

I S A B E L L E.

Et je vous dis , moi , que j'irai.

J E A N B R O C H E.

Si je prends mon bâton.

I S A B E L L E.

Prenez , prenez , vous ne sçauriez prendre autre chose.

J E A N B R O C H E.

Adieu , je rentre , car je me mets tout en feu.



SCENE

---

**SCENE III.**ISABELLE *seule.*

**V**oilà un homme bien terrible de la ceinture en haut. Allez, j'aime mieux vot' adieu que vot' bon jour, j'en jure ma foi, je la danserai aujourd'hui ; je rentre, mais c'est pour le faire plus enrager : il est encore matin, ç'a m'amusera en attendant mieux.

---

**SCENE IV.**

LEANDRE, GILLES.

GILLES.

**O**H là ! que pensez-vous qu'une grosse tête a de cervelle, qu'un gros cul a de sentence, & qu'un fessier a de sentiment ?

LEANDRE.

Laisse-là, je te prie, ces questions diffi-



ciles , & qui ne servent qu'à tourmenter les esprits.

G I L L E S.

Monfieur , Monfieur , je fuis arrivé ici en poſte dans un mannequin pour vous maintenir tête à tête , comme Fourbiſſeurs , barbe à barbe , comme culs qui s'entrebattent.

L E A N D R E.

Eh bien , quoi ? car tu as une éloquence de bouches . . . .

G I L L E S.

Vous me pardonnerez , Monfieur , j'en ai encore une autre. Mais enfin , Monfieur , je voudrois ſçavoir pourquoi l'homme eſt plus vif en Hyver , & la femme plus chaude en Eté ?

L E A N D R E.

Tu prends vraiment bien ton tems pour me faire une queſtion ſi difficile , à préſent que j'ai queuque choſe en tête maintenant , & que je ſuis le plus chaud de tous les hommes.

G I L L E S.

Vous avez chaud , Monfieur , allons boire un coup.

LEANDRE.

Ce n'est pas là dont il retourne, je suis amoureux.

GILLES.

Vous êtes amoureux, allons nous baigner.

LEANDRE.

J'en ai vraiment bien le tems, je suis amoureux de la charmante z'Isabelle not' voisine, la femme de ce vieux Monsieur Jean Broche.

GILLES.

Voilà bien une autre paire de chausses.

LEANDRE.

Il faut absolument qu'elle m'aime, je ne lui ai point encore dit.

GILLES.

Voulez-vous que je lui dise, moi? j'aurai bientôt fait.

LEANDRE.

Non, ce seroit tout gâter, mais je veux auparavant m'entretenir avec Monsieur Jean

196      *LEANDRE,*

Broche ; j'imagine un moyen pour en venir  
à mon honneur.

*GILLES.*

Et pour arriver au sien.

*LEANDRE.*

Vas frapper à sa porte , te dis-je , & le  
prie de descendre pour recevoir la visite d'un  
Gentishomme qu'il n'a pas encore vu.

*GILLES.*

Hola , Monsieur Jean Broche.

---

## *SCENE V.*

*JEAN BROCHE , LEANDRE , GILLES.*

*JEAN BROCHE.*

**O**N y va , qu'est-ce ?

*GILLES.*

Monsieur , c'est un Marquis qui n'est pas  
Gentishomme.

*LEANDRE.*

Monsieur , n'écoutez pas ce valet ; il se

donne des airs d'Arlequin, qui ne lui vont point du tout, le nôtre est enrhumé, & ne jouera point d'aujourd'hui.

J E A N B R O C H E.

Eh bien, Monsieur, qu'y a-t-il, que voulez-vous de vot' petit serviteur Jean Broche?

L E A N D R E.

Monsieur, vous faire la révérence.

G I L L E S.

En recevoir une de vous. Allons, bras dessus, bras dessous.

L E A N D R E.

Faire connoissance avec vous.

J E A N B R O C H E.

Ah, Monsieur!

G I L L E S.

Faire connoissance avec Isabelle.

L E A N D R E.

Vous offrir mes services.

J E A N B R O C H E.

Ah, Monsieur!

198      **L E A N D R E ,**  
**G I L L E S .**

Vous offrir la Cour des aydes.

**L E A N D R E .**

Et profiter d'un voisinage comme le vôtre.

**G I L L E S .**

Nous voulons avoir tout commun , dame ,  
nous sommes de bons voisins , nous autres.

**J E A N B R O C H E .**

J'y consens de bon cœur. La compagnie  
console quelquefois des chagrins domesti-  
ques. Je me suis marié depuis peu.

**L E A N D R E .**

Avez-vous des enfans ?

**G I L L E S .**

Oui , si les enfans se faisoient à coups de  
langue , Monsieur en auroit beaucoup.

**J E A N B R O C H E .**

Non , mais une jeune femme.

**L E A N D R E .**

De bonne humeur , sans doute ?

JEAN BROCHE.

Non pas trop , elle est souvent sérieuse ;  
je fais cependant ce que je puis pour l'a-  
muser.

GILLES.

Pardienne , Monsieur , convenez que tout  
va chez vous à la débandade.

LEANDRE.

Te tairas-tu , coquin , n'étoit le respect  
de Monsieur , je te passerois mon épée z'au  
travers du corps.

JEAN BROCHE.

Monsieur , ne vous emportez pas , car il  
est tout-à-fait jovial.

LEANDRE.

Monsieur , je vous obéirai ; mais pour re-  
prendre les fils de not' histoire , je vous di-  
rai que si vot' charmante épouse est triste ,  
vous avez un moyen de la réjouir.

GILLES.

Il n'y a qu'à lui donner les ventouses en-  
tre les deux orteils.

JEAN BROCHE à *Leandre*.

Et quel moyen Monsieur, pouvez-vous m'en instruire ?

LEANDRE.

Il est arrivé un Enchanteur gentishomme, qui donne la première vigueur aux vieillards, & qui par conséquent rend les femmes de bonne humeur.

JEAN BROCHE.

Rien n'est en effet plus propre pour les égayer ; mais où loge-t-il, Monsieur ? Ne pourrois-je point le voir ? je suis verd encore, je me porte bien ; cependant j'avoue que j'aurois grand désir de lui parler.

LEANDRE.

Je m'en vais le chercher, il est de mes amis, dans un moment je vous l'amenerai ; attendez-moi ici.

GILLES.

Adieu, Monsieur, nous allons vous chercher de quoi vous enchanter.

LEANDRE.

Non, demeure ici. Adieu, Monsieur.

SCÈNE VI.

JEAN BROCHE, ISABELLE, GILLES.

JEAN BROCHE.

**I**sabelle, Isabelle.

ISABELLE.

Quoi, je ne puis t'être un moment sans vous ? qu'avez-vous à me faire ?

GILLES.

Pardienne, pas grand chose, mais la jeune chatte n'aime pas le vieux matou, à ce que je comprends.

JEAN BROCHE.

Venez, ma mignonne, que je vous conte merveilles.

ISABELLE.

Des merveilles ? elles ne sont pas de vous, je descends.

JEAN BROCHE.

Ma fille, il va venir un Enchanteur qui me rendra toute ma vigueur passée.



Bon, queu conte! vous deviez en avoir beaucoup, car il ne vous en reste gueres.

JEAN BROCHE.

N'est-il pas vrai, Monsieur, qu'il me la rendra ?

GILLES.

Comment, si cela est vrai ! j'en jure par les quatre fesses qui m'ont engendré ; c'est un homme admirable : il a apporté de la graine de patience pour guérir du cocuage ; de l'huile de réputation pour conserver l'honneur des femmes entre deux plats ; une drachme de jus de gigot mortifié dans les vertebres pour guérir de la jaunisse ; de l'essence de perles & de diamans avec un peu d'huile d'or pour faire tomber les femmes à la renverse ; de l'huile de caillette, & deux olives du pays de Cunos, détremées dans le mortier virginal avec le pilon de nature, pour restaurer une nouvelle mariée la premiere nuit de ses nûces ; de l'essence tirée de l'escarcelle d'un châté pour

engendrer en taille-douce ; de la graisse de potence pour guérir du mal de gorge , aggrandir les hommes en un instant , & leur apprendre à faire la capriole entre deux airs ; de la racine de bonne façon pour ceux qui ont aussi peu de mine que d'effet ; de l'essence de violon avec le suc de trois tambourins , assaisonnés d'entre-chats pour guérir de la paralysie , & la fameuse potion pour les vieillards.

JEAN BROCHE.

Vois-tu , ma femme , quel homme est-ce là ?

ISABELLE.

Tout cela est vraiment beau , mais il faudra voir , car enfin tout ç'a est bientôt dit.

GILLES.

Ces petites femmes , elles ne veulent rien croire qu'elles ne manient. Mais le voici que je crois.



## SCENE VII.

LEANDRE *en Magicien*, GILLES, JEAN  
BROCHE, ISABELLE.

[ *Jean Broche & Isabelle s'entretiennent ensemble en regardant le Magicien.* ]

GILLES.

**E**H bon jour, not' Maître,

LEANDRE:

Tais-toi, c'est moi.

GILLES *bas.*

Sans vot' firlimoufe, je ne vous aurois par-  
dienne pas reconnu.

LEANDRE *bas.*

J'ai peine à me reconnoître moi-même,  
je grossirai ma voix pour n'être pas reconnu.

GILLES.

Grossissez tout ce que vous pourrez, c'est  
toujours bien fait, & l'on ne vous recon-  
noitra pas.

LEANDRE.

Je vois dans l'avenir, cependant je n'ai point de lunettes. Le ciel tonne à ma volonté, & j'en joue comme d'un toton ; je boucle les planètes, je fais éternuer la lune & tomber les étoiles.

GILLES.

Il vaudroit bien mieux faire tomber les allouettes toutes rôties.

LEANDRE.

J'enferme le tonnerre quand il m'en prend envie.

GILLES.

Et moi je le lâche dans ma culotte.

LEANDRE.

Je n'ai qu'un pas à faire pour aller dans le ciel. J'allume enfin, & j'éteinds la lune comme je fais ma chandelle.

JEAN BROCHE *s'approchant.*

Monsieur, c'est pour moi que Monsieur Leandre vous a parlé.

LEANDRE.

Est-ce pour vous, pauvre vieillard ?

Oui, Monsieur, je voudrais bien que vous voulussiez me donner de la force plus que je n'en ai.

GILLES.

Mais expliquez-vous donc, Monsieur, est-ce de jarret que vous voulez ? est-ce pour porter des crochets ?

JEAN BROCHE.

Eh non, mon ami, c'est pour avoir la paix dans le ménage.

LEANDRE.

Je vous entends : est-ce là la femme incommodée ?

ISABELLE.

Hélas ! oui, Monsieur,

LEANDRE.

Eh bien, voulez-vous être mieux servie ?

ISABELLE.

Oui, Monsieur, car je ne le suis point du tout.

LEANDRE.

Allons, j'ai votre affaire sur moi. C'est

une bagatelle que cela. Laissez-moi faire dans un moment vous m'en direz des nouvelles.

J E A N B R O C H E.

Quoi, Monsieur, vous m'allez rendre... Mon Dieu, que j'aurai de joie! que voulez-vous que je vous donne? Ordonnez.

L E A N D R E.

Ah! ç'a ne seroit pas juste que vous payifiez pour ce que je veux vous faire. Tenez-vous tous deux par le bras, & buvez ceci.

J E A N B R O C H E.

Mais, Monsieur, ma femme est déjà trop forte, il ne faut pas qu'elle en boive.

L E A N D R E.

Faites ce que je vous dis, c'est ce qu'elle a de trop que mon remede vous donnera.

I S A B E L L E.

Mais je ne veux rien perdre au moins, je ne veux que gagner.

L E A N D R E.

Ayez de la confiance au remede, vous dis-je.

LEANDRE,  
JEAN BROCHE.

Allons donc ma petite , faites tout ce que Monsieur vous dira.

( Ils boivent toujours embrassés , en disant : )  
Cela est bon.

GILLES.

Pardienne , donnez-m'en aussi un peu à moi.

LEANDRE.

Est-ce qu'il te manque quelque chose à toi

GILLES.

Nenni , ma ficque , mais jamais on a trop de ç'a , demandez plutôt à ces filles ?

( Ils boivent tous & s'enyvrent. Larzi d'yvresse. Isabelle est moins yvre , cependant elle tombe dans les bras de Jean Broche en faisant un tableau tendre avec lui , pour lors Leandre la baise. )

ISABELLE.

Quoi ! déjà le remede est fait ? En effet , c'est bien baiser cela.

LEANDRE.

Ne dites rien , charmante z'Isabelle , laissez-moi toujours faire.

ISA-

ISABELLE.

Mais vous m'avez fait mal en me baisant trop fort ; & pour le prouver , je m'en vais vous le rendre.

LEANDRE.

Connoissez Leandre qui vous aime à la folie. Venez chez moi.

ISABELLE.

J'y consens , mon cher Liandre , quittons ce vieux infirme , & vous , trop aimable enchanteur , venez m'enchanter tout autant que vous pourrez.

LEANDRE.

Mais il faut lui laisser compagnie.

ISABELLE.

C'est bien dit , vous avez toujours de l'esprit.

*( Ils mettent Gilles , qui est tombé yvre , dans un coin du Théâtre , précisément à la place d'Isabelle , & faisant le même tableau. )*



S C E N E *derniere.*

JEAN BROCHE, GILLES.

JEAN BROCHE *à moitié endormi.*

**V**ien, ma petite femme, approche.

G I L L E S *le repoussant.*

Non, laissez-moi dormir.

J E A N B R O C H E.

Aussi tu en as trop pris de la dcze, je ne le voulois pas. Voilà ce que c'est que de ne pas croire ton bon homme Jean Broche, viens donc, mignonne, viens, tu seras contente, je crois que cela va mieux.

G I L L E S *se réveillant.*

Va-t-en au diable, vieille carcasse, est-tu fou ? c'est moi.

J E A N B R O C H E *se réveillant aussi tout-à-fait.*

Où donc est Isabelle ? elle est apparemment au logis, allons la trouver : quand je bois ces choses là, ces admirables secrets, les cornes me viennent à la tête.

F I N.

LES

**DEUX DOUBLES,**

*O U L A*

**SURPRISE SURPRENANTE.**

*P A R A D E.*

S ij

---

**A C T E U R S.**

**CASSANDRE**, *mari d'Isabelle.*

**ISABELLE**, *femme de Cassandre.*



LES  
DEUX DOUBLES,  
OU LA  
SURPRISE SURPRENANTE.  
PARADE.

---

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE *seul.*



Il faut avouer que la médisance est une bien mauvaise langue. Il y a un an que je me suis marié à la charmante Isabelle ; lorsque je l'épousai, on me faisoit cent contes de toutes parts, & on me disoit entr'autres : bon homme, vous ferez à votre aise avec cette

filles là , vous ferez au large avec elle ; cependant les médifans font bien confondus , car depuis le jour que je l'ai époufée , je n'ai pû , malgré mes foins & les moyens que j'ai mis en ufage , parvenir à lui ravir la fleur de fa fageffe , & ne l'ayant pas fait , je crois pouvoir me vanter que ma femme n'a jamais forfait à fon honneur , pas même avec moi. Cependant réflexion faite , j'en fouffre de ces obstacles invincibles , & d'ailleurs Ifabelle étant fi jeune , me met à des épreuves perpétuelles qui ne peuvent réuffir. J'ai donc en catimini commencé de faire accointance avec la belle Catin , qui demeure près de chez nous ; elle eft d'un âge mur , c'eft une fille qui a beaucoup d'ufage du monde , & je trouverai fans doute avec elle des facilités fi grandes , que je parviendrai , tant bien que mal , à jouir du bonheur le plus parfait. Cependant j'ai peur que ma femme pour un pois ne me rende une fève , l'on m'a averti que mon compere Leandre vouloit y fourer fon affaire ; comme c'eft ce qu'il m'importe de fçavoir , je vais lui

emprunter son habit des Dimanches, & sous ce déguisement, parler d'amour à ma femme pour voir si elle y correspondra : il faut lui dire adieu pour la mieux tromper. Isabelle.... Isabelle....

---

SCENE II.

CASSANDRE, ISABELLE.

ISABELLE.

**D**E quoi qui gnia, mon cher mari?

CASSANDRE.

Approche, vien petit toutou de mon ame, sucre candi de mon amour, jus de reglisse de mes plaisirs.

ISABELLE.

Bon! comment cela se peut-il? vous vous excusez toujours sur ce que c'est ce qui vous enrume.

CASSANDRE.

Va, va, ma Séraphine, cela reviendra

quelqu'un de ces jours. A mesure que ma tête blanchit, je sens que mon amour s'étend & s'accroît pour toi.

*ISABELLE.*

Oui-dà, il traînera bientôt.

*CASSANDRE.*

Baise-moi, ma petite poulette, avance ton petit museau friponnet, do-do-donne la béquée à ton franc moineau.

*ISABELLE.*

Celui-là n'a pas la gorge noire.

*CASSANDRE.*

Je ne te fais toutes ces petites mignardises, ma bellotte, que pour te consoler par avance de la nouvelle désagréablement fâcheuse qu'il faut que je t'annonce, je suis douloureusement obligé, par une obligation nécessairement essentielle, de te laisser toute seule cet après-midi.

*ISABELLE.*

Hélas! ce sera tout comme quand vous

y êtes, je m'occuperai toute seule en vous attendant, vous sçavez si je suis de ces femmes qui ne sçavent que faire de leurs dix doigts.

CASSANDRE.

Là, là, ne mens point, tu y pers : car nous aurions, à not' ordinaire, joué à cent petits jeux.

ISABELLE.

Bon ! j'y gagne beaucoup : quand nous jouons, vous ne mettez jamais au jeu.

CASSANDRE.

J'y mettrai, j'y mettrai avec de la patience.

ISABELLE.

Oh ! je n'ai jamais impatienté personne.

CASSANDRE.

Adieu, adieu, ma mignonne, jusqu'au revoir.

ISABELLE.

Vous ne reviendrez donc pas coucher ?

CASSANDRE.

La peste ! coquinette, que je n'ai garde



de te faire ce tort là. Tu sçais bien que je ne découche pas.

ISABELLE *seule.*

Cependant vous n'en couchez pas davantage.

CASSANDRE.

Encore une fois adieu, pouponne, ne songes qu'à t'amuser, & à rire toute seule pendant mon absence.

Bon !

### SCENE III.

ISABELLE *seule.*

**V**A, va, vilain pénard, vieux bouquin, vieux cornard, je me bats l'œil de tes conseils. Il faut avouer que je suis dans une grande infortune, je n'ai jamais été plus folle que depuis que je suis femme : c'est un grand tourment d'avoir affaire à un homme qui n'a que de la langue, & qui est pourtant toujours après vos trouffes ; j'aurois mieux qu'on me payât, & qu'on me

renvoyit ; il vaudroit bien mieux pour moi de n'être pas mariée ; car j'aime autant mon écuelle vuide que rien dedans : aussi j'ai pris mon parti ; & depuis que Monsieur Leandre m'a écrit une Lettre de déclaration d'amour , je veux voir ce qu'il chante , & s'il en a autant qu'il me le dit ; car enfin une honnête femme doit se récupérer des chagrins que son mari lui donne par passer les plaisirs des momens de sa vie dans les agrémens des beaux jours ; nous nous ferions déjà pris plus d'une fois nos mesures , si ce n'étoit qu'il me faudroit un prétexte pour avoir des Galans. Je suis sûre que l'occasion de la fortune me favorise , & que mon vieux magot n'est décampé du logis que pour aller voir Mademoiselle Catin , not' voisine. Je vais me déguiser sous sa figure , il me prendra pour la Catin de not' quartier ; s'il prend des libéralités avec moi , je lui ferai voir sa courte honte en me découvrant , & pour lors il n'osera plus me rien dire quand je voudrai me donner des talons dans le cul.

## SCENE IV.

CASSANDRE *seul.*

**M**E voici parfaitement déguisé, & mon compere Leandre n'ayant pas d'autre habit que son habit des Dimanches, il me l'a prêté : il me va comme une peinture ; & ce qu'il y a de plus singulièrement extraordinaire, c'est qu'avec ce nouveau vêtement, je me sens une vigueur tout-à-fait vigoureuse. Bon, tant mieux, pourvu que cela dure. C'est une admirable chose que la jeunesse ; & ce qui m'a toujours fâché, c'est qu'on ne soit plus jeune quand on est vieux. Où est le tems, où lorsque je disois à une Belle : Ma Divinité, est-il bien vrai que vous n'avez encore jamais aimé ? On me répondoit, Vous allez voir, Monsieur, & c'étoit par les signes les plus sensibles qu'on prétendoit m'en persuader. Où est ce tems, où par une entreprise généreuse, je ne voulois pas qu'aucune partie du monde échappât à ma

vigoureuse curiosité , & où je faisois venir pour moi tout seul une pacotille de Nègreffe du fonds de l'Amérique. Quoi qu'il en soit , n'en parlons plus , songeons uniquement à sonder ma femme.

---

SCENE DERNIERE.

CASSANDRE *en Leandre* , ISABELLE  
*en Catin.*

ISABELLE *à part.*

**J**E crois avoir sous cet habit assez l'air de Catin ; mon mari n'a qu'à venir. Mais que vois-je ! N'est-ce pas là mon cher Leandre ? Oui sans doute , car c'est son habit & sa perruque. Qu'il est bien mis ! qu'il est magnifique ! c'est sans doute pour me donner dans l'œil.

CASSANDRE *à part.*

Oui , c'est elle-même , c'est ma Catin ; en attendant que j'aïlle trouver ma femme ,

il faut que je lui fasse un petit compliment. La figure de Leandre ne lui feroit pas oublier la tendresse qu'elle m'a promis qu'elle auroit pour moi.

ISABELLE *à part.*

Leandre ne me reconnoît pas , il me prend pour Catin. Voyons s'il est capable d'être fidele , & de refuser une fille qui le priera d'avoir de l'amour pour sa tendresse.

CASSANDRE.

Charmante Catin , vous voyez Monsieur Leandre qui vient mettre son cœur dans vos pieds , & dont la flamme brule sans cesse sans pouvoir éteindre l'ardeur qu'il a d'être vot' serviteur.

ISABELLE.

Monsieur , il y avoit long-tems que je souhaitois que vous m'en disassiez deux mots , & je suis bien-aise que vous trouviez que je suis chaussure à vot' pied.

C A S S A N D R E.

Quand on est aussi belle que vous l'êtes ,  
Mamselle , on ne doit pas s'étonner si l'on  
convient à tout le monde ; & vous êtes trop  
charmante pour n'être pas une selle à tous  
chevaux. Mais , Mamselle , comme je suis  
jeune & de condition , je vous prie d'avoir  
la bonté de ne pas faire croquer le marmot  
à mon amour , car j'ai beaucoup d'autres  
choses à faire.

I S A B E L L E.

Monfieur , je sçais bien qu'un petit Gen-  
tishomme n'a pas trop de tems à lui , c'est  
pourquoi je vous dirai que je vous aime de  
tout mon cœur , moyennant quoi j'espere  
que vous ferez attention qu'une fille comme  
moi doit être bien habillée & bien nourrie  
pour bien aimer une homme de qualité.

C A S S A N D R E.

Je suis capable de vous donner , Mam-  
selle , une robe de taffetas & un dindon  
dans l'occasion , ainsi qu'à cela ne tienne.

ISABELLE.

Je voudrois encore mettre dans le marché , que vous n'en conterez plus à cette pimbêche de Mamselle Isabelle , à qui vous envoyez des billets doux.

CASSANDRE *bas.*

Ma femme reçoit des lettres de Liandre , & Catin , aussi-bien qu'elle , se bat les fesses de mon amour. MOTUS [*haut*]. Voilà qu'est fait , Mamselle , & je vous promets de lui donner des coups de pied dans les fesses à z'Isabelle sans vot' respect.

ISABELLE *bas.*

Ah , gueux de perfide Leandre !

CASSANDRE.

Mais à condition que vous chasserez de chez vous le bon homme Cassandre , à qui vous avez déjà accordé de petites faveurs.

ISABELLE *bas.*

Il est donc vrai que mon vieux mari va se redresser en ville. Paix. (*haut*) Pouvez-vous croire qu'on se laisse aller à une vieille

carcasse disloquée comme lui. Ayez de l'assurance dans la certitude de mon amour.

CASSANDRE.

Vous aimerez donc toujours Leandre ?

ISABELLE.

Jusqu'à tems que finisse la fin de ma vie, pourvu que vous aimiez toujours Catin.

CASSANDRE.

Jusqu'à la mort du tombeau ?

CASSANDRE, ISABELLE *ensemble.*

ISAB. } Ah ! infidele Leandre, me connois-  
          } tu ?  
CAS. } Ah ! perfide Catin, reconnois-tu  
          } Leandre ?

ISABELLE.

Mon mari !

CASSANDRE.

Ma femme !

ISABELLE.

Fort bien, mon mari, vous croyez être avec Catin.



## CASSANDRE.

Fort bien , Madame ma femme , vous penfiez être avec Leandre.

ISABELLE *lui donnant un soufflet.*

A Leandre , tien , voilà pour toi.

CASSANDRE *lui donnant un coup de pied au cul.*

A Catin , tien , donne-lui ç'a.

ISABELLE *lui donnant un coup de poing.*

Tien , mets ç'a à fa chapelle.

CASSANDRE *lui donnant un soufflet.*

Tien , accroche ç'a à son bénitier.

ISABELLE *lui arrachant fa perruque.*

Tien , envoye-lui cela par la poste.

CASSANDRE *lui arrachant fon bonet.*

Voilà pour en payer le port.

## ISABELLE.

Vilain chien , gueux de punais , vieux Fiacre.

CASSANDRE.

Vieille fouine , carogne , masque , double de vilaine.

ISABELLE.

Tu crois donc que je ne te reconnoissois pas , vilain cornard ?

CASSANDRE *se radoucissant.*

Quoi , tu sçavois que c'étoit ton mari ? je le voudrois , car pour moi je sçavois bien que tu z'étois ma chere femme.

ISABELLE.

Est-il vrai , mon cher mari , c'étoit pour rire ce que nous en faisons ?

CASSANDRE.

Foi d'homme d'honneur , je crois qu'oui. Embrassons-nous.

ISABELLE.

Volontiers , mon cher époux : en tout cas tu aurois grand tort de chercher fortune ailleurs , car je t'affure qu'une Isabelle & une Catin , c'est la même chose.

**CASSANDRE.**

C'est tout de même. Va mon enfant ;  
& tu peux compter que le plus beau Lean-  
dre n'est souvent qu'un vrai bon homme Cas-  
sandre. Rentrons dans la maison, ma poule,  
& faisons tous nos efforts pour nous rac-  
commoder plus étroitement.

*F I N.*



**B L A N C**

*E T*

**N O I R.**

*P A R A D E.*

---

*A C T E U R S .*

**CASSANDRE.**

**ISABELLE.**

**LEANDRE,**

**LE MITRON,**

**LE CHARBONNIER.**



BLANC

ET

NOIR.

PARADE.

---

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.



H çà, mon petit trognon, ma petite gargouillade, je t'aime encore comme l'unique enfant de ma défunte. Dieu veuille avoir son ame, car c'étoit une vigoureuse au moins stelle-là ;

nous vivions si bien ensemble le jour qu'elle me quitta. Hélas ! j'en pleure encore quand j'y pense. Elle me laissa , hi hi.... (*il pleure*) ses dettes à payer , mais avec une douceur , une bonté.... Vois , que puis-je faire pour te donner la montre de mon amitié ? Parle , tu n'as rien tant seulement qu'à me le montrer.

I S A B E L L E.

Oh oui , pour ce qui est en cas de ç'a , mon cher papa , je ne m'y fierai pas ; vous en ferez deu d' même que des dettes à maman.

C A S S A N D R E.

Ah ! cela est bien différent , je l'aimois comme ma femme la défunte ; mais toi , je t'aime comme mon enfant : on m'a tant dit que tu l'étois , que je le crois dur comme fer.

I S A B E L L E.

Ah , ah , mon papa , vous n'avez plus que la croyance comme ç'a , n'est-ce pas ?

C A S S A N D R E.

Elle a des petites fineses pleines de dro-  
leries ,

leries, des plaisanteries plaisantes qui sont impayables.

*I S A B E L L E.*

Eh bien, mon papa, vous disiez comme ç'a que . . . .

*C A S S A N D R E.*

Que je suis inquieté de souci!

*L E A N D R E.*

Comment donc?

*C A S S A N D R E.*

Tu ne dors point toute la nuit.

*I S A B E L L E.*

Ce n'est rien, c'est que j'ai chaud. Si vous voulez me répondre comme il faut, je vous dirai . . . .

*C A S S A N D R E.*

Eh bien, dis, je te répondrai.

*I S A B E L L E.*

Des puces qui m'incommodent pendant la nuit.

*C A S S A N D R E.*

Bon, bon, n'est-ce que ç'a? il faut atten-



dre que l'hyver vienne , pour lors elles te laisseront en repos ; n'est-ce pas ç'a qu'il faut dire ?

I S A B E L L E .

Eh non , c'est dans le Misantrope ; dame , c'est une belle Piece stelle-là , que l'on dit :  
 » Vous en aurez bientôt queuqu'uns pour  
 » les chasser.

C A S S A N D R E .

Ah ! j'entends , je le dirai à not' Servante.

I S A B E L L E .

Eh non , mon cher papa , elle n'y fera que de l'eau toute claire not' Servante ; je n'en dormirai pas mieux ; car le chaud que j'ai , les puces , les démangeaisons me donnent des rêves que je fais toujours continuellement en dormant , & réveillée.

C A S S A N D R E .

Qu'est-ce donc qu'ils disent ces rêves-là ?

I S A B E L L E .

Dame , ils disent comme ç'a la nuit qu'une

filie qui n'a pas de quoi s'appuyer, est bien triste.

CASSANDRE.

Je le pense tout comme toi.

ISABELLE.

Oui, mon cher papa, vous le pensez, mais voilà tout.

CASSANDRE.

Eh bien, je ferai mettre ton lit contre la muraille pour t'appuyer.

ISABELLE.

Ah, mon papa, ç'a n'y fera rien du tout, je rêverai toujours.

CASSANDRE.

Mais à quoi donc ?

ISABELLE.

A ces baigneux de la porte S. Bernard.

CASSANDRE.

Oui, tu as raison, cela est bien salutaire à la santé, & je veux bien employer quatre sols pour t'envoyer avec not' commere l'en-

flée au bateau , quand la chaleur fera bien chaude.

ISABELLE.

Mon papa , croyez-moi , mettez vos lunettes , vous n'entendez pas clair , je crois qu'en la foy de mon ame vous me feriez dire des choses qui me feroient rougir mon honnêteté.

CASSANDRE.

Mais dis donc , si tu veux , ce que tu veux dire , car pour moi je n'y entends point de finesse ; qu'est-ce que ton honnêteté qui rougiroit ?

ISABELLE.

Eh bien , mon cher papa , c'est que je voudrois bien avoir un homme à moi toute seule.

CASSANDRE.

Eh , que ne parles-tu ? pourquoi fais-tu tant de façons ? je ne pense qu'à te bien établir à un homme qui te fera bien aise.

ISABELLE.

Je ne demande pas mieux , mon cher

papa , ce sera donc Monsieur Leandre ?

**CASSANDRE.**

Fi donc , Monsieur Leandre , c'est un haut-la-queue cettuy-là.

**ISABELLE.**

Tant mieux , mon cher papa : voilà ce qui s'appelle un bon mari.

**CASSANDRE.**

Oh que nenni : j'ai bien mieux ton affaire , j'en ai deux en main ; foin de moi , c'étoit pour cela justement que je suis venu pour te parler ici.

**ISABELLE.**

Vous en avez deux , mon papa , n'est-ce pas ?

**CASSANDRE.**

Oui.

**ISABELLE.**

Et moi je n'en ai qu'un.

**CASSANDRE.**

Petite fille , si vous n'écoutez , je vous donnerai tout à l'heure sur la moustache.

## I S A B E L L E.

Donnez où vous voudrez , mais je veux  
Monsieur Leandre.

## C A S S A N D R E.

Oh , vous êtes aussi d'une opiniâtreté trop  
opiniâtre , je vais les chercher tous les deux.  
Oh , pardieu , pardieu , ils sont si différens  
l'un de l'autre , qu'il n'est pas possible qu'il  
n'y en ait un qui ne te plaise. Tu vas les  
voir , des nez , des épaules. Dame , c'est  
une bénédiction , & de plus deux grivois  
qui ont tous deux pignon sur rue.



## S C E N E I I.

ISABELLE *seule.*

OUI, oui, je t'en souhaite, morpion, sur la rue. Attends-y toi ; tu verras beau jeu. Parce qu'on se dit pere de queuque z'un, on dira comme ç'a tout ce qu'on voudra ; c'est mon pere ; mais, respect son caractere, c'est un vieux fou. Il a beau m'en choisir deux, c'est pour moi que je me marie, ce n'est pas pour lui ; & quoique la Cour des aides ne soit pas un chien, ce fera toujours du bon tems que j'aurai avec stilà que j'aime : si mon cher Leandre vouloit donner dedans, ce seroit bien mon affaire, il sçait ce qu'en vaut l'aulne ; je le connois, il me connoît ; comment ? parce qu'il a pris un pain sur la fournée : est-ce qu'il ne le voudroit plus ? Ils le disent comme ç'a eux autres, mais je n'en crois rien du tout : est-ce qu'on ne retourne pas tous les jours au four, quoique l'on y ait fait cuire son pain ?

Le voici qui s'avance par devers moi ; voyons  
un peu à manigancer tout ç'a de mon mieux.

---

## S C E N E III.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

**P**our ce qui est de ç'a , mon adorable ;  
je viens vous reluquer. . .

ISABELLE.

Bon jour , mon beau Leandre , qui avez  
toute la tendresse de mon cœur.

LEANDRE.

Adorable z'Isabelle , vous avez aussi tout  
le mien ; & depuis que vous m'en avez bien  
voulu , la Guinguette & l'eau - de - vie ne  
m'ont point fait de plaisir qu'avec vous ;  
vous le sçavez ? Vous me paroissez tout cho-  
se , Mamselle.

ISABELLE.

Ce n'est rien.

LEANDRE;

*LEANDRE.*

Ah, Mamselle, pour ce qui est d'en cas de ç'a, la concomitance de l'amour fait qu'on ne sçache rien. Dites-moi tout à stheure ce qui en est de vot' chagrin.

*ISABELLE.*

C'est que Monsieur Cassandre, puisqu'il faut tout vous montrer, veut me marier avec z'un homme.

*LEANDRE.*

Eh bien, vous m'aimerez toujours stapendant.

*ISABELLE.*

Non pour ç'a, Monsieur Leandre, je ne pourrai plus vous aimer comme nous faisons à stheure.

*LEANDRE.*

Eh bien, Mamselle, nommez-moi celui qui veut me passer le bec par la p'ume, & je m'en vas de ce pas lui couper toutes les oreilles; je lui ferai bien voir ce qui en est de Monsieur Leandre.



Hélas , mon cher z'amant , ce n'est pas tant les oreilles qu'il faut lui couper , quoique ce soit toujours bien fait , que de faire entendre raison à Monsieur Cassandre.

L E A N D R E .

Ventre , mort , que quatre escadrons de diables me passent par le ventre , si je ne lui fais entendre de quel bois je me chauffe ; je vais mette drès tout à stheure le feu à sa maison.

I S A B E L L E .

Mon cher z'amant , ce ne seroit point mal faire , si elle n'étoit que pour lui seul ; mais je deviendrai donc la pucelle des rues.

L E A N D R E .

Oh , je n'y pensois pas , c'est que la colere me fâche. Eh bien , je m'en vas le trouver.

I S A B E L L E .

Fort bien ça.

L E A N D R E .

Je lui dirai qu'il est un vieux Roquentin

avec ses six douzaines d'années , qu'il doit le laisser faire à la jeunesse , comme ils le veulent ; & que s'il ne se fait pas raisonnable (*mettant l'épée à la main*) je lui passerai mon épée z'au travers du corps.

I S A B E L L E.

Ah , le malheureux , qui a tué mon cher papa !

L E A N D R E.

Eh , non , ce n'est pas encore fait , mais tout à stheure ç'a va être fait.

I S A B E L L E.

Tenez , Monsieur Leandre , vous avez tout plein d'esprit , mais vous ne scavez pas ce que vous en dites.

L E A N D R E.

Jarni choux , Mamselle , j'en veux découdre. Je les tueraï tous. Où sont-ils ? (*Où entend Cassandre tousser. Leandre remet son épée*) J'entends Monsieur Cassandre , je me retire par à côté , à celle fin de voir tout ce qui en fera.

---

 SCENE IV.

CASSANDRE, ISABELLE, LE  
CHARBONNIER.

CASSANDRE.

**V**ous sçavez, mon compere, tout ce qui a été dit entre nous; ainsi nous n'aurons point de dispute, mais il faut auparavant voir si la marchandise vous convient.

LE CHARBONNIER.

C'est parler commé la Préface, Monsieur Cassandre, mais l'honneur de vot' alliance.

CASSANDRE,

Tenez, la vla; dame, ç'a n'est ni tortu, ni bossu.

LE CHARBONNIER.

Ne vous mettez pas en peine, je la ferons marcher dru.

CASSANDRE.

J'ai lieu de croire que vous en serez con-

tent , & qu'elle vous le rendra bien. Isabelle ,  
approchez , saluez Monsieur.

ISABELLE *criant.*

Ah ! . . . . [ *Elle s'enfuit , Cassandre & le  
Charbonnier courent après elle.* ]

CASSANDRE.

Mais à qui en avez-vous donc , petite  
fille , de courir comme ç'a ?

ISABELLE.

Mon cher papa , c'est que j'ai peur.

CASSANDRE.

Et de qui ?

ISABELLE.

Du diable , mon cher papa.

CASSANDRE.

Elle est comme ça joviale , je suis bien-  
aise que vous la voyez dans sa belle himeur.

LE CHARBONNIER.

En vérité , Mamselle . . . .

ISABELLE.

Ah , ah , je suis perdue , le diable me  
parle.

## LE CHARBONNIER.

Mais, Mamfelle, fi vous vouliez.

## I S A B E L L E.

Ah, pere dénaturé, qui veut comme ça donner fa fille au diable ! vous êtes un forcier, Monsieur Caffandre ; fi, que cela est vilain à votre âge ! J'irai faire ma plainte à la Justice tout à ftheure.

## C A S S A N D R E.

Moi forcier ! moi, mon compere ? hélas ! tout le monde fçait ce qui en est.

## LE CHARBONNIER.

Non mon compere, vous n'êtes gueres le maître cheux vous, à ce qu'il me paroit.

## C A S S A N D R E.

Ah, que vous me pardonneriez. Vous allez voir, vous allez voir.

## LE CHARBONNIER.

Il n'en est pas de besoin pour le présent, mon compere, j'ai quelques affaires au Port, je nous verrons toujours une autre fois. [ à

*part* ]. Mordienne , il y a queuque chose là-dessus , ç'a n'est pas naturel de me prendre comme ç'a pour le diable.

---

SCENE V.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

**E**N vérité, Mamselle, vor' cher papa se fiche de vous. Comment? vouloir vous donner à z'un Charbonnier qui ne peut jamais avoir du linge blanc.

ISABELLE.

Que voulez-vous, mon cher z'amant, ce n'est point de ma faute ; mais vous voyez de la maniere comme j'en agis pour vous, car autrement, que m'importeroit à moi ? C'est le compere à mon papa, & c'est un homme établi qui vous épouse comme un autre ; on fait après ç'a comme on veut.

L E A N D R E.

Pour ce qui est de ç'a , Mamselle , je ne souffrirai point que vous deveniez une Charbonniere , il n'y auroit plus de moyen de vous approcher.

I S A B E L L E.

Cela z'est vrai , ç'a gêteroit tous vos beaux habits ; mais en le prenant pour le diable , n'ai-je pas fait une belle finesse ?

L E A N D R E.

Jamais on ne s'est avisé d'une finesse plus futile. Sans cela , par la mort , il n'auroit péri que par ma main.

I S A B E L L E.

Je ne veux point vous mettre dans le danger, mon cher z'amant , de tuer queuque z'un.

L E A N D R E.

Bon , Mamselle , ce n'est point un Epétier , je vous l'aurois embroché comme une mouche.

ISABELLE.

Cela z'est vrai ; mais après cela , il faut prendre le large.

LEANDRE.

Ma charmante , je vous remercie de me le faire éviter. Mais s'il en vient z'un autre , je jure que je le traiterai z'en chien courtant.

ISABELLE.

Mon Dieu , sans doute , mon papa l'est allé querir.

LEANDRE *enfonçant son chapeau.*

Qu'il vienne , qu'il vienne , nous allons voir beau jeu , je le hacherai comme chair à pâté. Mais j'entends Monsieur Cassandre qui vient apparemment z'avec lui , il vaut mieux que je m'en retire.





## S C E N E V I:

CASSANDRE, ISABELLE, LE  
MITRON.

CASSANDRE.

**L**A vue dessus, mon compere, la vue  
dessus. Il ne faut pas acheter le chat dans  
la poche.

LE MITRON.

C'est fort bien dit, mon compere, voyons  
dessus.

CASSANDRE *à part.*

Elle n'a pas voulu du Charbonnier. Si  
mon cheval n'est pas une bête, celui-ci va  
la charmer. Dame, il enfourne bien. (*haut*)  
Isabelle, mon cher enfant, tien voilà mon  
compere le Mitron qui vient pour te prendre  
à femme.

ISABELLE *se tournant vers le Mitron  
qu'elle n'avoit pas fait semblant de voir.*

Hi, hi, hi....

CASSANDRE.

A qui diable en as-tu donc, mon cher poulet ? qu'est-ce qui te prend ?

ISABELLE.

Hi, hi. Qu'il ne m'approche pas. Hi, hi, hi.

CASSANDRE.

Et qui donc ?

ISABELLE.

Mon cher papa, je vais mourir s'il m'approche, hi, hi, hi.

LE MITRON.

A qui donc en a-t-elle, mon compere ?

ISABELLE.

Il parle, je suis perdue., Monsieur l'Esprit, je vous conjure, je vous....

*( Elle tombe évanouie les yeux ouverts. )*

CASSANDRE.

Eh non, c'est mon compere l'enfourneur.

LE MITRON.

Jamais comme ç'a on ne m'a pris pour

autre. Mais il y a ici queuque manigance. Je crains bien que la pâte ne soit aigrie, il y a ici du mauvais bled. Hom, fans adieu, mon compere.

CASSANDRE.

Je ne vous quitte pas comme ç'a, son vertigo la quittera bien toute seule ; allons toujours boire le vin du marché!

LE MITRON.

Non pas du marché, s'il vous plaît, mais du Marchand.

CASSANDRE.

Ah, mon compere, nous nous affeyrons bien, ç'a nous donneroit la goutte. Allons.

## S C E N E VII.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

**M**Ais vous ne voulez donc pas, mon adorable, que j'en mouche aujourd'hui queuque z'un ?

ISABELLE.

Mon cher z'amant, c'est le pis aller : ne vous mettez pas en peine. Vous sçavez bien ce que je vous en ai dit, je craindrois que vous ne fussiez un confiere de S. Prix.

LEANDRE *riant.*

Comment vous avez peur que je n'aille au logis des gens de pied, où l'on n'a pas besoin de fermer sa porte.

ISABELLE.

Sans doute, & c'est le diable pour en sortir.

LEANDRE.

Vous êtes toute charmante.

ISABELLE *chante.*

*J'en suis bien contente.*

Car mon amour ne veut avoir de cœur que pour Monsieur Leandre.

LEANDRE.

J'apperçois vos deux amans qui triment par ce côté. Laissez-moi leur parler, & puis j'irai vous trouver dans la maison. Montieur Cassandre n'y est pas, nous n'aurons aucune importunité.

ISABELLE.

J'y vais , mon cher z'amant , mais ne me faites point trop z'attendre.

LEANDRE.

Non : mais je veux un peu voir ce qu'ils ont dans le ventre.

## S C E N E V I I I .

LE CHARBONNIER , LE MITRON ,  
LEANDRE *se promenant fierement d'a-*  
*bord , & moins ensuite à mesure qu'ils*  
*s'approchent.*

LE CHARBONNIER *à part.*

**M**E prendre pour le diable !

LE MITRON *à part.*

Croire que je suis un esprit !

LE CHARBONNIER *à part.*

Les filles sont bien malignes.

LE MITRON *à part.*

Les filles avons bien de la finesse.

LE CHARBONNIER *à part.*

Je donnerois un sac de charbon pour sçavoir ce qui en est.

LE MITRON *à part.*

Qui me diroit d'où ç'a peut provenir ? il auroit de moi un beau sac de farine.

LE A N D R E *poliment.*

Messieurs, je vous prends au mot.

LE CHARBONNIER, LE MITRON,

Comment ? Qu'est-ce à dire ?

LE A N D R E.

Vous êtes curieux, Messieurs, j'entends bien. Je sçais ce que vous donneriez pour connoître ce qui fait que l'on a pris, vous pour le diable, & vous pour un esprit,

LE MITRON,

Vous êtes dedans.

LE A N D R E.

Croyez-vous ?

LE CHARBONNIER.

A moins que d'être forcier, on ne peut deviner plus juste.

LE A N D R E.

Eh bien, Messieurs, j'y suis donc, & vous avez promis.....

LE CHARBONNIER.

Moi, un sac de charbon ?

LE MITRON.

J'ai dit que je donnerois un sac de farine.

LEANDRE.

C'est-à-dire, que votre affaire est dans le sac. Mais auparavant, dites-moi, Messieurs, ce que vous voulez faire à celui qui est la cause que l'on vous prend, vous pour le diable, & vous pour un esprit.

LE CHARBONNIER.

Lui mesurer les épaules avec un tricot de quatre pieds.

LE MITRON.

Moi, je le veux seulement roffer comme tous les diantres.

LEANDRE.

Vous ne lui voulez que ç'a ?

LE CHARBONNIER.

Non.

LE MITRON.

Pas autre chose.

LEANDRE.

Eh bien, Messieurs.... j'entends vot' affaire, Messieurs.... puisqu'il faut tout vous dire,

dire , mais vous me promettez les deux sacs ?

LE CHARBONNIER.

Oui, j'en jure.

LE MITRON.

Moi, j'en donne ma parole.

LE ANDRE.

Eh bien, Messieurs, il n'y a qu'un mot qui serve. Vous voulez le sçavoir ?

LE CHARBONNIER.

Eh oui, vous dit-on.

LE MITRON.

Pourquoi tant barguigner ?

LE ANDRE.

Eh bien, Messieurs, c'est vous.

( Ils se battent, se roulent. Leandre s'en va. ]





---

**S C E N E IX.**

Cette Scène se joue à volonté.

LE CHARBONNIER, LE MITRON.

---

**S C E N E X.**

CASSANDRE, LEANDRE, LE MITRON, LE CHARBONNIER.

CASSANDRE.

**Q**ue je suis heureux, mon cher Leandre de vous avoir trouvé cheux nous pour les séparer!

LEANDRE.

Allons donc, Messieurs, prenez donc garde à vous; si le Guet vient, vous irez coucher au Châtelet.

CASSANDRE.

Eh, mes comperes, mes bons amis, vous n'y pensez pas. Pourquoi vous accommoder de la façon?

LE CHARBONNIER.

Un diable !

LE MITRON.

Un esprit !

LEANDRE.

Comptez, Messieurs, que l'honneur & la pique, n'en demandent pas davantage, & que vous devez être contents.

CASSANDRE.

Mais qu'avez-vous donc tous les deux à l'encontre l'un de l'autre.

LE CHARBONNIER.

Mamselle z Isabelle aime mieux ce manan là que moi.

LE MITRON.

Eh non, c'est ce Gagne-denier qu'elle veut avoir plutôt que moi.

CASSANDRE.

Je vous entends bien, car vous criez tous les deux comme un bâton qui a perdu son Aveugle. Mais au nom du diable qui vous assourdisse, je ne puis comprendre à qui vous en avez. Je vous jure, foi de Cassan-

dre que la charmante z'Isabelle , ne veut ni de vous ni de lui.

LE CHARBONNIER.

Allez , bon - homme , vous ne sçavez ce que vous dites.

CASSANDRE.

Mon compere , vous m'insultez.

LE MITRON.

Je sçavons ce que je sçavons , & si je ne sommes pas marchands de savon , vieux fou.

CASSANDRE.

Mon compere , vous me maltraitez ; mais pour finir la dispute. Hola , ma fille , descendez ici tout à stheure.

SCENE DERNIERE.

ISABELLE , CASSANDRE ,  
LEANDRE , LE CHARBONNIER ,  
LE MITRON.

ISABELLE.

**Q**ue vous plaît-il , mon cher papa ?

CASSANDRE.

Parle franchement , avec franchise , lequel de mes deux comperes aimes-tu le mieux ?

ISABELLE.

Cela z'est tout égal , mon cher papa.

CASSANDRE.

Ne penfes point à l'autorité d'un pere , dis tout haut ce qu'ils te font penfer ?

ISABELLE.

Mon papa . . . .

CASSANDRE.

Eh bien ?

ISABELLE.

Puisque vous le voulez sçavoir , & que je ne sçais rien refuser . . . .

CASSANDRE.

Vous voyez comme elle est bien apprise. Allons , dis nous donc . . . .

ISABELLE.

C'est que je ne les puis souffrir ni l'un ni

l'autre. Je n'aime que Monsieur Leandre.

LEANDRE.

Messieurs , vous voyez bien à qui vous devez le sac.

LE CHARBONNIER.

Oui , c'est ainsi que tu m'en coules ?

LE MITRON.

C'est comme ç'a que tu m'en donnes à garder ?

( Ils font tous deux le coup de poing , jettent  
Leandre par terre , & se roulent avec lui.)

CASSANDRE *d'un côté du Théâtre.*

Eh , mes comperes , voulez-vous bien finir ?

ISABELLE *de l'autre.*

En voilà assez , Monsieur Leandre.

( Le combat finit , Leandre se secoue ).

LEANDRE.

Vous voyez , Mamselle , comme je les ai accommodés.

CASSANDRE.

Mais à tout ceci , je pers mon latin. Tu n'as pas voulu du Charbonnier ?

ISABELLE.

Non , mon cher papa , il est trop noir.

CASSANDRE.

Tu ne veux pas du Mitron ?

ISABELLE.

Non , mon cher papa , il est trop blanc.

CASSANDRE.

Que diable te faut-il donc ?

ISABELLE *donnant la main à Leandre.*

Mon pere , j'en veux un gris.

LEANDRE.

Oui , charmante z'Isabelle , je le ferai toujours pour vous plaire. Or ç'a , Messieurs , la paix de Dieu vous garde. (*Il chante.*) Allons , allons , à la Guinguette , allons.

LE MITRON.

J'y consens.

**LE CHARBONNIER.**

Je le veux bien.

**C A S S A N D R E.**

Pour moi j'aime la paix & l'union. Allons  
boire à tirelarigot à la santé de l'heureux  
Hymenée.

*F I N.*



**LA**

LA VACHE

*ET*

LE VEAU.

*P A R A D E.*



---

## ACTEURS.

**LEANDRE**, *filz de Cassandre.*

**ISABELLE**, *maîtresse de Leandre.*

**PAQUETTE**, *maîtresse de Cassandre.*

**CASSANDRE**, *pere de Leandre.*

**GILLES**, *valet de Leandre.*

**BRIDEVEAU**, *Notaire.*



# LA VACHE

*ET*

# LE VEAU.

*P A R A D E.*

---

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, ISABELLE.

ISABELLE.



N vérité, mon cher Leandre,  
dans la passion de mon cœur j'ai  
beaucoup z'à souffrir.

LEANDRE.

Comment donc ç'a, charmante, z'Isabelle ?

Z ij

## L A V A C H E

ISABELLE.

Vous m'avez juré vot' tendresse.

L E A N D R E.

Je vous la jure encore, Mamfelle.

ISABELLE.

Vous m'avez promis de ne point aller  
cheux d'autres Demoiselles que moi.

L E A N D R E.

Mamfelle, je suis z'un Gentishomme de  
bon lieu, & je ne suis point z'un homme à  
vous manquer.

ISABELLE.

Vous sçavez que je n'aime point ç'a,

L E A N D R E.

Voulez-vous que je fasse un coup de lame  
pour vous le prouver ? Vous n'avez rien  
qu'à dire ; voulez-vous que je dégaine ?

ISABELLE.

Non, non, cher Liandre, j'aime bien  
mieux vous voir rengâiner.

LEANDRE.

Ne s'agit-il que de cela, Mamfelle ?

ISABELLE.

Il y a vraiment bien d'autres anguilles sous  
roche.

LEANDRE.

Comment donc ?

ISABELLE.

Et Paquette Courtalon, la fille à Jean  
le Poivre ?

LEANDRE.

C'est une fort honnête Demoiselle que je  
connois du quartier.

ISABELLE.

Eh que faites-vous chez elle ?

LEANDRE.

Je ne vais point dans sa chambre. A la  
vérité nous avons été quelquefois nous pro-  
mener z'ensemble.

ISABELLE.

Oui, à la Courtille, aux Porcherons,

ensuite se reposer dans les bleds, quoique ç'a soit défendu.

LEANDRE.

Franchement, Mamselle, puisque vous sçavez tout, je vous dirai que c'est une bonne créature, & que je lui ai fait un enfant à cause de la connoissance. Vous sçavez bien que cela ne se peut refuser, quand z'on vous le demande.

ISABELLE.

Cela z'est vrai, mon cher Liandre, mais la fidélité de la tendresse veut que vous n'en fassiez qu'à moi, & je ne veux plus que ç'a vous arrive avec elle.

LEANDRE.

Mais que ferai-je, ma charmante? elle va tempêter, crier, faire z'une vie de chien, & peut-être mettre une opposition à not' charmant z'hymenée.

ISABELLE.

Il lui faut faire z'un établissement.

LEANDRE.

C'est à quoi j'ai pensé, j'en voulois faire  
z'une Nourrice.

ISABELLE.

Cela z'est bon, mais en attendant il faut  
droit la marier.

LEANDRE.

Mais qui prendra comme ç'a la Vache &  
le Veau?

ISABELLE.

Il se trouve toujours dans le monde des  
personnes pour ç'a; vot' valet Gilles, par  
un exemple.

LEANDRE.

C'est fort bien avisé, car je m'en vas lui  
parler drès tout à stheure.

ISABELLE.

Je le vois qui vient par-devers vous.  
Commencez toujours par lui proposer de  
faire la chose, ensuite de quoi je lui dirai  
de mon côté ce que je pense à par moi.

LEANDRE.

Je vas le faire. Adieu, charmante z'Isabelle.

SCENE II.

LEANDRE, GILLES.

LEANDRE.

**V**iens-ç'a , Gilles , mon ami , tu es bon garçon , qui fais bien ce que tu dois.

GILLES.

J'en ferois pardienne bien fâché , je serois pendu.

LEANDRE.

Comment donc ç'a ?

GILLES.

Pardienne , je dois plus de dix écus ; si je les faisois , vous voyez bien que je ferois le guet au clair de la Lune à la Cour des Monnoyes.

LEANDRE.

Tu places toujours quelque trait de ta science.

GILLES.

Oh , oh , not' Maître , tel que vous me

voyez , je ne sçais pas de latin , mais pour du grès j'en casse.

LEANDRE.

Encore ! tu es aussi par trop versé dans les histoires.

GILLES.

Pas trop , mais je sçais bien vivre.

LEANDRE.

Comment , tu sçais aussi de la politesse ?

GILLES.

Fort peu de ç'a ; mais je sçais bien boire , bien manger , bien dormir : n'est-ce pas sçavoir vivre ?

LEANDRE.

Si tu continues , Gilles , mon ami , tu deviendras Docteur de l'Université d'Anieres.

GILLES.

A Gonesse , à Montmartre , tout ç'a m'est de même à moi ; je sçais bien vivre , vous dis-je , & je suis le sentiment d'un grand Merdicus.

LEANDRE.

Eh quel est-il ?



GILLES.

Il disoit que pour vivre longuement , il falloit donner à son cul vent. Oh dame , j'aime bien la vie.

LEANDRE.

Fi donc ; tu sçais bien que je n'aime pas les vilainies.

GILLES.

Oh dame , je ne suis pas si sot que je suis mal-habillé. Vous prenez donc cette grande recette de merde saine pour une vilainie , Ah , ah , cela est drôle ; vous êtes donc , not' Maître , comme celui qui disoit que Pantoufle étoit pere des quatre fils Aymon.

LEANDRE.

Je ne dis pas ç'a pour te fâcher , mon ami ; car enfin , tu dis queuquefois mieux qu'un four , quoique tu n'ayes pas la gueule si grande.

GILLES.

Pardienne , je ne me fâche pas non plus. Est-ce que je ne sçais pas qu'il dort bien

des bêtes à l'ombre quand le Soleil est couché. N'est-il pas vrai, Monsieur ?

LEANDRE.

Cela z'est vrai. Mais, mon cher Gilles, tu sçais que je t'ai toujours aimé ; tu vois bien, que je ne puis refuser à Mamselle z'Isabelle l'honneur de faire z'une fin avec elle.

GILLES.

Est-ce que vous ne commencerez pas avec elle par le commencement ?

LEANDRE.

Le commencement est déjà fait, comme tu peux croire ; mais ce que je te dis, c'est z'une façon de parler du beau monde, pour dire que je la veux époufer.

GILLES.

Ah ! j'entends fort bien. Nous allons donc être de nôces ? Pardienne, j'allons bien boire.

LEANDRE.

Oui pour ç'a, tu boiras bien ; mais je voudrois t'y voir danser comme il faut.

GILLES.

Eh pourquoi n'y danserois-je pas ? Laissez faire à moi , si je casse mes sabots , vous m'en donnerez z'une autre paire , n'est-ce pas ? Oh dame , je ferai beau bruit.

LEANDRE.

Tu feras tout ça ? Mais je voudrais que tu fisses encore autre chose.

GILLES.

Pardienne , vous n'avez rien qu'à dire.

LEANDRE.

Dis-moi z'un peu , quand tu me vois avec la charmante z'Isabelle , l'eau , comme z'on dit , ne te vient-elle pas à la bouche ?

GILLES.

Pardienne si fait.

LEANDRE.

Tu sçais combien je t'aime , je voudrais donc , car ça coûteroit de moitié moins , que nous ne fissions qu'une nôce.

GILLES.

Comment ? vous voulez que nous l'épou-

sions tous deux ? Pardienne la Mariée sera bien épouffetée.

LEANDRE.

Eh non , je ne dis pas ç'a ; j'épouferai la charmante z'Isabelle.

GILLES.

Eh moi aussi , n'est-ce pas ?

LEANDRE.

Non vraiment , je t'en veux donner z'une autre , & te faire z'un établissement ; mais il faut auparavant que je la sonde.

GILLES.

Nenni , nenni , not' Maître , c'est mon affaire , je ne veux point de ç'a.

LEANDRE.

C'est pour sçavoir si elle veut bien de toi.

GILLES.

Je vous dis & v'ous douze que je veux qu'il n'y ait que moi qui la sonde , autrement point d'époufailles.

LEANDRE.

Mais je te dis moi que ç'a presse.

GILLES.

Tant que le cul vous pelera. Je ne fais pas si vite moi, je m'en vais ruminer tout ç'a. Adieu, not' Maître, je nous reverrons tantôt.

---

## SCENE III.

LEANDRE *seul.*

J'AI vraiment bien employé mon anismetique & tout mon sçavoir faire. La charmante z'Isabelle croira que je lui ai donné le bouis, elle me fera la vie. Que deviendrai-je? Mais voici Paquette, voyons ce qu'elle me va dire, & ce que je pourrai répondre à ses paroles.



SCENE IV.

PAQUETTE, LEANDRE.

PAQUETTE.

**B**on jour, mon cher Liandre.

LEANDRE *embarrassé.*

Bon jour Paquette.

PAQUETTE *pleurnichant.*

Est-ce comme ç'a qu'on me reçoit ? Les vilains hommes ! Vla comme ils sont tretous, on les contente, & puis, & puis, ils ne vous regardons pas.

LEANDRE.

Mais, Paquette, il me semble que je vous regarde.

PAQUETTE.

Est-ce comme ça qu'on me regarde, mpi ? est-ce comme ç'a que tu m'as regardée, vilain chien, traîne potence, trigaud ?

LEANDRE.

Mamselle , on ne dit point tout ç'a à z'un Gentishomme.

PAQUETTE.

Va , va , quand tu serois Pape , je t'en dirois bien d'autres.

LEANDRE.

Cela z'étant ainsi , je ne dois pas me fâcher ; mais je veux au contraire faire z'une bonne paix avec toi , ma cher Paquette.

PAQUETTE.

Veux-tu me mener aux Porcherons ?

LEANDRE.

Non , je n'ai pas le tems pour à stheure.

PAQUETTE.

Moi je n'ai rien à faire , tu n'as tant seulement qu'à parler , j'attendrai tant que tu voudras.

LEANDRE.

Tu sçais bien que je t'ai promis de te faire Nourrice , & que je guigne z'une bonne maison , à celle fin que tu fois contente.

PAQ-

---

**SCENE VII.****PAQUETTE** *seule.*

**V** Là une bonne affaire qui se présente pour mon établissement, & j'aurai le plaisir de faire enrager Monsieur Liandre, & d'être la belle-mère d'Isabelle, qui se donne des airs. Ah ! que si cela pouvoit être ! Rira bien qui rira le dernier. Mais la voici.

---

**SCENE VIII.****PAQUETTE, ISABELLE.****ISABELLE.**

**E**H bien, Paquette, je viens d'apprendre des nouvelles de ton hymenée ?

**PAQUETTE,**

Queuque c'est que ç'a ?

**ISABELLE.**

C'est de ton mariage.



P A Q U E T T E.

Que ne parlez-vous Chrétien, pour que je vous entende ? Pourquoi faites-vous la sucrée avec moi comme ç'a ? Est-ce que je ne nous connoissons pas ?

I S A B E L L E.

Mon Dieu ! si fait. Je sçais bien que nous nous sommes vues queuquefois.

P A Q U E T T E.

Qu'appellez-vous queuquefois ? Comment ? Nous n'avons pas fait plus de cent parties ensemble.

I S A B E L L E.

De quadrille voulez-vous dire ?

P A Q U E T T E.

Ah ! tout ç'a ne me plaît pas. Est-ce que vous croyez que je ne pouvons pas faire la Madame tout comme vous ? Tiens, parlons franc, & crois-moi ; ne m'échauffes pas les oreilles, il ne faut pas tant d'épingles pour faire un quarteron. Si tu ne me dis pas tout à l'heure tout le *tu s'entem* avec Monsieur

Liandre , je dirai tout. Vlà comme je suis. Paquette Courtalon n'est pas une changeuse : telle que tu m'as vue , telle je suis , & telle je finirai.

ISABELLE.

Eh bien , tu as raison , ma cher Paquette , je te vas tout conter ; Monsieur Liandre me veut épouser.

PAQUETTE.

Ce n'est pas encore là tout. Je sçais que tu en tiens.

ISABELLE.

Fi donc , Paquette , ces choses là ne se demandent point.

PAQUETTE.

Non pas , mais le malheur en veut ; & puisque tu n'es pas plus sincere avec moi...?

ISABELLE.

Eh bien , oui , mon enfant , je la fais tout comme toi , ne me fais pas de tort ; mais comme il faut bien couvrir ç'a à cause des parens , Monsieur Liandre qui me croit

toute battant neuve m'épouse , & c'est moi qui lui ai mis le cœur z'au ventre pour te faire épouser Gilles , à celle fin que nous fussions toujours ensemble.

PAQUETTE.

Eh bien , vlà parler ç'a , nous logerons ensemble , & je serai la très-humble servante de Monsieur Liandre & de Mamselle.

ISABELLE.

Oh que non , nous ferons toujours de pair à compagnon , nous ne nous quitterons point.

PAQUETTE.

Mamselle , vous êtes en vérité bien obligeante.

ISABELLE.

Nous leur en ferons diablement passer par le bec. Mais tais-toi , voici Gilles , il n'est pas encore déterminé , il faut qu'il donne dedans.

PAQUETTE.

Oh tant qu'il voudra , ce n'est pas ç'a qui me fait de la peur à moi,

## SCENE IX.

ISABELLE, PAQUETTE, GILLES.

GILLES.

**M**Amfelle, n'avez-vous pas rencontré un homme de toile, habillé de village, qui porte une épaule sur son bâton?

ISABELLE.

Non. Laissez-là ton homme, & parles à moi.

GILLES.

De quoi s'agit-il? je dirai tout ce que j'en sçais, & j'en sçais tout ce que j'en dirai, sur-tout à ce petit trognon qui me paroît bien joli.

PAQUETTE.

Vous êtes bien obligeant, Monsieur Gilles.

GILLES.

Pardienne, Mamselle, je sçais bien des choses que vous ne sçavez pas.

B b iij

I S A B E L L E.

Allons , il ne faut pas tant tourner autour du pot , ni t'amuser davantage à la moutarde. La trouves-tu jolie ?

G I L L E S.

Pardienne oui , je sens mon cœur qui fretille.

I S A B E L L E.

La veux-tu prendre z'à femme ?

G I L L E S.

Quoi ! pour tout-à-fait ?

I S A B E L L E.

Oui , pour toujours.

G I L L E S.

Pardienne , je suis un bon drôle à mettre en ménage ; tout le monde me veut. Not' Maître ne veut-il pas me marier aussi.

I S A B E L L E.

Ne fais pas tant de la difficulté ; c'est de Paquette qu'il te parloit.

G I L L E S.

Tout de bon ; là , ne vous gauffez-vous

pas ? C'est donc Mamselle qui presse ?

PAQUETTE.

Comment donc , insolent , que voulez-vous dire ?

GILLES.

Pardienne , Mamselle , n'êtes-vous pas du quartier ?

PAQUETTE.

Oui sans doute.

GILLES.

Eh bien , Mamselle Paquette , hi... hi... hi.... Ce ne sera pas Mamselle qui vous jettera la pierre : vous voyez bien qu'il ne vous faut pas fâcher contre moi , car à tout ç'a je m'y connois bien , moi.

ISABELLE.

Tais-toi. Voici queuque z'un.



---

**SCENE X.**

CASSANDRE , ISABELLE,  
PAQUETTE, GILLES.

CASSANDRE.

**Q**U'est-ce , mes enfans , comment vous  
va tretous ?

GILLES.

Pardienne , il faut que j'aille bien moi ,  
car on veut me marier.

CASSANDRE.

Comment , tu crois dans ta croyance  
épouser Mamselle Paquette ?

GILLES.

Dame , je barguigne un peu , car le ma-  
riage est un soulier , qui tout neuf chauffe  
bien le pied , mais qui le presse à la lon-  
gue.

PAQUETTE.

Allez , Monsieur Gilles , jamais il ne

vous pressera ; c'est moi qui vous en réponds.

CASSANDRE.

Je compte bien danser à la nôce, & faire un petit présent à la mariée.

GILLES.

Pardienne , Monsieur Cassandre , vous êtes toujours bon homme , vous ne changez point , vous avez toujours le nez entre les deux yeux , & toujours le cul dans vos chausses.

CASSANDRE.

Tu vois ce que c'est que le bon tempérament.





---

**SCENE DERNIERE.**

CASSANDRE, ISABELLE, PAQUETTE, GILLES, LEANDRE, M. BRIDEVEAU.

LEANDRE.

**P**Lace, place z'à moi, j'amene ici Monsieur Brideveau, not' voifin le Notaire, pour conclure & bâcler tout ceci.

ISABELLE.

Quel heureux jour, mon cher Liandre!

LEANDRE à *Cassandre*.

Il faut, Monsieur, que je vous rende ce qui vous est dû.

CASSANDRE.

Il ne faut point tant de façons pour le mariage de Gilles.

LEANDRE.

Monsieur, Monsieur, ce n'est pas de ç'a

de quoi il retourne , c'est pour moi. Qu'est-  
là ?

CASSANDRE.

Comment , Coquin , tu veux te marier  
sans mon consentement ? & moi je ne veux  
pas que tu te maries.

LEANDRE.

Ah , ventrebleu , Monsieur , après vous  
avoir fait tant de civilités , je sçais bien ce  
que je ferai.

CASSANDRE.

Où est donc le respect & la vénération ?  
*O tempora , o mores.*

GILLES.

Oui ! au tems des mûres , nous n'y som-  
mes vraiment pas.

CASSANDRE.

Eh bien , malheureux , que feras-tu donc ?

LEANDRE.

Je me marierai tout seul , & vous ne fe-  
rez pas de la nôce : je vous ai fait les som-

mations respectueuses, & j'ai plus des années qu'il ne m'en faut.

CASSANDRE.

Eh, quelle est la malheureuse que tu veux épouser ?

LEANDRE.

Mon pere, c'est la charmante z'Isabelle.

CASSANDRE.

Ah! cela change bien les choses. J'ai été à l'école avec son pere, c'est un bon parti. Allons, faisons les deux mariages. Asseyons-nous pour faire les contrats ; car l'on dit que ç'a donne la goutte de le faire de bout.

ISABELLE.

Vlà nos peines heureusement terminées, mon cher Liandre, que je vous embrasse, mon cher beau-pere.

CASSANDRE.

J'y consens de grand cœur, mais je veux aussi baiser Paquette.

GILLES.

Oh dame , tout doucement. Car je n'ai point , moi , de sommations à vous demander.

PAQUETTE.

Eh laisse-le faire. Tu comprends bien qu'il ne peut pas faire grand' chose.

LEANDRE.

Allons , Monsieur Brideveau , faisons le contrat de Gilles ; car pour le mien & celui de la charmante z'Isabelle , vous l'avez apporté tout fait.

BRIDEVEAU.

Oui , Monsieur.

GILLES.

Pour moi , j'en veux un tout neuf , qui n'ait servi qu'à moi.

BRIDEVEAU.

Allons , Messieurs , procédons. [ à Gilles ]  
Comment vous appelez-vous ?

L A V A C H E

G I L L E S.

Je ne m'appelle point , ce font les autres  
qui m'appellent.

B R I D E V E A U.

Votre nom ?

G I L L E S.

Gilles, bâtard de pere & de mere, Sei-  
gneur du Triolet & de la Tirelire cassée,  
dans le territoire de Baïse-cul.

B R I D E V E A U.

Baïse-cul , & *cætera*. ( à Paquette ) Et  
vous ?

P A Q U E T T E.

Paquette Courtalon, fille de Jean le Poi-  
vre & de Guillemette l'Enragée.

G I L L E S.

Parguienne , je ne veux pas que tu res-  
semble à ton pere, ni à ta mere au moins.

P A Q U E T T E.

N'ayez peur , mon cher Gilles.

G I L L E S.

En tout cas pour faire taire une femme ,

quelque chose qui arrive, il n'y a que deux poings qui servent. Continuez, Monsieur, le premier enfant sera le fils aîné, il en sera de même de la fille, & tous les autres enfans demeureront cadets.

B R I D E V E A U.

Cela est suivant la coutume. Les biens de la future ?

P A Q U E T T E.

J'apporte à mon mari un petit pré avec son fossé, par lequel le passage est permis à tout le monde; un pot à moigneau, une cruche à tirer le lait, un vaisseaux à battre le beurre, une cage à mettre un rossignol, une nasse à pêcher des anguilles, un entonnoir, & vingt douzaines de paires de cornes de bœuf & de bellier, pour faire des lanternes & des chauffe-pieds.

G I L L E S.

Et moi j'apporte une lardoire, une grande broche, une bonne forme à vingt points, une couverture, un pilon, un gros fléau.

Je veux que le garçon qui viendra de not mariage , apprenne à sonner les cloches , & la fille à enfiler des aiguilles , à chauffer le four , à y mettre la pâte.

**P A Q U E T T E .**

De plus , je promets de laisser à Gilles la jouissance réelle & actuelle de deux moulins qui m'appartiennent , l'un à vent , & l'autre à eau.

**LEANDRE à Gilles.**

Vois-tu quel mariage tu fais-là , maître Gilles ? ce n'est pas une fille qui n'ait que trente-trois livres. Outre plus , je m'engage de te loger , nourrir & entretenir tout au moins comme j'ai fait ci-devant.

**CASSANDRE.**

Allons , c'est trop vous amuser à la moutarde , & je ne puis plus résister plus longtemps à l'impatience qui me rend impatient de conclure. Allons , Paquette , donnez-moi la main.

**P A Q U E T T E .**

J'en suis consentante , Monsieur , mon cher Cassandre.

**LEAN-**

PAQUETTE.

Oui, parce que tu voudras te défaire de moi : mais je ne veux point d'un métier qui contraint comme stila, & tout ç'a sont des paroles : stapendant tu me laisses faire baccarat.

LEANDRE.

En attendant aussi je voudrois te marier.

PAQUETTE.

Eh contre qui ?

LEANDRE.

Tu crois bien que je veux te faire z'épouser z'un cocu ?

PAQUETTE.

Je ne me soucie pas qu'il le soit déjà, je le veux faire moi-même.

LEANDRE.

Il faudra bien que tu le fasses aussi, je ne le prétends pas autrement.

PAQUETTE.

Est-ce vous, mon cher Liandre, que vous voulez me donner ?



LEANDRE.

Non pas assurément.

PAQUETTE.

Quoi ! tu veux me donner z'à un autre ?

LEANDRE.

Nous n'en serons pas moins tout le fin du jour ensemble ; Gilles est z'un de mes amis, qui couche & qui mange cheux moi.

PAQUETTE.

Quoi ! c'est Gilles que tu veux me faire z'épouser ?

LEANDRE.

Oui, ma charmante. [ à part. ] Elle le prend bien, j'ai la fortune bien heureuse.

PAQUETTE à part.

Tu me la payeras. Faisons une feintise pour lui tirer les vers du nez. ( haut ) Mais tu sçais bien que je suis grosse ?

LEANDRE.

Eh ! qu'est-ce que ç'a fait ? il ne faut pas le dire à Gilles ? est-ce que tu crois qu'il le verra ?

PAQUETTE.

J'ai toujours fait tout ce que vous avez voulu, mon cher Liandre, vous n'avez tant seulement qu'à parler.

LEANDRE.

Vla, mon pere, le bon-homme Cassandre que je veux bien aussi qui loge dans not' maison : je vais te faire connoître de lui, c'est un vieux bon-homme dont tu pourras tirer queuque chose ; quand tu n'auras rien de mieux à faire, j'entends.

PAQUETTE.

Il est bien vieux, stila.

LEANDRE.

Dame, ce n'est pas moi qui l'ai fait.



---

**S C E N E V.**

**CASSANDRE, PAQUETTE,  
LEANDRE.**

**LEANDRE.**

**M**On pere, vous sçavez combien je suis content de Gilles ?

**CASSANDRE.**

Oui, mon fils, c'est assurément un des bons garçons qui se fassent, toujours gail- lard, jovial, &....

**LEANDRE.**

Eh bien, mon pere, j'en veux avoir de la race, & j'ai pris la peine de choisir Mamselle pour la lui donner pour femme, si par hazard elle pourroit vous convenir, car elle logera avec nous.

**CASSANDRE.**

Volontiers, mon cher fils.

SCENE VI.

CASSANDRE, PAQUETTE.

CASSANDRE.

**B**on jour donc, mon adorable.

PAQUETTE.

Vot' servante, mon bon Monsieur.

CASSANDRE.

Mais vraiment elle est tout-à-fait honête.

PAQUETTE.

Oh, Monsieur ! Monsieur Liandre m'a bien appris la vie du monde.

CASSANDRE.

Mon fils a vraiment été fortuné d'une heureuse fortune, de pouvoir vous montrer queuque chose, je voudrois bien aussi parvenir à un bonheur si bien heureux.

PAQUETTE.

L'on dit comme ç'a que nous allons loger ensemble.

CASSANDRE.

Cette imaginative me réjouit passionnément, adorable Paquette, elle me rajeunit de plus de dix ans.

PAQUETTE.

Ce n'est gueres au moins : mais vous n'êtes, je crois, pas marié !

CASSANDRE.

Non, ma mignonne, jamais je ne me suis voulu engager dans l'hymen du mariage, j'ai toujours vécu sur la communauté du Public ; mais si j'avois trouvé z'une adorable comme vous l'êtes, j'en aurois volontiers fait la folie.

P A Q U E T T E .

Hélas, mon bon Monsieur Cassandre, vous me voyez bien affligée.

CASSANDRE.

Qu'avez-vous donc, ma petite bou-  
chonne ?

P A Q U E T T E .

Monsieur Liandre qui me veut faire épou-

ser de son valet Gilles , une fille comme moi ?

CASSANDRE.

Le coquin, qui veut choisir, parce qu'il est jeune. Et que veut-il épouser ? une certaine Isabelle dont il est affolé, qu'il ne voit pas qu'elle est grosse, & qui se moque de lui, mais je ne veux point dire du mal de personne.

PAQUETTE.

Il veut épouser Isabelle ! ( *à part.* ) Ah ! voilà l'encloueur. ( *haut.* ) Mon bon Monsieur Cassandre, ayez pitié de moi, que je n'épouse pas ce malotru de Gilles.

CASSANDRE.

Non, belle poupinette, vous ne l'épouserez assurément pas. En attendant, je veux toujours vous présenter un présent.

PAQUETTE.

Quoi ? qu'est-ce que c'est que vous voulez me donner ?

CASSANDRE.

Toute ma personne, mon adorable, al-

lons, il faut que je me marie une fois en ma vie, quand ce ne seroit que pour faire enrager mon pendent de Leandre. Cette fille me convient, elle est charmante, & bien découplée, sans doute qu'elle donnera des enfans légitimes.

## PAQUETTE.

Tenez, Monsieur Cassandre, ça ne vous manquera pas. Je vous promets que vous serez bientôt pere.

## CASSANDRE.

Oui, ma charmante, cette pensée me chatouille. Mais c'est à quoi je vais penser. Je vous quitte pour revenir promptement. Adieu, belle Paquette, qui sera bientôt la femme de Monsieur Cassandre.



SCENE

LEANDRE.

Eh où z'allez-vous donc comme ç'a tous les deux ?

CASSANDRE.

Comment , coquin , tu crois que je te rendrai compte de ce que je fais ?

PAQUETTE à *Leandre.*

Adieu , mon beau-fils.

LEANDRE.

Mais , mon pere , vous ne sçavez pas....

CASSANDRE.

Quoi ?

LEANDRE.

Attendez , je vous prie , que je vous dise , c'est qu'elle est grosse.

CASSANDRE.

Isabelle ? n'est-ce pas ? vraiment , je n'en suis point ignorant.

LEANDRE.

Eh non , mon pere , assurément , z'Isabelle n'a jamais fait des choses comme ç'a , c'est moi qui vous en réponds. Je vous dis que c'est de Paquette dont il s'agit.



C A S S A N D R E.

Paquette grosse ! Ah vraiment , il est bon là. N'est-il pas vrai , ma bonne , que ç'a n'est pas vrai ?

G I L L E S.

Pardienne , j'aimerois autant demander à un Cabaretier s'il a du mauvais vin.

P A Q U E T T E.

Monfieur Liandre est bien le maître de dire tout ce qu'il lui plaira , mon cher mari , mais vous sçavez ce qui en est.

C A S S A N D R E.

Cela z'est bien véritable , ma petite mignonnette ; mais je voudrois que cela fût vrai pour le faire enrager , ce coquin là.

I S A B E L L E.

Croyez - moi , mon cher beau-pere , ne vous échauffez pas comme ç'a , & vivons aujourd'hui de la bonne façon.

G I L L E S.

Oui , donnons - nous en tant qu'à des nôtces.

LE  
BON-HOMME  
*CASSANDRE*  
AUX INDES.  
PARADE.

*Tome III.*

A

---

**A C T E U R S.**

**LE BON-HOMME CASSAN-**  
**DRE.**

**ISABELLE**, *Fille de Cassan-*  
*dre.*

**ARLEQUIN**, *Valet de Cas-*  
*sandre.*

**LEANDRE**, *Amoureux d'I-*  
*sabelle.*

**LE MAGICIEN.**



L E

BON-HOMME  
*CASSANDRE*  
AUX INDES.  
P A R A D E.

---

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE *seul.*



ON, je ne dois point différer,  
par le délai d'un retardement  
racheux, le voyage que je dois  
faire dans les Indes Orientales d'Occident;

## CASSANDRE

mon frere m'écrit qu'il est mort ( Dieu veuille avoir son ame ), & par cette raison, il me prie instamment de venir recueillir sa succession, qui se monte à plus de six cens livres de ce pays-là, qui en valent bien deux cens de celui-ci..... Une fortune de cette importance mérite bien que j'y fasse attention. Je m'en vais donc m'embarquer & piquer des deux jusqu'à la parfin de mon arrivée; mais avant tout, z'il est de la prudence d'un homme prudent de mettre ordre à ses affaires, & d'ordonner sa maison par un ordre qui ne puisse être dérangé par aucun dérangement. Hola, ho, Arlequin.

---

## SCENE II.

CASSANDRE, ARLEQUIN.

CASSANDRE.

**A**Rlequin, Arlequin.

ARLEQUIN *dans la maison.*

On y va, un peu de patience.

CASSANDRE.

LEANDRE à Gilles.

Je te donnerai une paire de sabots neufs  
drès tout à stheure.

GILLES.

Pardienne , j'aime mieux une paire de  
sabots qu'une paire de cornes.

PAQUETTE.

Allons , Monsieur Cassandre , ne foyez  
point fâché , le chagrin ne vous est pas bon.

CASSANDRE.

Eh bien , vous avez raison , mes enfans.  
Et pour commencer à mettre tout en branle ,  
c'est moi qui ferai les frais des deux char-  
mantes nôces. Allons chez mon compere  
Jambon à la Courtille.

ISABELLE.

Cela z'est bien dit , allons boire , & nous  
reviendrons après faire le reste de de not'  
mariage.

LEANDRE.

Puisque ça vous plaît ainsi , allons , mon  
pere , mais faites bien les choses , autre-  
ment....

## CASSANDRE.

Va, tu seras content. Tu trouveras tout préparé, je t'en répons.

## PAQUETTE.

Allons, allons, laissons tout ç'a. [ *A l'assemblée.* ] De vot' côté, Messieurs, je vous exhorte d'en aller faire autant.

## GILLES.

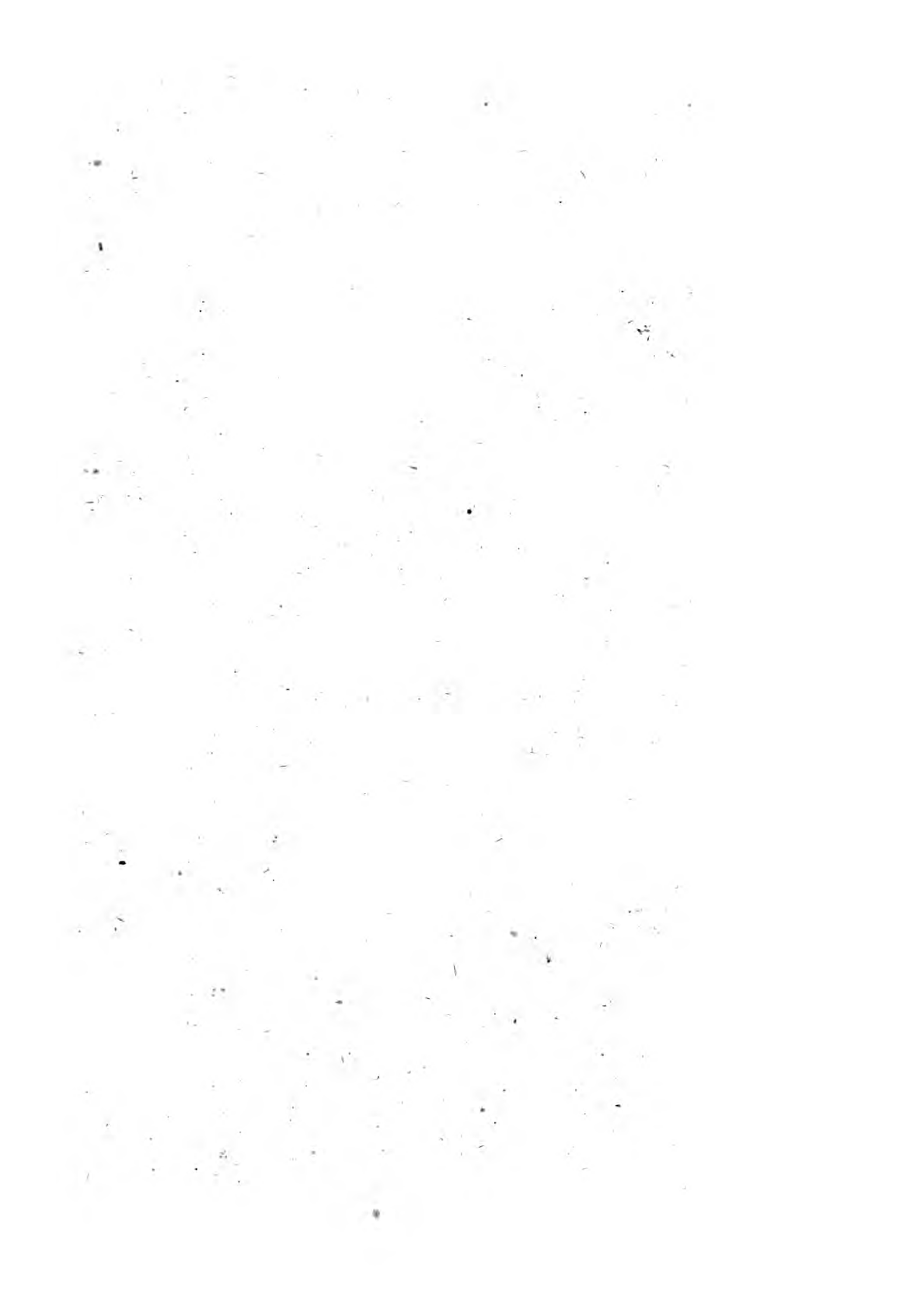
Elle a raison, Messieurs, car chacun y travaille suivant son métier. Le Maréchal sur le soufflet, le Forgeron à la forge, le Musicien avec la flutte ou sur le boyau, le Boucher sur le baquet aux tripes, le Maçon sur le fondement, le Charpentier à la mortoise, le Tailleur avec l'aiguille, le Laboureur à la raye, le Meunier par où l'eau fort, & le Boulanger sur le sac à bran. Je vous laisse, Messieurs, sur la bonne bouche. Mes baise-pieds à vos recommandations.

*Fin du second Volume.*





X







Vet. Fr. II A. 1069

